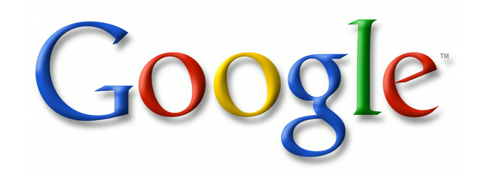
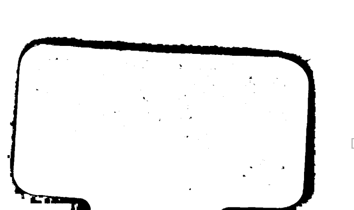
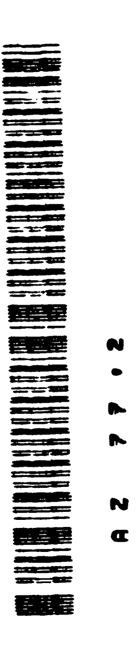








VOYAGE

EN ITALIE.

A Lyon, chez Périsse frères.
A Lille, chez Lefort.
A Marseille, chez Bricon.
A Troyes, chez Anner André.

PARIS, IMPRIMERIE DE POUSSIELGUE,
rue de Sèvres, n. 2.

NOUVEAU VOYAGE

TOPOGRAPHIQUE,

HISTORIQUE, CRITIQUE, POLITIQUE ET MORAL

EN ITALIE,

FAIT EN 1830,

Par M. le Bon C. de Mengin-Fondragon,

AUTEUR D'UNE SAISON A PLOMBIÈRES, DES SOIRÉES D'UN OBSERVATEUR, D'UN DERNIER MOT SUR HOLYROOD, ETC.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.
BOILEAU.

TOME SECOND.



PARIS,

MEYER ET Cie, LIBRAIRES,
rue du Pot-de-Fer Saint-Sulpice, n. 8.

DENTU, BRICON ET HIVERT, LIBRAIRES.

1833.


BIBLIOTHEQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

VOYAGE

EN ITALIE.

LETTRE XXXVI.

Etendue et Population de l'ancienne Rome.

J'ai fait hier chez le cardinal Frosini un des dîners les plus agréables de ma vie : ce vénérable personnage, âgé de quatre-vingts ans, réunit au savoir l'esprit le plus gai et le plus aimable ; aux qualités essentielles de son état il joint tout l'agrément de l'homme du monde, et il est si bon, si simple et si modeste qu'on ne s'aperçoit qu'il est prince de l'Eglise qu'en regardant sa calotte et ses bras rouges.

Au surplus, il suffit de connaître un peu les cardinaux et le clergé de Rome en général pour les justifier de toutes les calomnies absurdes qu'ont répandues contre eux quelques voyageurs inconséquens, irreligieux ou prévenus.

Parmi le petit nombre bien choisi des convives était le savant Féa, grand archéologue, successeur du célèbre Winkelmann à la présidence du comité des antiquités romaines au Capitole et bibliothécaire au palais Chiggi.

Désireux depuis long-temps de connaître enfin à Rome un homme vraiment instruit et qui pût éclairer mon ignorance, je saisis cette heureuse circonstance pour obtenir quelques renseignemens exacts sur tant d'objets dont les voyageurs n'ont pas toujours parlé d'une manière certaine ni satisfaisante.

Voici donc quelques questions que je hasardai de lui faire, et auxquelles il voulut bien me répondre avec cette bonhomie et cette modestie italiennes que nos savans français ne possèdent pas toujours.

— Veuillez, je vous prie, me dire quelle foi je dois ajouter au récit de quelques auteurs qui prétendent que sous l'empereur Claude, entre autres, Rome, y compris ses faubourgs, contenait trois millions neuf cent soixante-huit mille âmes? Cette immense population me surprend d'autant plus que, d'après le plan de l'ancienne Rome comparé à celui de la nouvelle, la première de ces deux villes ne pouvait avoir que deux ou trois fois plus d'étendue que la seconde: or celle-ci ne renfermait, il y a quelques années, que cent soixante mille âmes, et n'en a maintenant que cent quarante mille au plus.

Comment donc l'ancienne Rome, dans une enceinte triple au plus de la nouvelle, aurait-elle pu contenir près de quatre millions d'habitans? D'autant qu'il est reconnu, et les ruines le prouvent, que les deux tiers de son enceinte, dont il ne reste que les murailles, étaient occupés par des temples, des thermes, des palais, des cirques, des forums, des amphithéâtres et d'autres édifices publics, et par conséquent étaient privés d'habitans, sinon de ceux qui étaient attachés aux palais, ou aux temples. Il est également reconnu qu'à l'exception des familles riches le peuple, en général, avait des maisons petites et à un seul étage; ainsi d'après ces observations, il me semble que la population de Rome ne pouvait être beaucoup plus considérable que la population actuelle?

—Votre observation est juste, me dit-il, quant à l'intérieur de Rome ancienne; mais il faut vous rappeler qu'à mesure que la république s'étendit la population de Rome s'accrut dans la même proportion, et que, la ville étant devenue trop petite et les maisons trop restreintes, les Romains opulens et somptueux prirent le parti de bâtir de vastes habitations hors des murs, ce qui forma d'immenses faubourgs. C'est également ce que l'on voit dans toutes les capitales modernes, dont les faubourgs excèdent les villes mêmes en population comme en magnificence.

Indépendamment de ces constructions, le

luxe augmentant sans cesse, les besoins s'accrurent en proportion; et ces mêmes Romains ne se contentèrent plus de leurs palais des faubourgs; ils voulurent en outre avoir des maisons de campagne appelées *villa*, comme encore aujourd'hui, et bientôt tout le littoral, nommé *campagne de Rome* jusqu'à Tivoli, Frascati (ou Tusculum), Alba, Terracine, etc., se couvrit de *villa*, comme on est à même de s'en convaincre par les ruines qui en restent et par les fouilles qui en découvrent sans cesse de nouvelles.

Cicéron dit lui-même « qu'après avoir assisté aux assemblées publiques du Forum il s'en retournait à sa *villa*, » et ainsi des autres.

De là des hommes peu instruits ont confondu le littoral avec Rome et ses faubourgs, et ont compris la population des campagnes dans la population de la ville même.

La vérité est, d'après tous les documens connus et les recherches faites, que la population de Rome, y compris les faubourgs, ne montait guère qu'à un million ou à douze cent mille âmes au plus, et que ce n'est qu'en y comprenant les bourgs, villes et *villa* qui existaient dans le ressort du prétoire ou juridiction de Rome, et qui s'étendaient non à quarante milles, comme on le dit, mais à cent milles environ autour de Rome, que l'on peut faire monter à quatre millions la population dont on a ridiculement gratifié une ville qui n'avait guère que treize milles de circuit, et

qui, comme vous l'avez dit, ne contenait dans les deux tiers de cette enceinte que des temples, des arcs, des thermes, des places et des palais.

Je sais que Vopiscus, auteur contemporain du règne d'Aurélien, a dit que l'enceinte de Rome avait cinquante milles d'étendue. Mais on ne voit aucun vestige de cette prétendue enceinte, tandis que ses murs actuels, outre qu'ils n'ont que seize milles et demi de circuit, présentent une époque postérieure même à celle d'Aurélien.

Satisfait d'avoir obtenu une explication si précieuse, j'osai lui adresser d'autres questions; entre autres je lui demandai comment il était arrivé que de tant de constructions magnifiques, d'immenses *villa* et palais, il ne restât plus que quelques débris, souvent même inaperçus.

—Parce que, me dit-il, les barbares, qui à différentes époques sont venus attaquer Rome, ont dévasté plusieurs fois les campagnes avant de prendre la ville; ce qui fait que les édifices conservés par les uns ont été détruits par les autres, et qu'enfin ces nombreuses ruines ont servi par la suite à des constructions modernes, ou sont restées enfouies sous la poussière; de là les découvertes continuelles que l'on fait, par des fouilles, de statues, de pavés en mosaïques, de vases, etc., etc., sans compter ce qui reste encore de trésors cachés et perdus jusqu'ici pour les arts.

—Nécessairement, lui dis-je, la population

de l'Italie, à en juger d'après celle de Rome et de son littoral, devait être plus considérable qu'elle ne l'est maintenant, et vous devez en cette ville posséder des documens précieux à cet égard?

— Aucun, et d'ailleurs, quand il nous resterait des listes de recensement de ces temps anciens, on ne connaîtrait point encore pour cela la population de l'Italie; car le recensement ne s'étendait pas jusqu'aux esclaves et aux étrangers, mais il s'arrêtait aux hommes libres qui payaient des impôts et fournissaient des contingens aux armées. A la vérité on inscrivait toutes les naissances dans l'*Ærarium*, ou trésor de Saturne, où un magistrat était chargé de ces inscriptions; mais il ne reste aucun document sur cet objet, et l'on en ignore par conséquent les résultats malgré les recherches qu'on a pu en faire jusqu'à ce jour.

A ces questions j'ajoutai la suivante. — Pourquoi, lui demandai-je, la campagne de Rome, autrefois richement cultivée et couverte de population, reste-t-elle maintenant si déserte et si inculte? Qui donc empêche qu'elle ne se repeuple et ne se cultive?

— L'avantage des propriétaires d'abord, qui trouvent plus de profit à nourrir des bestiaux qu'à cultiver leurs biens dans un pays dépeuplé; et puis la *mal aria*, ou mauvais air de cette contrée, qui empêche qu'on ne vienne s'y établir, et

qui n'est point un vain préjugé, comme quelques-uns le pensent. D'ailleurs, dans les temps antiques comme à présent, une grande partie de la campagne de Rome était inhabitée; par exemple, vers Ardea et ailleurs Pline le jeune a dit que dans la campagne toscanienne l'air était mauvais et pestilentiel. « *Est gravis et pestilens ora Thuscorum quæ per littus extenditur.* » Il en est de même de la contrée qui s'étend depuis Fiumicino jusqu'au-delà de Civita-Vecchia, et qui forme l'Étrurie. Les anciens Romains combattaient en beaucoup de lieux la *mal aria* en y confinant, pour la culture, beaucoup d'esclaves, et en y portant beaucoup de soins et de prudence, comme le dit Columelle (1) : *Gravioris cœli multa remedia priores tradiderunt quibus mitigitur pestifera lens.*

Ainsi, comme vous voyez, les étrangers, frappés de l'état désert et inculte de la campagne de Rome, ne devraient pas néanmoins accuser aussi légèrement qu'ils le font le gouvernement papal d'être la cause de cette triste situation, qu'il ne peut guère changer, puisqu'il n'a pas, comme les anciens Romains, une foule d'esclaves à y consacrer, et qu'il ne peut contraindre un homme libre à aller habiter, contre son gré, une contrée aride et pestilentielle. Il n'y aurait qu'un superflu de population affamée qui pût

(1) Lib. I. cap. 8.

se décider à risquer sa vie pour y aller tenter des établissemens ; or, de sitôt cela n'arrivera pas.

— Qui donc peut produire cette cause morbifique? car Rome, élevée sur sept collines, doit nager dans un air libre et sans cesse agité.

— Deux causes; la première le vent d'Afrique appelé *sirocco*, qui, soufflant du midi, y apporte les miasmes des marais Pontins, quoique beaucoup mitigés depuis leur assainissement; la deuxième, les variations de la température pendant presque toute l'année, et que vous avez été à même sans doute d'éprouver. Les soirées, les nuits, et les matinées sont fraîches, tandis que dans le jour le terrain volcanisé de la campagne de Rome, échauffé par un soleil ardent, rend la chaleur quelquefois insupportable; il en résulte que, pour éviter les conséquences funestes de ces transitions, il faudrait changer deux ou trois fois de vêtement par jour, ce que l'on ne peut guère faire; de sorte que les paysans et les artisans, couverts de la sueur du jour et à peine vêtus, se refroidissent à l'approche du soir, et sont saisis bientôt par la fièvre qui en est la conséquence. Aussi les gens de la campagne et le peuple sont-ils plus sujets que les gens aisés et prudens à éprouver les effets funestes de la *mal aria*. Or, vous conviendrez avec moi que les papes ne peuvent guère empêcher ces accidens; le peuple est et sera toujours et partout imprudent et sourd aux conseils de

la sagesse et de l'expérience, et toujours il préférera croire que rien ne peut le préserver de cet état de choses plutôt que de rompre ses habitudes ou contraindre ses goûts.

Cependant des voyageurs prévenus et trop souvent portés à accuser le gouvernement papal s'écrient : Quel gouvernement pitoyable ! point de population, point de culture aux environs de Rome, autrefois si peuplée ! Quelle différence en Toscane, dans le royaume de Naples ! etc., etc., sans songer aux causes qui produisent ces différences, sans se souvenir d'ailleurs que Naples et la Toscane ont aussi des lieux marécageux et incultes, et que Rome, aussi bien que ces états, possède des provinces très fertiles. (1)

Vous me répondrez sans doute que du temps des Romains, malgré la *mal aria*, une foule d'individus osaient habiter la campagne : c'est vrai ; mais, outre la cause dont je viens de vous parler, il en est une autre à ajouter non moins

---

(1) CAUSE DU MAUVAIS AIR DE TOSCANE ET DE ROME.

A ces réfléxions je joindrai celles de M. Lullin de Châteauvieux sur le mauvais air de Toscane et de Rome ; elles ne sont pas dépourvues de probabilité.

« Il est difficile, dit-il, de ne pas croire que cette corruption de l'air provient de la constitution chimique du sol lui-même, qu'il a acquise peu à peu dans cette terre des volcans par une marche de la nature et des accidens qui nous sont inconnus. Il faut supposer que l'hydrogène sulfuré se dé-

puissante; c'est que de toutes parts on arrivait en foule à la capitale de ce vaste empire, que chacun désirait se rapprocher du centre des grâces, des faveurs et des emplois, et que de tous les pays on venait s'établir à Rome ou dans les environs. Au reste, même alors, les riches Romains fuyaient la ville l'été, et allaient habiter Tivoli, Tusculum et les bords de la mer, tels que Naples, Baïes, etc., etc, où ils avaient élevé des maisons somptueuses (1).

Mais à mesure que Rome perdit de sa puissance, qu'elle ne commanda plus à la terre, ses courtisans, qui ressemblaient aux autres, l'abandonnèrent peu à peu; la population en diminua d'autant; les barbares ensuite l'anéantirent successivement, et la *mal aria* fit le reste. (2).

---

veloppe à la surface du sol, par la nature des élémens qui le constituent, indépendamment de la présence continuelle de l'eau, et par le seul effet des rosées et des pluies. Si cela était, il deviendrait impossible d'y remédier.

« Les médecins et les chimistes n'ont pu jusqu'à ce jour découvrir la source de cette force mystérieuse de la nature qui se répand comme un fluide invisible dont rien n'annonce l'approche. Le ciel reste également pur, la verdure aussi fraîche, l'air aussi calme. » (Voyez les lettres de l'Italie à M. Charles Pictet par M. Lullin de Châteauvieux, p. 139.)

(1) Cet usage existe encore.

(2) « *La mal aria*, dit M. Lullin de Châteauvieux, agit pré-
« cisément en raison inverse de la résistance que la popula-
« tion lui oppose; moins il y a d'hommes, et plus il y a de
« victimes. Rome en 1791 avait cent soixante six mille habi-

Non, ajouta-il, le gouvernement papal n'est point insouciant comme on s'efforce de le faire croire. Il fait tout ce qu'il peut, mais il n'a ni la force ni les moyens de faire tout ce qu'il veut. On vante, et avec raison, les travaux des Français tant à Rome que dans le reste de l'Italie ; mais ils y sont venus en vainqueurs ; ils imposaient des lois et d'énormes impôts aux vaincus, et avaient de puissantes armées pour se faire obéir et pour obtenir les sommes qu'ils demandaient arbitrairement, et avec lesquelles ils faisaient exécuter ces travaux ; mais un prince légitime, père de ses peuples, ira-t-il les vexer, les écraser ainsi d'impôts? Le pourrait-il d'ailleurs sans craindre des troubles, et aurait-il assez de forces pour y parvenir quand même il le voudrait?

« tans; vingt ans après je n'en trouvai plus que cent mille. » (p. 151.)

Il est aussi probable que les guerres, la conquête de Rome par les Français, avaient contribué à cette énorme dépopulation; car si elle suivait une aussi effrayante progression que le dit M. Lullin de Châteauvieux, il ne faudrait pas plus d'un siècle pour que Rome ne devînt un cimetière, et son sol un vaste désert.

Espérons que cette prophétie de M. Lullin de Chateauvieux ne se réalisera pas, au moins de sitôt.

Quoi qu'il en soit, il est certain que le quartier le plus peuplé de Rome est aussi le moins frappé du mauvais air, parce que le mouvement agite l'air, et y produit des courans qui neutralisent l'effet morbifique de l'azote, et de la privation d'oxigène.

Ainsi le vainqueur parti, comme un torrent qui s'écoule, tout rentre dans l'ordre primitif, et le peuple retombe dans son indolence et son inertie premières.

Cependant quant à ce qui regarde les arts et les sciences, quels souverains, je le demande, les ont plus protégés que les papes? où voit-on plus de monumens modernes aussi vastes et aussi magnifiques qu'à Rome? Outre Saint-Pierre, la merveille du monde, que d'églises aussi riches que belles! que de statues et de peintures objets de la convoitise de toutes les nations! où trouve-t-on d'aussi vastes et d'aussi magnifiques palais qu'à Rome, où ils ont leurs musées et leurs galeries de tableaux précieux? Cependant c'est aux papes et aux cardinaux que la plupart doivent leur existence.

Outre ces immenses travaux, n'est-ce point également aux papes que sont dues les fouilles et les restaurations des monumens antiques qui attirent à Rome ces étrangers superficiels et prévenus qui, après être venus pour s'instruire et pour admirer, ne font qu'effleurer les choses, et, s'en retournent en critiquant à tort et à travers?

Que l'on cite des règnes plus illustres que ceux de Jules II, de Sixte V, de Léon X, de Pie VI et de Pie VII, tous restaurateurs et propagateurs des arts, et que l'on me prouve qu'un seul souverain de l'Europe ait fait autant qu'eux. Cependant quel était le revenu des papes avant

la révolution? Deux millions et demi d'écus romains (environ treize millions de francs), et c'est avec cette somme modique que les papes ont entretenu leur maison, soldé leurs troupes, fait marcher leur gouvernement, embelli Rome et encouragé les arts! Quel roi, je le demande en ferait autant avec si peu de moyens; un état toujours en paix et une sage économie peuvent seuls y parvenir, combien après Rome et l'Italie compte-t-on de ces états paisibles? (1)

---

(1) Sous le pape Pie VII les revenus se sont beaucoup accrus par suite d'un impôt mieux établi sans être pour cela plus vexatoire.

Voici un relevé des recettes et des dépenses de l'état pontifical pour l'année 1820, qui m'a été donné par M. le vicomte de La N.... attaché alors à l'ambassade de France à Rome, et sur la véracité duquel je crois pouvoir compter.

Ce budget pourra donner une idée approximative des ressources de l'état romain, des impôts que son gouvernement prélève et des dépenses connues auxquelles il est annuellement soumis.

RECETTES DU PREMIER SEMESTRE DE 1820.

	piastres.
Foncier.	1,000,000
Sels et Tabac.	500,000
Produit des farines, ou droit de mouture pour Rome et les provinces sans les légations.	350,000
Douane de Rome.	272,000
Idem des frontières.	150,000
Loterie.	140,000
Poste.	55,000
Fermages des neiges et des glaces.	4,500
Imprimerie de la chambre (ou de l'état).	13,000

« Ne croyez pas non plus que le gouvernement reste indifférent aux améliorations qui peuvent s'opérer dans l'administration et dans la police.

Taxe des trois eaux vierges (sources).	5,000
Taxe pour les sanitaires des vaisseaux (lazarets) .	7,000
Charges de la chambre qui s'achètent.	60,000
Produits divers.	596,453
Total du produit du premier semestre de 1820.	3,153,153

DÉPENSES DU PREMIER SEMESTRE DE 1820.

Frais d'administration, traitement matériel. .	180,000
Frais de justice, traitement matériel.	100,000
Entretien, présidence (inspection des sels) . .	23,000
Dépense du palais apostolique.	76,000
Supplémens aux cardinaux pour franchise de droits.	30,000
Traitemens des nonces et consuls.	25,000
Dons à différentes personnes pour diverses causes.	18,000
Université, académie.	34,000
Musées.	17,000
Conservation des monumens publics.	5,000
Promenades publiques (entretien)	5,000
Police judiciaire et primitive.	25,000
Frais de police contre le brigandage.	25,000
Entretien des prisons, détenus.	180,000
Police de Rome.	23,000
Police des provinces.	26,000
Hôpitaux et hospices.	60,000
Institutions de charité.	60,000
Secours et œuvres pieuses.	50,000
Aux administrateurs du revenu royal.	60,000
Entretien des salines de Cervia, Comacchio. . .	42,000
Monnaie, calcographie.	10,000
Frais d'administration des impôts publics. . .	44,000
Entretien des eaux, rues et ponts.	72,000

Il a en partie banni la mendicité dans Rome, par des défenses et des établissemens de charité, entre autres celui de la place des Thermes, appelé *Casa industria*, où l'on reçoit les enfans

---

Frais d'hôpitaux, (lazaret, sanità, salubrité.) . .	15,000
Censo, cadastre.	14,000
Troupes de ligne, Suisses, carabiniers. . . .	560,000
Garde noble.	18,000
Incendies, frais de pompes, et pompiers. . .	3,000
Artillerie.	4,000
Forçats de Civitâ-Vecchia	3,000
Dette publique, consolidée.	380,000
Indemnités accordées aux institutions pieuses pour biens aliénés.	70,000
Alimens accordés aux religieux et aux congrus. .	36,000
Subvention au culte.	4,000
Rentes diverses pour indemnités.	15,000
Pensions, retraites.	275,000
Appointemens à la direction de la dette publique.	12,000
Dépense diverses de la secretairerie d'état. . .	12,000
Paiemens divers pour sa Sainteté.	52,000
Emprunts divers.	15,000
Séjour, entretien, dépenses diverses du S. Père.	51,000
Dépenses diverses.	101,000
Total des dépenses.	2,819,584

Balance présumée d'une année.

	piastres.
Recettes.	6,300,000
Dépenses.	5,640,000
Reste en plus.	660,000

Gouvernemens *prétendus à bon marché*, ennemis du trône et de l'autel, libéraux, doctrinaires, républicains, quasi royalistes, comparez vos budgets avec celui-ci, et jugez après cela

pauvres pour les y élever et leur faire apprendre divers métiers.

Quant aux voleurs qui autrefois infestaient Rome et les environs, vous avez pu apprendre, en les parcourant, que leur nombre est tellement diminué qu'il est rare maintenant d'entendre dire que quelque vol ou quelque assassinat ait été commis. D'ailleurs le nombre en a toujours été exagéré par le récit des écrivains voyageurs, qui ont voulu par de tels épisodes intéresser leurs lecteurs et montrer leur courage en entreprenant le voyage d'Italie.

Depuis qu'Innocent XI, vers le milieu du dix-septième siècle, a aboli le dangereux droit d'asile du consentement de presque tous les souverains, la police a commencé à pouvoir s'exercer dans Rome; ce droit d'asile, dont les ministres étrangers jouissaient pour leurs hôtels, et que, par un abus condamnable, ils étendirent à tout leur quartier, compromettait la sûreté individuelle, favorisait ces assassinats et rendait toute police impossible. (1)

Le droit d'asile est fort ancien, il est vrai, puis-

---

quel est le peuple le plus chargé d'impôts et celui le plus paternellement gouverné, de la France ou de Rome?

Vous le savez aussi bien que moi; la vérité vous fait baisser les yeux, mais l'orgueil, la présomption, la mauvaise foi, la cupidité surtout vous empêcheront toujours d'en convenir, et surtout de changer de conduite.

(1). Voyage en Italie, par M. de Joux, t. II, p. 457.

qu'il existait à Rome dans les temples du paganisme. Ainsi les églises chrétiennes n'ont fait qu'hériter de ce privilége ou plutôt de cet abus dont usèrent ensuite les ambassadeurs étrangers.

Je suis loin cependant de prétendre que les états romains fussent autrefois sans voleurs ni assassins; les guerres étrangères et intestines qu'a soutenues de tout temps l'Italie avaient laissé exister des bandes considérables, et surtout du côté de Naples; mais ce que n'avait pu la faiblesse a été entrepris par la force et la résolution. Les Français ont, avec leurs nombreux et braves soldats, détruit une partie de ces bandes, et alors les papes ont achevé de les dissiper par le moyen de la gendarmerie et des postes militaires établis sur diverses routes.

— Il est donc faux, lui demandai-je, comme on le prétend, que le gouvernement ait fait un traité avec les chefs de voleurs, et qu'au moyen d'un tribut ceux-ci laissent en paix les voyageurs?

—Rien n'est plus absurde ni plus ridicule; jamais il n'y a eu de pareils traités. Seulement le cardinal Gonsalvi, au nom du pape Pie VII, accorda une amnistie aux diverses bandes de voleurs, qui les acceptèrent, et ceux qui les composaient furent dispersés et relégués en différens endroits. Il est à remarquer que, sous les Français même, ces chefs de brigands n'avaient jamais pu être pris. Le cardinal Benvenuti étant devenu gouverneur de Frosinone,

entre autres actes de rigueur, fit détruire le bourg de Solinone, et transporta en divers lieux ses habitans, presque tous voleurs de grand chemin.

Quant aux mœurs de Rome, il ne me conviendrait pas de vous en parler, ni des autres villes d'Italie, que je connais moins. Cependant méfiez-vous des récits des voyageurs à cet égard. Sans doute il y a en Italie comme ailleurs des femmes légères et même galantes, mais où n'y en a-t-il pas? Les Anglaises, les Françaises, les Allemandes sont-elles toutes des Lucrèce? et d'ailleurs, en tout pays, combien y a-t-il de gens qui se permettent d'accuser les femmes les plus honnêtes, précisément parce qu'elles le sont et parce qu'ils n'ont pu les séduire? Et ce sont de telles gens que l'on écoute, auxquels souvent on ajoute foi et d'après lesquels des voyageurs écrivent l'histoire des pays qu'ils parcourent.

En fait d'hommes suspects, sous ce rapport, il n'en est pas de pires que les *ciceroni* ou valets de place, qui, pour paraître instruits et obtenir la vogue parmi les étrangers, leur racontent une foule d'histoires aussi fausses que scandaleuses; et, le dirai-je? plus d'un étranger *gobe-mouche*, les croit et juge d'après leurs récits des mœurs d'un pays.

Rien n'exige plus de temps à étudier à fond que les mœurs d'un peuple. A peine connaît-on bien celles de ses concitoyens, au milieu desquels

on vit sans cesse; et pourtant on juge presque toujours du tout par la partie, et des autres par soi-même; qu'en arrive-t-il? que l'honnête homme croit tout le monde honnête, de là son erreur; et que celui qui ne l'est pas accuse chacun de lui ressembler; de là les soupçons, les calomnies et l'exagération.

Que n'a-t-on pas dit aussi du clergé d'Italie! et, parce que quelques cardinaux, prélats ou prêtres ont pu avoir autrefois une conduite scandaleuse, on conclut que tous les cardinaux ou autres ecclésiastiques se conduisaient et se conduisent mal encore; on ne considère ni la différence des temps, ni les mœurs des différens siècles, et l'on ne réfléchit pas que l'impiété, pour nuire à la religion, a pour principe de décrier ses ministres.

Non rien n'est plus respectableet plus exemplaire que le clergé de Rome en général, et si quelques membres se conduisent mal, ce ne sont dans tous les cas que des exceptions à la règle générale. D'ailleurs tous les hommes, vêtus ici en noir, et portant le petit manteau et le chapeau à trois cornes, ne sont pas prêtres pour cela: c'est l'habit obligé pour tout ce qui a charge dans l'état ecclésiastique, c'est même ici l'habit de cour pour tout ce qui n'est pas militaire; on ne peut approcher sans ce costume du saint Père et de ses ministres, ni assister aux grandes cérémonies; de sorte que, lorsqu'on voit des laï-

ques sous ce costume, soit au café, soit au spectacle, ou dans quelque autre lieu public, un étranger en conclut que le clergé est dissolu et va partout, ce qui est faux. Cependant, me direz-vous, on a vu quelquefois des cardinaux au spectacle : oui, ceux qui sont gouverneurs de provinces et dans leur gouvernement, mais jamais à Rome ; encore n'y vont-ils qu'à cause de leur dignité temporelle; plusieurs même de ces cardinaux, qu'on appelle *princes légats*, ou gouverneurs d'une légation, s'en exemptent et commettent à leur place des subordonnés laïques à la surveillance des théâtres, afin qu'on n'y joue aucune pièce qui puisse nuire aux mœurs ou attaquer le gouvernement; mesure d'autant plus sage, selon moi, que le spectacle doit instruire le peuple en l'amusant, et non le pervertir.

Là se termina notre entretien, parce qu'en ce moment on annonça le cardinal de Gregorio, évêque de Frascati et grand-pénitencier, prélat du plus grand mérite, et qui, à la mort du pape Léon XIV, avait obtenu presque toutes les voix du conclave pour lui succéder.

Ayant eu la bonté de me faire asseoir près de lui avec cette aménité qui le caractérise, je profitai de cette heureuse circonstance pour lui faire, dès que le moment me le permit, la demande suivante :

— Puisque votre Eminence est revêtue de la dignité de grand-pénitencier, j'espère qu'elle dai-

gnera me permettre de m'adresser à elle pour m'assurer de la vérité d'un fait qui m'a paru plus que douteux. Un voyageur a écrit qu'il avait vu à Saint-Pierre une pénitente rester à genoux pendant une heure devant un confessionnal, jusqu'à ce qu'enfin il plût au pénitencier d'abaisser sur elle sa longue baguette blanche; alors elle se leva et *disparut* (1). Or j'ai bien cru à son acte d'humilité, mais non au temps énorme imposé à la pénitente. — Et vous avez eu raison, me dit le cardinal en souriant; d'autant qu'il est plus que douteux que votre voyageur, qui ne paraît pas trop dévot, ait eu la patience d'attendre si long-temps et de suivre la marche de sa montre, pendant soixante minutes, pour vérifier le fait que vous citez.

En une heure de temps, ajouta-t-il, un penitencier aurait touché plus de cent pénitens de sa baguette, car il leur suffit de s'agenouiller pour en être soudain touchés. Il est donc probable qu'après avoir parcouru l'église, sans vérifier les traits de sa pénitente, il aura pris la

(1) « Nous avons remarqué, dit M. Simond en entrant à « Saint-Pierre, une femme à genoux devant un de ces con« fessionnaux, et une heure après elle y était encore lors« qu'une longue baguette blanche sortie du *sombre guichet* « toucha la pécheresse, qui, se levant aussitôt, ajusta son voile « et disparut, soulagée d'un pesant fardeau et à même de « recommencer. » (*Voyage de Simond en Italie*, t. 1, p. 176, seconde édition.)

dernière pour celle qu'il avait vu s'agenouiller en arrivant.

— Ce coup de baguette, monseigneur, n'est donc pas une pénitence infligée pour des péchés dont on vient de se confesser? — Nullement, c'est un simple acte d'humilité auquel est attachée une indulgence de quarante jours. Pareilles indulgences s'accordent de suite et à tous ceux qui les réclament, de sorte que celui qui désire les obtenir vient s'humilier devant le confessionnal du pénitencier, qui le touche de sa baguette pour lui indiquer qu'il a obtenu ce qu'il est venu solliciter. — Ainsi, monseigneur, ceci n'absout pas le pécheur et ne l'exempte point de la confession, comme quelques personnes le prétendent? — Pas plus que la bénédiction papale ou celle du prêtre à la fin de la messe. Je conçois, dit-il en souriant, que plus d'un pécheur s'en arrangerait fort bien si l'on pouvait de cette manière être absous de ses fautes sans avoir la confusion d'aller les confesser au tribunal de la pénitence; mais il n'en est point ainsi. Le pénitencier peut bien accorder une diminution de peine dans le purgatoire pour les péchés véniels commis, mais il ne peut les absoudre, moins encore les péchés mortels. La confession, un sincère repentir et un changement de conduite peuvent seuls produire cet effet.

— Au reste, dit à son tour le cardinal Frosini, ce n'est pas la seule erreur que les voyageurs

commettent à notre égard. Un d'eux, le même M. Simond, je crois, n'a-t-il pas dit que lorsque deux cardinaux se rencontrent, et que l'un est à pied tandis que l'autre est en voiture, celui-ci descend de son carrosse, salue l'autre cardinal, et ne remonte en voiture qu'à une certaine distance? Rien n'est moins exact; d'abord les cardinaux ne vont à pied que hors de la ville et jamais dans Rome. En second lieu, jamais un cardinal ne descend de voiture que pour le pape. Si deux cardinaux se rencontrent, ils se saluent, il est vrai, en baissant la glace de leur voiture, mais cet usage, ce me semble, existe en tout pays où l'on connaît la politesse, et surtout entre personnes distinguées et recommandables par leur naissance, leurs dignités ou leurs emplois.

On ne finirait pas, ajouta-t-il, si l'on voulait relever toutes les erreurs volontaires ou involontaires des étrangers. Que n'a-t-on pas dit sur les intrigues des conclaves, sur l'ambition et le luxe du clergé, sur son intolérance, etc.? et cependant vous êtes à même de juger de la vérité de telles assertions. De même, quel souverain a une table aussi frugale que les papes? puisque le dîner de Pie VII ne lui coûtait que six francs par jour, ainsi que vous le dit un écrivain français, homme estimable, M. Pierre de Joux, dans ses *Lettres sur l'Italie* (1); et, comme

(1) T. 1, p. 209, édit. 1825. « On rapporte, dit-il, que



lui, j'ajouterai : « Voyez dans son habillement, « dans son équipage, dans son intérieur, le « prince souverain de plusieurs provinces ; voyez « le vivre d'une manière si simple, si humble, « si évangélique, qu'aux mêmes conditions il « est peu d'hommes qui consentissent à s'as- « treindre à d'aussi grandes privations, que ne « pourrait compenser, pour tout autre qu'un vrai « chrétien, la splendeur de la tiare.

« Entrez dans ses vastes et magnifiques pa- « lais, le Quirinal, le Vatican, la Villa Gan- « dofo, sur le mont Saint-Albe; traversez ses « appartemens où brille plus de magnificence « peut-être que chez les plus grands monarques « de l'univers; pénétrez au-delà du vestibule, « vous serez reçu dans l'antichambre du saint « Père par un prélat revêtu de la soutane et de « la *mantillette*, décoré de la pourpre et fai-

---

« le célèbre Sixte V, bornait à six sous anglais (douze sous « de France) la dépense de chacun de ses dîners. Inno- « cent XI n'excéda jamais une demie couronne, c'est à dire « trois francs par repas; et l'austère Pie VII, dont la tem- « pérance égala celle de ses prédécesseurs, ne dépassa ja- « mais, pour les frais journaliers de sa table, la somme de « six francs, qui est inférieure aux précédentes vu la dif- « férente évaluation des monnaies et la cherté proportion- « nelle des vivres. »

Ceci m'a été confirmé par un personnage éminent dans le clergé de Rome qui m'a assuré que la somme allouée pour la table du Saint-Père, son habillement et l'entretien de ses deux valets de chambre ne montait qu'à cinq mille écus romains.

« sant l'office d'introducteur ; vous croyez trou-
« ver un potentat superbe, et vous redoutez la
« présentation...... La porte s'ouvre, et votre
« cœur se rassure ; vous découvrez un vieillard
« courbé sous le poids de ses travaux et de sa
« dignité, affaibli par les macérations et par
« l'abstinence, assis dans un fauteuil, ayant une
« table devant lui, dans une chambre meublée
« simplement comme celle d'un religieux ; ne
« craignez pas de vous prosterner en le sa-
« luant par trois fois, selon l'usage de l'église
« orientale, qui s'est transmis en Europe ; vous
« porterez avec respect vos lèvres sur la croix
« au dessus de sa pantoufle, il vous tendra la
« main pour vous relever, il s'entretiendra avec
« vous comme un père tendre avec le fils qu'il
« aime, et ne vous laissera point aller qu'il ne
« vous ait béni ; il vous priera même d'accepter
« un don quelconque comme un gage de sou-
« venir.

« Voilà l'homme, l'homme de l'évangile,
« et la ressemblance terrestre du divin chef que
» nous devons imiter.

« Ce n'est pas tout : tandis que les monarques,
« leurs ministres et leurs conseillers ; que dis-je !
« tous les hommes quelconques, jouissent régu-
« lièrement de quelques heures de récréation
« après les travaux pénibles du jour ; tandis
« que les joies domestiques, les repas somp-
« tueux, les convives des deux sexes distraient

« le front soucieux des potentats; tandis que « l'opéra et une musique mélodieuse charment « leurs sens, tandis que les plaisirs de la chasse « réparent une santé fatiguée par les soins labo-« rieux et les soucis du gouvernement, le mo-« narque spirituel se voit absolument privé de « toutes ces jouissances ; le repas, pour lui seul, « ne saurait être une récréation : il est solitaire, « court et frugal ; depuis l'intervention du con-« cile de Trente, qui prescrivit au chef de « l'Église une perpétuelle abstinence, le pape « mange seul, et le silence des cloîtres préside « à sa table, à laquelle personne n'est admis. » (1)

Ainsi vous voyez que la soumission religieuse peut faire accepter la papauté ; mais il est impossible qu'on puisse envier et briguer un pouvoir si chèrement acheté.

Croirait-on cependant qu'une femme se soit permis d'accuser ces mêmes papes d'ambition, de barbarie, de ruse et de corruption? Voici ce qu'en dit lady Morgan dans son voyage en Italie. (2)

---

(1) Je recommande la lecture des *Lettres sur l'Italie*, par Pierre de Joux, qui traitent en partie des mœurs et de la conduite du clergé, et sont écrites dans le meilleur esprit. On y trouve tout ce qui vient d'être dit et beaucoup d'autres choses qui ne peuvent qu'éclairer l'honnête homme et dissiper bien des préventions inspirées par l'impiété ou par l'ignorance.

(2) T. 3, p. 266.

« Les premiers pontifes, dit-elle, quoique cou-
« pables de beaucoup de crimes, avaient plus de
« force de caractère, plus d'énergie que ces
« vieillards faibles et *rusés* qui leur ont suc-
« cédé dans les âges suivans. Depuis le temps
« des papes de la maison de Médicis, la politi-
« que du cabinet pontifical changea, et la fai-
« blesse, la caducité et la *corruption* devinrent
« les *qualités requises* pour une place autrefois
« remplie par l'activité et les talens d'un Gré-
« goire, d'un Nicolas, d'un Jules et d'un Léon. »

Ainsi, selon la *bonne* et *impartiale Lady*, tous les premiers papes furent *barbares*, et tous les autres *faibles* et *corrompus*. Malgré un tel jugement, et loin que la corruption et la ruse aient été et soient les qualités requises pour la nomination des papes, la plupart ont possédé au contraire les plus éminentes vertus.

Comme vous voyez, on ne peut être ni plus injuste ni plus acharné. C'est au surplus le défaut de tous ceux qui ont embrassé le protestantisme, de le défendre aux dépens de la vérité et de la justice.

Quant à la vie des cardinaux, elle est également simple et régulière, vous êtes à même d'en juger; point de luxe en général dans nos meubles et dans notre domestique; point de somptuosité dans nos repas, point d'arrogance dans nos manières; nos revenus, autrefois considérables, maintenant fort diminués, ne nous permettent

plus, comme jadis, d'élever de ces beaux palais que vous avez pu parcourir, ni de les orner d'immenses galeries remplies de chefs-d'œuvre qui encourageaient les arts, enrichissaient les artistes, et attirent encore cette foule d'étrangers qui laissent en Italie leur or, dont l'état et sur tout le peuple profitent, il est vrai, mais qui, en même temps, y laissent souvent le germe de leurs mauvais principes.

Maintenant nos revenus en général suffisent à peine à secourir les malheureux, à soutenir les établissemens de bienfaisance et entretenir une maison indispensable, quoique sans faste; et cependant que n'a-t-on pas dit et que ne dit-on point en France et ailleurs contre le clergé, surtout contre l'intolérance de la cour de Rome? Or, je vous le demande, sommes-nous orgueilleux et vains comme on le prétend quelquefois? Et quant à l'intolérance dont on nous accuse, dites-moi, je vous prie, où l'honnête homme fut plus libre qu'ici, et quel gouvernement fut plus tolérant à l'égard de tout le monde et des étrangers surtout?

—Je reconnais l'injustice de l'accusation dont se plaint avec raison votre Eminence, répondis-je; il serait à désirer que les puissans de la terre eussent toujours la simplicité, la modestie et surtout l'urbanité des princes de l'Eglise. Quant à l'intolérance dont on ose accuser votre gouvernement, je serais tenté au contraire de le trouver

parfois trop faible à leur égard. Par exemple, j'ai été scandalisé, je l'avoue, de la manière dont les Anglais se conduisent à Rome lors de quelque solennité religieuse. Ils osent forcer la consigne des gardes, ils entrent dans les lieux saints comme aux théâtres, s'emparent sans discrétion des meilleures places, et semblent être les maîtres partout, sans que l'on s'oppose à ces impertinences. Il en résulte qu'enhardis par cette tolérance exagérée ils pensent qu'on les craint ou au moins qu'on les ménage, à cause de l'or qu'ils répandent, quoique fort parcimonieux maintenant en général, et ils n'en deviennent que plus indiscrets encore.

Les Romains devraient bien se persuader pourtant que les étrangers, les Anglais surtout, n'en viendraient pas moins visiter la belle Italie quand on exigerait d'eux un peu plus de retenue ; car ce n'est que pour leur plaisir ou pour s'instruire qu'ils y viennent, et non dans l'intention d'enrichir votre nation ou de lui plaire. Ils viennent y chercher ce qui leur manque chez eux, un beau ciel, d'immenses souvenirs et des chefs-d'œuvre de tout genre. Ainsi quand on exigerait d'eux plus de convenance et de discrétion, quand enfin on leur demanderait la retenue qu'une bonne éducation inspire à chacun, et dont ils ne s'écarteraient pas sûrement chez eux, ils n'en viendraient pas moins à Rome, je vous assure, et ils vous en respecteraient davantage.

— Ce que vous dites n'est pas sans vérité, répondit Carlo Féa; mais, ajouta-t-il en souriant, le Romain se souvient du protectorat de ses ancêtres, il se croit obligé d'excuser la rudesse des peuples du Nord qui viennent saluer le Capitole.

— Ces peuples devraient au moins s'apercevoir, répliquai-je sur le même ton, que non loin du temple de la *Concorde* se trouve le temple de *Jupiter-Tonnant*. — Oui, reprit-il en riant, mais le pauvre Jupiter est bien caduc maintenant, et dans ce siècle pervers on ne respecte plus la vieillesse.

La conversation devint alors générale, et, par discrétion, je m'abstins de faire de nouvelles questions.

J'aurais dû, mon cher comte, commencer par où je vais finir, car il s'agit d'une observation gastronomique que j'avais faite pendant le repas, et dont je n'ai pu vous parler par suite des conversations intéressantes dont je vous ai fait part. Ce sera donc par post-scriptum que je vous la donnerai, et parce que cet usage, nouveau pour moi, semble exister à Rome. J'ai observé qu'on servait au dessert, outre les fruits et autres objets sucrés, des assiettes composées de légumes crus, tels que des petits pois ou des petites féves de marais en cosses, des racines de fenouilles avec leurs feuilles, et qu'on offre de ces objets aux convives avec du fromage de Parme-

san. Au reste cette coutume ne me paraît pas plus extraordinaire que de voir un peuple ne pas ressembler à un autre peuple ; les goûts comme les usages doivent varier suivant les caractères de chacun d'eux.

Depuis j'ai vu à Rome, à la table d'un ambassadeur étranger, un autre usage qui est de ne poser sur la table que le dessert, et de n'apporter aux convives qu'un plat ou deux seulement découpés d'avance; de sorte que, ne connaissant pas le menu du dîner, la faim leur fait d'abord accepter ce qu'on leur présente, puis ils mangent, s'ils peuvent manger encore, de ce qu'ils eussent préféré. Cet usage, comme l'on voit, a l'inconvénient de provoquer plus d'une indigestion chez les gourmands, et plus d'une privation pour l'homme sobre et réglé.

LETTRE XXXVI.

23 avril.

Une Séance Académique.

J'ai été hier soir fêter l'anniversaire de Rome à l'académie appelée *dei Sabini*, qui se tient au palais de ce nom. Après avoir traversé diverses pièces ornées de peintures et de bustes antiques, on m'introduisit dans la salle académique où se tenait la séance. Là, avec cette politesse qui caractérise les Romains à l'égard des étrangers, on m'apporta un siége en face de l'estrade où les académiciens lisaient diverses pièces de poésie faites pour la circonstance.

La réunion était nombreuse ; on y voyait quelques femmes poètes, car il y en a de célèbres à Rome, et de plus des improvisatrices attachées à la célèbre académie des Arcades (1).

(1) « L'académie des Arcades, dit Lalande, est la plus célèbre de toutes les académies qui ont eu la poésie italienne pour objet et celle qui a le plus contribué à sa perfection. Elle



Mais ce soir, à mon grand regret, aucune des muses ne fit retentir le son de sa lyre; aux hommes seuls fut réservé l'honneur de chanter l'anniversaire et la gloire de Rome.

Derrière eux était un tableau représentant Rome personnifiée; et au dessus régnait autour de la salle une suite de portraits d'hommes illustres, entre autres celui du pape Pie VII, restaurateur et bienfaiteur de cette académie.

---

tire son nom d'un peuple pastoral, des Arcadiens, peuple du Péloponèse, célébré par les Grecs comme un modèle des charmes de la vie champêtre. Ce fut sous Léon X, dans le dix-septième siècle, que s'établit l'académie des Arcades.

« La reine Christine de Suède avait réuni divers poètes chez elle, et en avait formé sa société. On y traitait particulièrement de la pastorale. La mort de la reine n'empêcha pas leurs réunions; un jour qu'ils étaient rassemblés dans les prés qui sont derrière le château Saint-Ange et sur les bords du Tibre en 1690, après le récit d'une pastorale de *Léonio* fort applaudie, Crecembeni conçut l'idée d'une académie qui porterait le nom d'Arcadie; il en fit part à Clionio, et, d'accord avec leurs confrères, ils formèrent cette union pastorale sous le nom de *Bergère d'Arcadie*, et après avoir changé bien souvent la situation de l'académie, Jean V, roi de Portugal, acheta l'emplacement actuel sur le Janicule et y fit bâtir le théâtre de ses assemblées.

« Les arcades prirent pour armoiries la flûte à sept tuyaux, (*Seringua*) symbole de la musique champêtre.

« Les colonies arcadiennes se sont répandues dans toute l'Italie, et elles y ont fait revenir le goût pour le genre simple dont leur métropole avait produit à Rome le rétablissement. (*Voyage de Lalande*, t. v, p. 258, 261, 275.)

Au dessous de ce portrait je lus l'inscription suivante :

PIO VII, P. M.
CIVITATIS ET PATRITIATUS
RESTITUERE PATRONO
BENEFICENTISSIMO.

Je ne vous parlerai pas de la beauté des vers qui ont été débités ; d'abord parce que j'étais trop loin pour bien entendre, et ensuite parce que j'avais encore trop peu d'habitude de l'italien pour pouvoir suivre la volubilité de quelques lecteurs, qui mettaient une telle rapidité dans le débit de leurs vers, que je les comparais à ces cochers fameux de l'antiquité cherchant à dépasser en vitesse tous leurs concurrens.

Tout ce que je puis affirmer, c'est qu'on nous lut des éloges, des élégies, des sonnets, des satires, des épigrammes en quantité, et que tout cela a été plus ou moins applaudi ; entraîné par l'exemple et par la politesse, j'aurais pu applaudir aussi quoique j'eusse mal entendu, à peu près comme ceux qui rient, bâillent ou pleurent en voyant pleurer, bâiller ou rire les autres, mais la monotonie d'inflexion et de terminaison de phrases de certains lecteurs m'avait fatigué ; en outre la vivacité de leurs gestes et de leur débit m'avait essoufflé, de sorte que, ne reprenant haleine que quand eux-mêmes

respiraient, je me trouvai dans l'impossibilité d'applaudir. (1)

En outre, vous l'avouerai-je, la langue italienne si douce en chantant, si mélodieuse, si tendre, si expressive en parlant, n'offre plus selon moi le même charme dans le haut style ou les fortes pensées. Elle est faite pour les sentimens doux; ses finales *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, deviennent à la longue fades et monotones, et les inflexions de la voix s'en ressentent. Une pensée énergique a besoin de consonnes pour s'exprimer, et ce qui donne à la langue française un grand avantage sur la langue italienne, c'est que précisément elle entremêle dans les finales voyelles et consonnes. De là plus de véhémence dans le discours, des phrases plus retentissantes, quelque chose de plus positif dans la volonté et de plus mâle dans l'expression; de là encore plus de variété dans les inflexions de la voix, et plus de charme dans la déclamation et dans le débit des vers.

---

(1) Il en est de même de l'énergie affectée des prédicateurs, dont le véritable talent est très rare. L'éloquence de la chaire est livrée aux idées communes; les mêmes formes de rhétorique exagérées se retrouvent chez presque tous les prédicateurs. « On ne rencontre presque jamais en Italie, (dit madame de « Staël) dans l'auguste fonction de la chaire, un accent vrai « ni une parole naturelle. » (*Corinne*, t. II, p. 105, 106.)

On pourrait en dire autant de la France et d'autres pays.

LETTRE XXXVII.

Cours du Tibre. — Fiumiccino.

24 avril.

Je viens de parcourir le Tibre, mon ami, non sur une galère romaine, non sur une trirème armée d'un rostre à la proue, et portant la voile latine, mais sur un bateau à vapeur, joli navire revenant de Naples et allant pour la première fois de Rome à Marseille.

Il y avait à bord beaucoup de monde ; le pont était couvert d'une tente, et tout autour de la salle principale étaient établis de petits lits fort propres pour les passagers, qui, dit-on, y sont fort bien nourris. Mais tout ceci m'intéressait bien peu auprès du plaisir que je me faisais de parcourir ce fleuve fameux qui avait porté les flottes romaines victorieuses des flottes de Carthage, et sur lesquelles César, Pompée, Auguste et autres Romains fameux avaient été en affrontant Neptune porter des chaînes à l'Afrique, à l'Asie, et en ramener le luxe et la mollesse qui à leur tour

vainquirent ceux qui s'étaient crus invincibles.

Une foule considérable, attirée par ce nouveau spectacle, bordait le fleuve et encombrait le quai. Enfin on détache l'ancre, et nous voilà partis.

Je n'aurai cependant point à vous vanter la beauté du fleuve, car il est peu large, ni la limpidité de ses eaux, car elles sont jaunes et limoneuses, non plus que le pays qu'il parcourt, car il est plat, inculte en beaucoup d'endroits et inhabité. Je ne me nourrissais donc que de souvenirs, et rien, hors le fleuve lui-même, ne pouvait en ce moment attirer mon attention; mais il n'en fut plus de même vers la fin de ma course, à un mille environ avant d'arriver à Fiumiccino. Là le Tibre se divise en deux branches : celle à gauche va se jeter dans la mer, après avoir côtoyé d'immenses ruines, et d'autres ruines bordent aussi à droite la branche du fleuve que je parcourais. Les premières de ces ruines sont celles de la ville d'Ostie, puissante sous les Romains, et baignée alors par la mer, qui est aujourd'hui retirée à plus d'un mille de distance.

Il ne reste maintenant de cette ville que des débris de théâtres, d'amphithéâtres, de portiques, etc., etc., servant à attester encore *l'ancienne grandeur et magnificence d'Ostie*, alors *pleine de luxe et d'agrément*, au dire de Minucius Félix.

Parmi ses productions, ses melons étaient fort estimés, selon Corvus Proximus Capitolinus,

auteur de la vie du célèbre gastronome et empereur Claude, lequel empereur, ainsi que le dit Berchoux (1) :

Digne héritier du pouvoir des Nérons,
Préférait à la gloire un plat de champignons.

Ce même Cervus ajoute, en parlant de la voracité de cet homme, qu'il mangeait en un repas *dix melons* d'Ostie, sans compter une foule d'autres fruits et des huîtres en proportion. Il faut convenir que si tout le peuple romain avait été aussi vorace que son empereur, le monde n'aurait pu suffire à sa nourriture.

Cette ville, qui ne devait sa prospérité qu'au commerce qu'elle faisait avec Rome, se ressentit bientôt de la dépopulation de la métropole, lors de la translation de l'empire à Constantinople ; et puis les Goths, les Huns, les Lombards et autres peuples barbares achevèrent successivement de la dépeupler et de la ruiner. (2)

La moderne Ostie ne consiste plus qu'en une église appelée *San-Aurea*, qui a le titre de cathédrale, Ostie étant évêché, et en quelques huttes en genêts qui servent de refuge à quelques ouvriers dans la bonne saison, et, selon Fea, *à des bandits en tout temps.* (3)

---

(1) Dans sa *Gastronomie.*

(2) Voir, sur Ostie, une brochure intitulée *Viaggio ad Ostia ei alla villa di Plinio* de l'avocat Carlo Fea, qui voulut bien m'en donner un exemplaire.

(3) Même ouvrage.

Les autres ruines, placées sur la rive droite de la branche du fleuve que je parcours, sont celles de l'ancien *Portus Trajanis*, lieu qui recevait les barques chargées de grains et autres denrées destinées à l'approvisionnement de Rome. Cette ville éprouva le sort d'Ostie et fut entièrement détruite par Totila en 545, et depuis par les Sarrasins. (1)

Les ruines couvrent encore différentes parties de l'espace où la ville était bâtie, et le nom de Porto est donné à la nouvelle ville, qui a le titre également d'évêché, quoique, comme Ostie, elle ne soit plus composée que d'une petite église et d'une habitation pour l'évêque, qui, toutefois, ne laisse pas que de tirer un bon revenu de son évêché. C'est un cardinal qui le possède ordinairement.

L'île formée par la séparation des deux branches du Tibre s'appelait sous les Romains *Ile Sacrée*, à cause d'une forêt sacrée qu'elle contenait et sur laquelle l'homme n'aurait point osé porter sa cognée destructive. En effet, rien n'était plus politique de la part des Romains que la conservation des forêts dans une contrée naturellement sèche et peu fertile, où le bois venait difficilement. Cette forêt d'ailleurs était d'autant plus précieuse qu'elle garantissait Rome des

(1) *Voir* Procope, liv. III, chap. 37, 39; liv. IV, chap. 35, et la brochure ci-dessus de l'avocat Fea.



vents brûlans d'Afrique et des vapeurs pestilentielles des Marais Pontins.

Maintenant elle n'existe plus, et le *sirocco* et *la malaria* n'ont plus rien qui les arrête jusqu'à Rome.

On dit que pour juger de l'utilité de cette forêt les Romains avaient fait cette expérience : ils tendirent en avant de la partie de la forêt exposée au midi des draps blancs mouillés pendant que le sirocco soufflait, et en peu d'instans ils s'aperçurent que les draps étaient couverts d'une quantité innombrable d'insectes, tandis que de pareils draps, tendus en même temps contre la partie du nord, n'avaient reçu aucun de ces insectes, la forêt les ayant tous absorbés.

Les Romains avec raison comprirent que ces insectes, dont la vie est éphémère, devaient corrompre incessamment l'air, et que par conséquent cette forêt, les arrêtant, devait en préserver Rome. De là vint sans doute le respect qu'ils portèrent aux forêts en général, et en particulier à celle-ci, qu'ils sauvèrent de la destruction en la rendant sacrée. Depuis elle périt ainsi qu'eux et la campagne aussi bien que Rome elle-même n'ont pu que regretter un si précieux abri.

L'*aria mala* ou *cattiva* commence vers le 22 juillet, temps du solstice, et dure jusqu'aux premières pluies d'automne, qui condensent les vapeurs et en débarrassent l'atmosphère. (1)

---

(1) Lalande, t. v, p. 277.

Toute l'île Sacrée est actuellement inculte, et ne possède qu'une tour construite dans le moyen âge et placée au bord de la mer, tandis qu'elle se trouve aujourd'hui à un demi-mille dans les terres; la mer, qui battait alors les murs d'Ostie et de Porto, et qui formait entre ces deux villes un espèce de golfe en demi-cercle, s'est retirée peu à peu jusqu'à Fiumiccino, c'est à dire à près de trois milles au-delà; ce qu'on remarque facilement d'ailleurs par l'aridité du terrain ou plutôt du sable qu'elle a abandonné, et que nous côtoyâmès jusqu'à Fiumiccino, où nous arrivâmes en peu de temps.

Les Romains qui étaient dans le paquebot avaient été plusieurs années sans venir à Fiumiccino; ils furent frappés du changement qui s'y était opéré. Alors, me dirent-il, il n'y avait qu'une mauvaise auberge, et des huttes de pêcheurs semblables à quelques-unes qu'on y voit encore, et qui, faites de branchages, et en forme de cône, ressemblent assez aux huttes des Lapons.

Maintenant il y a un joli quai, des maisons charmantes, une église neuve, de construction élégante, et surmontée d'un dôme.

Au bord de la mer et à l'embouchure même du fleuve, s'élève un môle surmonté d'une tour et d'un fanal.

Une foule de personnes viennent de Rome en voiture pour visiter ces lieux, qui, je n'en doute

pas, formeront dans peu d'années une jolie petite ville dont la position ne peut manquer de la rendre commerçante, comme elle l'a été d'ailleurs sous les Romains, depuis Claude son fondateur.

Avant lui Jules César avait médité le projet de construire un port en cet endroit, ayant trouvé que le bras du Tibre qui s'y jette dans la mer était plus navigable et plus direct que celui qui se dirige vers *Civittà Vecchia*. Mais soit la difficulté ou bien la cherté de l'entreprise, il y renonça, suivant Suétone; Claude, obstiné lorsqu'il s'agissait de vaincre quelque obstacle, l'entreprit et réussit.

Il saisit pour cela l'occasion d'une terrible disette de grain qui arriva à Rome, par suite de la difficulté qu'eurent les barques pendant un certain hiver de pénétrer dans le fleuve et de conduire jusqu'à Rome les fromens d'Egypte, d'Afrique, de Sicile, de Sardaigne, etc., etc. « Tant il est vrai, dit Féa, *que souvent les diffi-* « *cultés sont imaginaires et non réelles*. » Il établit deux môles dans la mer, et en avant des môles il fit enfoncer le navire qui, par ordre de Caligula, avait amené d'Egypte l'obélisque qui fut ensuite placé par Néron dans son cirque du Vatican, et qu'on voit maintenant sur la place Saint-Pierre. Il établit dessus une fausse braie et un fanal, ou phare, à l'imitation de celui d'Alexandrie, et que Trajan imita depuis à Civittà

Vecchia, lorsqu'il fonda cette ville, qui existe encore.

De sorte que, au dire de Bonamici Presso Leychovio, qui en a examiné les ruiues, Claude créa un port tel *que la puissance chrétienne n'en pourrait faire un semblable.*

Fiumiccino, depuis, éprouva le sort d'Ostie, de Porto et de tant d'autres villes d'Italie renversées par les barbares. (1)

---

(1) Voyez pour cet objet l'ouvrage de l'archéologue Fea intitulé *Viaggio ad Ostia e alla villa di Plinio.*

LETTRE XXXVIII.

Sol de la Campagne de Rome. — Lac de la Solfatara. — Villa Adriana. — Tivoli.

Combien depuis long-temps ce nom de Tivoli souriait à mon esprit! Combien de dessins, de gravures, de tableaux bons ou mauvais, grands ou petits, m'avaient, dès mon enfance, représenté ses différentes sites! sans compter les récits des poètes, des historiens, des voyageurs qui m'avaient vanté ses temples, ses cascades, ses ruines et le séjour qu'y avaient fait Horace, Catulle et Properce, dont les œuvres ne cessent de nous plaire.

Aussi combien je désirais de visiter ces lieux si pleins de souvenirs et de charmes! Je n'attendais pour cela qu'un compagnon de voyage qui partageât mes goûts et mes sensations, et je le rencontrai dans la personne du jeune marquis Geralmo Litta, d'une des plus illustres maisons de Milan, ami des arts et des antiquités, et qui comme moi désirait connaître Tivoli.

Nous partîmes donc ensemble. Le ciel était pur comme il l'est en Italie, et à cinq heures et demie du matin nous avions déjà traversé Rome, franchi l'antique porte Tiburtine, et nous suivions la route de Tibur, aujourd'hui Tivoli.

Je ne vous vanterai pas la beauté des sites, car nous parcourions la campagne de Rome, c'est à dire un désert où aucune culture, aucun village n'appelaient nos regards. Des bestiaux, quelques pâtres, quelques huttes misérables de formes coniques qui leur servent d'asile, et paraissent de loin des tombeaux, tels furent les seuls objets qui fixèrent notre attention. Les souvenirs seuls pouvaient donc nous dédommager de la monotonie de la route, et ils ne nous manquèrent pas.

« Cependant ce sol, dit M. Lullin de Châteauvieux, et ces pâturages, si négligés en apparence, dépendent tous d'un manoir et d'un corps de ferme particulier, et sont assujettis à un cours régulier de culture.

« Mais, faute de villages et de population champêtre, ce malheureux pays est divisé en propriétés tellement vastes qu'il est impossible d'apporter à leur culture les soins qui annoncent l'industrie et qui charment l'œil du voyageur.

« Tout le territoire de Rome, sur quarante lieues de long, n'est divisé qu'en quelques centaines de propriétés, et il n'y a pas plus de quatre-vingts fermiers chargés de toute cette immense exploitation; on les appelle *mercanti di tenute*,

c'est à dire négocians en terre; en effet ils sont bien plus commerçans qu'agriculteurs, car ils vivent tous à Rome, où ils tiennent leurs registres et gouvernent l'ensemble, tandis que leurs *fattori*, ou régisseurs, administrent.

« Ils ne cherchent nullement à innover ni perfectionner, parce que cela serait impossible sur ces immenses surfaces, avec leur défaut de bras. Il leur paraît plus simple d'accroître leurs bénéfices en augmentant leurs exploitations. C'est en quoi la ruine graduelle des grands propriétaires les a singulièrement favorisés. Autrefois toutes les fermes se louaient avec des haras et des troupeaux considérables; peu à peu les propriétaires ont vendu ce capital et ont cherché à affermer la terre nue. Dès lors il n'y avait plus que de grands possesseurs de troupeaux qui pussent se charger de ces exploitations, et maintenant elles sont toutes concentrées dans les quatre-vingts personnes qui viennent d'être citées. Leur commerce est devenu une sorte de monopole forcé par les circonstances, mais assez avantageux dans les résultats pour voir un jour passer entre leurs mains la majeure partie des propriétés romaines.

HARAS.

« L'industrie des haras était autrefois un grand objet d'intérêt pour les seigneurs romains. Alors ils faisaient administrer eux-mêmes leurs do-

maines par des *fattori* et possédaient des races qu'on désignait de leur nom. Ainsi j'ai vu encore, en 1791, les chevaux couleur de bronze, qu'on appelait *Borghèse :* ils ressemblaient aux chevaux de Xerès en Espagne, et servaient de modèles aux artistes qui étudiaient à Rome ; jadis ils avaient été peints par le Guide, attelés au char de l'Aurore. Aujourd'hui les races titrées se sont éteintes et mélangées; les seigneurs ont affermé leurs terres; le capital des animaux appartenant aux fermiers, ils n'ont plus élevé que des chevaux noirs, d'une assez belle figure et qui sont propres indifféremment à la selle et au carrosse, mais sans être distingués dans l'un ni dans l'autre emploi. (Pag. 187 et suivantes.)

MOISSONS.

« Les chefs, à cheval et la lance au poing, se placent derrière les moissonneurs, au nombre de mille quelquefois, et qui pour toute nourriture ont du pain ; ils font trois repas semblables par jour, et un sommeil de deux heures leur est accordé au milieu du jour. La nuit ils la passent, couchés sur la terre ou gazon humide de rosée et au milieu des exhalaisons sulfureuses, (surtout vers les marais Pontins). Ils perdraient, dit-on, trop de temps s'ils revenaient dormir sous les abris du *casale* (ferme) souvent très éloigné des champs dans ces immenses fermes; mais ceci contribue beaucoup aux fièvres dont la plupart périssent.

« On laisse sécher les blés pendant deux jours à l'ardeur du soleil avant de les lier, après quoi on les réunit en meules de distance en distance au milieu des champs; quinze jours après on les foule aux pieds des chevaux, le cylindre n'étant pas employé ici comme en Lombardie. (P. 183 et suivantes.)

« Ces fermes contiennent jusqu'à quatre cents chevaux, plusieurs centaines de bœufs, de vaches, de buffles et des milliers de moutons, etc.

LABOURAGE DES TERRES.

« N'ayant pas de laboureurs dans les fermes, continue M. Lullin de Châteauvieux, les fermiers sont obligés d'avoir recours à des journaliers qu'ils louent à Rome pour le travail de six jours. Ces hommes viennent pour la plupart des montagnes, mais beaucoup aussi sont habitans de Rome et des petites villes des environs. On en loue assez pour que tout l'ouvrage soit fait en six jours, c'est à dire autant qu'il y a de paires de bœufs dans la ferme, ce qui va quelquefois à cent paires attelées à cent charrues. On nourrit alors les bœufs avec du foin, car on exige d'eux un travail prodigieux, mais dès que le dernier trait de charrue est donné on congédie les ouvriers et on envoie les bœufs dans les pâturages.

« On fait les labours semblables : le premier retourne le gazon, un mois après le gazon étant brûlé, on donne le deuxième labour dans l'autre

sens pour briser les mottes de gazon et approfondir la couche remuée du sol. Ces deux labours sont suivis à intervalles égaux par deux autres qui coupent les premiers dans le sens de leurs deux diagonales, en sorte qu'en septembre la terre a été remuée dans quatre directions différentes. On ramasse alors les racines et gazons non détruits et on les brûle; puis l'on sème.

« La moyenne du produit de cette année de friche mise en culture est de six boisseaux de blé pour un (il en rend douze dans les marais Pontins). Après la récolte, la terre se couvre dès l'automne de nouvelles plantes, et demeure en gazon jusqu'à ce que son tour revienne d'être défrichée de nouveau.

« La partie semée en ble occupe en général un neuvième de l'espace, un neuvième est un jachère, les sept autres parties restent en pâturage.

« Le fermier n'acquitte de rente que sur l'étendue arable de la ferme. Le prix du bail est de sept piastres, ou trente-six francs environ par chaque rubbi de terre, ce qui fait dix-huit francs pour l'arpent de Paris. Toutes les terres non cultivées du domaine lui sont cédées en outre de ce prix, et c'est souvent sur elles que reposent les plus grands bénéfices, car le fermier y entretient presque toutes ses bêtes à cornes, ses porcs et ses buffles. » (1)

(1) Lettres d'Italie à M. Pictet, par M. Lullin de Châteauvieux, p. 211 et suivantes.

L'ANIO.

A quatre milles de Rome nous passâmes l'Anio (aujourd'hui Teverone) sur un pont appelé *Mammono*, et dont le nom lui vient, dit-on, de Mammée, mère d'Alexandre-Sévère. Mais ce pont, détruit par Totila comme les autres ponts de cette rivière près de Rome, fut refait par Narsès.

L'Anio, qui séparait la Sabinie du Latium, prend sa source aux confins du royaume de Naples (dans les Abruzzes), et vient se jeter dans le Tibre.

A douze milles de Rome nous trouvâmes enfin une habitation; c'est une ferme appelée *Martellone*, et à un demi-mille au-delà nous descendîmes de voiture pour aller voir le lac des Tartres, ainsi appelé à cause de ses eaux, qui, saturées de substances calcaires et tartreuses, pétrifient les végétaux sur lesquels elles se déposent. Nous vîmes en effet sur ses bords des masses considérables d'objets ainsi pétrifiés.

En remontant en voiture nous remarquâmes que l'ancienne voie Tiburtine dont, depuis Rome, nous avions vu en différens endroits des restes bien conservés, se partageait en deux branches en cet endroit, l'une vers la gauche passait l'Anio, sur le pont Aquoria et allait à Tivoli, tandis que l'autre, après avoir également traversé l'Anio sur le pont Lucano, allait à la

villa Adriana. C'est en général celle-ci que l'on suit maintenant pour aller à Tivoli.

A mesure que nous avancions, une odeur de soufre, faible d'abord, puis successivement plus forte, était devenue presque insupportable au moment où nous traversâmes un ruisseau dont les eaux bleuâtres coulaient avec une grande rapidité. Ces eaux, appelées *Albulæ* par Strabon, Pausanias et Martial, et maintenant *Solfatara*, sortent d'un petit lac également nommé *Solfatara*, parce qu'il est la source de ces eaux sulfureuses.

Comme ces eaux, en de certaines années, débordaient du lac et se répandaient aux environs où elles infectaient l'air et frappaient de stérilité une grande quantité de terrain, le cardinal Hippolyte d'Est, gouverneur de Tivoli, fit creuser un canal, qui a deux milles de longueur, pour recevoir les eaux malfaisantes de ce lac, et les faire décharger dans l'Anio ou Teverone.

Ce lac est à près d'un mille de la route, et nous parvînmes à son bord en dépit des joncs armés de pointes aiguës dont est couvert le sol environnant, et qui semblent en vouloir défendre l'approche.

Il avait, dit-on, autrefois un mille de circuit, et ses bords, actuellement desséchés, le prouveraient assez; mais depuis l'ouverture du canal il n'offre plus guère qu'un circuit de sept à huit cents pieds. Sa profondeur est à peu près de cent

soixante-quinze pieds. Il est à présumer que cette source sulfureuse est due à quelque éruption volcanique.

J'ai voulu m'assurer si, comme le dit Dupaty (dans ses *Lettres sur l'Italie*) ainsi que d'autres écrivains, on voyait sur les eaux de *petites îles flottantes, couvertes de roseaux, et provenant de portions de terre minée par les eaux;* mais je n'ai point vu d'îles, seulement les roseaux de ses bords, étendant leurs racines sur la surface du lac, le rétrécissent de plus en plus; peut-être ce sont quelques portions de ces roseaux et de leurs racines, arrachées par le mouvement des eaux et jointes par des matières bitumineuses produites sans cesse par ce lac, que M. Dupaty et autres auront pris pour des *îles flottantes*.

Quoi qu'il en soit, le lac est tellement rétréci qu'il n'est plus maintenant qu'une grande mare.

Près du lac, au nord, sont des ruines assez considérables des thermes d'Agrippa, qu'Auguste avait aussi fréquentés. On y a trouvé, dit-on, différentes colonnes de marbre et quelques portions d'un conduit en plomb qui y amenait les eaux du lac. Partout, comme on sait, les Romains savaient tirer parti des eaux utiles à la santé.

On prétend que c'est en ce lieu qu'était l'oracle de *Faune*, consulté par Latinus, ainsi que le dit Virgile; mais, selon Nibbi, il paraît plus

probable que l'antre, le bois et les eaux sulfureuses dont parle ce poète devaient être plus près de Laurentum.

Après cette excursion nous traversâmes, au bout de deux milles, l'Anio sur un pont appelé Lucano du nom de *Plautius Lucanus*.

Auprès de ce pont s'élève le tombeau de la famille Plautia, puissante et estimée du temps de la république et sous l'empire. Ce tombeau est une tour ronde, et non carrée, comme le dit Dupaty; il rappelle celui de Cécile Métella, près la voie Appienne, hors de la porte de Saint-Sébastien à Rome. Une inscription qu'on y lit indique que *Plautius Silvanus, consul et septemvir des Epulons, se distingua par ses exploits dans l'Illyrium et que Ti: Plautius Silvanus accompagna l'empereur Claude dans son expédition en Angleterre*. (1)

Le pont Lucano est un des endroits les plus pittoresques de cette route, et le célèbre Poussin en a donné une belle vue dans un paysage qui se trouve au palais Doria.

Mais au bout de deux autres milles des ruines bien autrement importantes nous attendaient; ce sont celles de la célèbre villa Adriana, dans laquelle l'empereur Adrien, son fondateur, rassembla tout ce qu'il avait trouvé de plus remarquable dans ses voyages. Là on nous montra les

(1) Voyez Nibbi.



théâtres, (1) le *Lycœum*, (2) *l'Académie, le Pœcile d'Athènes*, tels qu'ils ont existé, dit-on, dans cette ville célèbre. (3) On nous y montra aussi une imitation de la vallée de Tempée en Thessalie; et nous allâmes ensuite voir les ruines du temple de Sérapis, appelé Canope, du nom de la ville de Canope, située à quinze milles d'Alexandrie, et où existait ce temple. Adrien voulut aussi avoir son Tartare et ses Champs-Elysées dont il ne reste plus que l'indication.

D'après les ruines qui en restent, son palais devait être immense et magnifique. (4) En face de ses fenêtres existait une esplanade où manœuvrait la garde prétorienne, et tout contre sont les ruines du bâtiment qui servait de logement à cette garde, et qu'on appela les *cent chambres*, à cause du grand nombre de chambres qu'il contenait. Ces ruines forment un angle droit. Le

---

(1) Ils étaient au nombre de trois, dont un était Grec; dans celui-ci on reconnaît encore le corridor sous les gradins, la place des gradins mêmes, et une partie de la scène.

(2) Académie d'Aristote.

(3) Or on sait, et Pausanias le dit, que *le Pœcile* d'Athènes était un portique décoré de peintures relatives aux exploits des Athéniens, et où les philosophes s'assemblaient. Adrien l'imita dans sa villa. Ce portique était un carré oblong qui renfermait une grande cour; on voit dans son entier un mur, lequel était placé entre un double rang de colonnes ou de pilastres; probablement ce mur était aussi décoré de peintures, mais elles sont détruites.

(4) Il était à double étage, et dans l'intérieur on remarque encore des restes de peintures.



rez-de-chaussée existe presque encore en entier, ainsi qu'une grande partie du premier étage, dont les voûtes sont fort bien conservées. On montait autrefois aux étages supérieurs par des escaliers et corridors extérieurs en bois, mais comme ils sont détruits, on a été obligé de percer les murs de séparation pour pouvoir pénétrer d'une chambre dans l'autre. Il est assez curieux d'observer sur ces murs des caractères et de mauvaises esquisses tracées peut-être par les soldats de ces terribles phalanges romaines, devenues plus d'une fois redoutables aux empereurs mêmes.

C'est dans ce magnifique séjour, d'un circuit de sept milles environ, qu'Adrien fut attaqué de la maladie dont il mourut ensuite à Baïes. Et c'est à Totila et à d'autres barbares semblables que l'on doit sa destruction. Or de combien de regrets et d'indignation n'est-on pas pénétré lorsqu'on songe que ces mêmes barbares ont employé à faire de la chaux les marbres, les vases, les statues et autres chefs-d'œuvre de sculpture et d'architecture qui ornaient cette magnifique habitation ! ! !

Il nous fallut deux heures pour parcourir ses immenses et curieuses ruines, et nous y serions restés beaucoup plus long-temps encore si Tivoli n'avait pas eu aussi des ruines et des souvenirs à nous offrir. Il fallut donc nous remettre en route.

Bientôt nous commençâmes à gravir la montagne couverte de magnifiques oliviers, sur le penchant de laquelle est si délicieusement situé Tivoli, qui a succédé à l'ancienne Tibur, dont l'existence, dit-on, avait précédé Rome de quatre cent soixante-deux ans, et qui, dit-on aussi, et que ne dit-on pas, doit sa fondation à trois frères argiens, Tibur, Corax et Catillus, lesquels avaient chassé les Sicules, anciens possesseurs légitimes de ces lieux, bons et paisibles cultivateurs, obligés ainsi de céder à leurs envahisseurs leurs champs, leurs chaumières, et peut-être, comme les Sabins, leurs femmes et leurs filles, (1) bien que l'histoire n'en parle pas.

Suivant la tradition ce fut Tibur, l'aîné sans doute des trois frères, qui donna son nom à la ville naissante.

Avant d'entrer dans Tivoli, on voit, sur le penchant de la montagne contre laquelle s'appuie la route, plusieurs villa, entre autres une superbe maison de plaisance nouvellement construite et appartenant aux jésuites de Rome. La vue de cet endroit est fort belle et plane sur toute la campagne de Rome. Une forêt d'oli-

---

(1) Suivant Denys d'Halicarnasse, Tibur aurait été fondée plus de quinze cents ans avant Jésus-Christ par les Aborigènes, et suivant Horace (dans son *Ode à Septimius*) par une colonie grecque venue d'Argos dans le Péloponèse. (*Voyage de Lalande*, t. v, p. 359.)



viers couvre la montagne, y entretient une douce fraîcheur et ombrage la route. C'est à peu de distance de la porte Sainte-Croix, par où nous entrâmes, qu'existait, dit-on, autrefois l'habitation de Salluste.

Nous nous reposâmes un instant dans une auberge, et nous y fîmes un léger repas, que le grand air et la route que nous venions de faire nous avaient rendu nécessaire. Ensuite, munis de trois ânes (y compris notre guide) nous courûmes visiter, non la ville, qui est petite et fort laide, mais ses cascades, mais son temple, mais ses ruines.

Nous nous dirigeâmes d'abord vers le temple de *Vesta*, qui domine l'Anio et ses cascades. Là nous ne sûmes qui contempler d'abord; tantôt le mugissement des eaux nous attirait vers elles, tantôt la beauté de ce qui reste de ce charmant petit temple reportait vers lui nos regards.

Il est circulaire et n'a que douze pieds et demi de diamètre, ce qui est bien petit pour une déesse qui représentait l'univers. Mais lorsqu'il fut construit les rois étaient bien peu puissans, ils étaient de *pauvres sires*, et nécessairement leurs monumens étaient en proportion de leurs richesses; néanmoins celui-ci est un petit chef-d'œuvre, et l'on reconnaît que c'est un ouvrage des meilleurs temps de l'architecture romaine.

Il était entouré de dix-huit colonnes cannelées, d'ordre corinthien : mais il n'en reste plus que

dix, dont le fût sans leurs chapiteaux, à feuille d'olivier, a dix-huit pieds de haut.

On présume que c'est à Vesta que ce temple fut dédié, parce que, suivant Plutarque, Numa Pompilius fit donner la figure ronde au temple qu'il érigea à cette déesse pour représenter l'*Univers;* mais comme il n'est pas facile de débrouiller le chaos du temps, nous nous contentâmes d'admirer son ensemble, l'élégance de ses détails, les festons et les bucranes (1) dont sa frise est ornée, ensuite sa position au sommet d'un rocher, la vue délicieuse de la vallée et des montagnes dont on y jouit, et surtout la grande et magnifique cascade de l'Anio qui tombe d'environ cinquante pieds de hauteur.

Je ne veux pas omettre de mentionner le petittemple oblong, orné de quatre colonnes, qui se trouve derrière celui-ci, car la sybille Tiburtine qui l'habitait, dit-on, pourrait bien m'en punir si son âme errante dans les environs rendait par hasard encore des oracles. Il est vrai que S. Georges, auquel ce temple sert aujourd'hui de chapelle, saurait me préserver à son tour du courroux de la sorcière expulsée et me garantir de ses maléfices.

Le savant Fea, dans un discours prononcé à l'académie archéologique de Rome, le 4 octobre 1810, dit que le temple ci-dessus, attribué

(1) Crânes de bœuf, ornemens d'architecture.

à Vesta, avait été dédié à la sybille Tiburtine et non à cette déesse.

Alors qu'aurait donc été le temple dit *de la Sybille,* dont nous venons de parler?

Une porte, à côté de ce temple, fut ouverte pour nous laisser descendre au pied du rocher, afin de mieux contempler les cascades; mais ce ne fut pas sans payer, selon l'usage, un tribut.

Le chemin rapide que nous suivions a dû sa création au général français Miolis, d'après une inscription qui s'y trouve. Il a été taillé dans le rocher même, qui est composé en partie de tuf ou d'une sorte d'argile qui semble avoir éprouvé une cuisson volcanique, et d'une autre substance qui ressemble à des parties fibreuses desséchées, brisées et pétrifiés. Cet objet ne peut manquer d'intéresser le naturaliste.

Devant nous tombait avec fracas la grande cascade, dont les eaux ensuite allaient se précipiter au fond d'un abîme appelé *la grotte de Neptune*, composée d'énormes rochers, formant des arcades et des cavernes. L'aspect sombre et sévère de ces lieux faisait contraste avec la belle masse d'eau qui tombait en neige devant nous, et dont les gouttelettes, produites par sa chute au fond du précipice, et frappées diversement par les rayons du soleil produisaient les couleurs variées de l'arc-en-ciel.

La *grotte des Syrènes,* autre point d'où l'on

observe les cascades, n'est ni moins imposante ni moins sévère que celle de Neptune.

Cependant, vous l'avouerai-je, mon ami, ces cascades m'ont paru avoir encore plus de célébrité que de beautés réelles, et je pense qu'elles exciteraient beaucoup moins d'admiration en Suisse que dans la campagne de Rome, où l'homme dégoûté d'une nature aride, uniforme, sans fraîcheur, sans accidens et sans physionomie, court chercher, et contemple avec délice une montagne ombragée d'oliviers et une rivière rafraîchissante, tombant avec fracas au fond d'un abîme.

Après être remontés par l'étroit et rapide chemin que nous avions descendu, et après être repassés auprès du temple de la Sybille ou de Vesta, suivant les opinions diverses, nous trouvâmes les montures qui nous attendaient et avec lesquelles nous nous mîmes en route pour aller de l'autre côté du vallon, voir la chute des Cascatelles.

Nous traversâmes d'abord un pont de bois sur l'Anio, et nous gravîmes le chemin situé en face de Tivoli; alors nous pûmes observer l'ensemble des objets que nous venions d'examiner en détail, et la ville, et le temple, et les cascades, et les grottes, et les montagnes, et le vallon nous offrirent le paysage le plus délicieux et le plus pittoresque. Aussi nous y trouvâmes une dame descendue de son âne, et occupée à faire

de ce tout un fort joli dessin; ce que, nous dit-elle, on n'avait point encore essayé de cet endroit.

Bientôt nous arrivâmes près d'une fontaine et d'une grotte maçonnée et voûtée, au fond de laquelle est un bassin sans eau appelé, selon notre guide, la *fontaine de Catulle*, parce qu'elle faisait partie, dit-on, de la villa de Catulle. Je me laissai aller à cette douce illusion, et cette grotte, assez insignifiante par elle-même, devint dès lors pour moi pleine d'intérêt, tellement l'illusion, enfant de l'imagination, sait embellir les choses!

Je la quittai toutefois pour aller chercher quelques restes de cette charmante maison qu'Horace aimait tant à habiter, et dont avec transport il parle dans ses vers. Mais, hélas! au lieu de la villa nous ne trouvâmes qu'un ermitage nouvellement restauré, et au lieu de ce poète célèbre un pauvre vieux ermite malade était assis sur le seuil de la porte, et recevait avec reconnaissance ce que la charité voulait bien lui donner!

Ainsi va le monde, mon ami, tout fuit, tout s'use, tout passe, tout s'efface, tout se succède, quelques souvenirs seuls se transmettent aux générations suivantes, quelques hommes seulement survivent dans la mémoire de leurs successeurs; le reste meurt inconnu à leurs propres contemporains, et des générations entières disparaissent sans laisser de traces de leur passage sur la terre. Tel sera notre sort, tel sera celui de ce respec-

table ermite et de son ermitage, et les échos de Tivoli ne rediront, loug-temps encore sans doute, que les seuls noms d'Horace, de Properce, de Catulle et de Mécène!...(1)

Peu de temps après avoir quitté le bon ermite, nous entendîmes le bruit d'une chute d'eau; c'était celle des cascatelles, en face desquelles nous arrivâmes; j'en aurais été sans doute charmé si on ne me les eût pas tant vantées; mais un éloge exagéré produit souvent l'effet contraire de celui qu'on se propose; il diminue l'impression et refroidit l'enthousiasme. Aussi si j'étais femme, et femme coquette, et que je voulusse nuire à ma rivale, j'aurais soin de la vanter outre mesure, parce que je serais assurée par ce moyen de diminuer, sinon de détruire l'effet de la première impression. Il en est de même de la laideur, qui diminue lorsqu'on l'exagère.

Néanmoins, si la vue des cascatelles me surprit moins que je ne m'y étais attendu, j'éprouvai encore un vrai plaisir à les contempler, l'écume produite par leur chute contrastait admirablement avec le vert foncé des rochers couverts de mousse qui divisaient leurs nappes argentées;

(1) Selon l'abbé Chaupi de Cap-Martin, en remontant le Teverone, trois lieues au dessous de Tivoli, on trouve la rivière de Licenza, autrefois Digentia, dont parle Horace, et au bord de laquelle il avait sa maison de campagne, à deux lieues de son embouchure, et non à Tivoli. (*Voyage de Lalande*, t. v, p. 386.)



et les ruines immenses de la villa de Mécène, qui les dominent, et au travers desquelles passent leurs ondes, formaient avec les arbres environnans et avec la vue pittoresque du vallon un ensemble délicieux.

A la vue de ces eaux bruyantes et rapides, image de la vie, je me disais : elles coulent et couleront toujours ainsi, le bruit de leur passage se fera toujours entendre, car les œuvres de la nature se ressentent de l'éternité du Dieu qui les créa ; mais cette villa, ouvrage des hommes, qui s'élevait avec fierté au dessus d'elles, n'offre plus depuis long-temps que des ruines silencieuses. Mon cher comte, lorsqu'on médite auprès de ces ruines sur les grandeurs humaines, on ne peut concevoir comment l'homme consent à leur sacrifier son bonheur, son repos, et jusqu'à son honneur et sa vertu, sans songer qu'un souffle peut anéantir et l'homme et sa puissance, et jusqu'à son nom même !...

Qu'est devenu Mécène, protecteur des lettres ? Il est mort. Qu'est devenu Auguste, son maître et son ami ? Il est mort. Que sont devenus tous ces puissans de la terre, effroi de leur siècle, fléaux du genre humain ? Ils sont morts, et depuis des siècles l'inexorable temps les a emportés dans sa course ! Valait-il donc la peine qu'ils se donnassent tant de soucis et de tourmens pour s'élever de quelques degrés au dessus de leurs semblables, puisque la mort devait les

atteindre comme leurs victimes; et que, de tant de noms illustres, l'histoire et la poésie devaient n'en conserver que quelques-uns, et souvent encore pour les rendre justement odieux, et pour servir d'exemples aux races futures?

Pour moi, je ne connais qu'une illustration digne de notre ambition et de tous nos efforts, c'est celle que l'on obtient par les vertus et par la bienfaisance; elle seule est durable et pleine d'attraits en ce qu'elle est exempte de regrets, de chagrins, de remords. Pure comme la vertu, elle n'a point à redouter l'examen des générations à venir. Le renom d'honnête homme est sûr d'obtenir un éternel hommage, tandis que le brillant et faux éclat d'un nom odieux ou funeste à l'humanité ne laisse d'autres souvenirs que ceux que laissent après eux les orages et les tempêtes.

VILLA D'EST.

Au-dessus des ruines de la villa de Mécène est la magnifique villa d'Est, construite en 1549 par le cardinal Hippolyte d'Est, fils d'Alphonse, duc de Ferrare. C'était une des plus magnifiques d'Italie; mais maintenant elle est dans un pitoyable état d'abandon et de négligence. On prétend, mais à tort, que l'Arioste y composa une partie de son poème; car la construction de cette villa, dit Nibbi, est postérieure à la

mort du poète. Dans la cassine on voit de belles fresques de Zuccari, Mutien et autres peintres de l'époque, mais elles sont fort endommagées.

Ce qu'offre de plus remarquable cette superbe habitation est sa position admirable au sommet de la colline d'où elle domine la ville et toute la contrée; on y monte par cinq terrasses successives, ayant chacune sa fontaine, et en outre une foule de petits jets d'eau de diverses formes, placés le long des murs de la terrasse supérieure, et qu'on fit jouer pour nous. Ils produisirent un effet vraiment théâtral.

On y admire encore une magnifique cascade, laquelle, après avoir franchi toute la hauteur des terrasses, court passer sous les ruines de la villa de Mécène, et va former les cascatelles dont j'ai parlé ci-dessus.

LETTRE XXXIX.

Frascati. — Tusculum.

15 avril.

Je viens, mon cher comte, de visiter les ruines d'une ville romaine, ou plutôt d'une ville grecque, si, comme on le prétend, Télégone, fils d'Ulysse, en fut le fondateur; mais comme les peuples ainsi que les individus (même les libéraux) aiment à se faire des généalogies, sans contester leurs prétentions, je me bornerai à vous dire que cette ville est Tusculum, patrie de Caton le censeur, bisaïeul de Caton d'Utique, et souche de la maison Porcia; j'ajouterai que Cicéron l'habita, et que de tels hommes suffiraient seuls pour la rendre célèbre. (1)

J'avais cette fois pour compagnon de voyage

(1) Silius Italicus et Eusèbe attribuent sa fondation à Télégone, fils d'Ulysse et de Circé; mais Anius, dans le septième livre de ses Commentaires, dit qu'elle fut ainsi nommée à cause des Toscans qui en furent les fondateurs. (*Voyage de Lalande*, t. v, p. 390.)



une Française, la comtesse de F..., l'évêque catholique de New-York, prélat respectable, et l'abbé***, tous deux également Français; or, vous savez combien il est délicieux de retrouver des compatriotes en pays étranger; aussi, malgré la chaleur, ma mauvaise santé et la fatigue de la marche, car il fallut monter pendant un mille et demi, j'y allai à pied, encouragé par mon amour des antiquités, et tout fut oublié dès que j'eus aperçu les ruines de cette cité, et que j'eus foulé l'ancienne voie romaine et quelques-unes de ses rues fraîchement déblayées, dont le pavé conserve encore les traces des chars qui les ont jadis parcourus.

Parmi les objets découverts, on remarque un théâtre dont le côté circulaire est en partie déblayé, et montre plusieurs gradins en marbre blanc. Le reste est encore caché sous terre.

En avançant je trouvai une salle, ou plutôt un vestibule carré, autrefois voûté; il était soutenu par vingt-huit piliers qui sont encore entiers, et entouré d'un mur fort bien conservé. En suivant la rue, au bord de laquelle est ce vestibule, ou cave, ou bain, ou therme, car il pouvait être tout cela, étant beaucoup plus bas que la rue même, j'arrivai à un carrefour; là une rue fort courte me conduisit à une des portes de la ville, dont une partie des piliers est encore debout, et où la marque de ses anciens gonds reste encore empreinte.

On trouve hors de la porte une terrasse ou plateforme circulaire qui permettait aux voitures de tourner facilement, soit en entrant, soit en sortant de la ville, pour monter ou descendre la voie romaine, encore fort bien conservée, qui suit le penchant de la montagne.

Sur cette plateforme extérieure, et contre les murs de la ville, construits en grosses pierres volcaniques, se voit un tombeau dans lequel sont rangées trois pierres tumulaires; goût assez singulier qu'avaient les anciens de placer ainsi leurs tombeaux le long des routes et des lieux habités! Cet usage provenait-il d'un esprit moral et religieux? voulaient-ils par là rappeler sans cesse aux vivans que tel serait leur sort? ou bien, superstitieux comme ils l'étaient, voulaient-ils donner aux âmes de leurs parens des lieux rians, fréquentés par des vivans, et où elles pussent errer avec plaisir? Sans doute ils eurent un but, car aucun usage ne s'établit au hasard, et les anciens, comme on sait, respectaient beaucoup les morts.

Dans une autre partie de la ville, j'ai trouvé un reste assez bien conservé de ce que l'on appelait chez les Romains un *columbarium*, sorte de tombeau public ou particulier dans lequel on renfermait des urnes cinéraires. Celui-ci est composé d'une chambre carrée assez grande; les murs sont en briques et de construction réticulaire; ils sont percés de niches de diverses gran-

deurs, de la forme de petits fours, ou plutôt de nids de pigeons, comme ceux des colombiers, d'où sans doute vient le nom de *columbarium*, donné à ces sortes de tombeaux. C'est dans ces niches que l'on plaçait les urnes, dont plusieurs même s'y trouvent encore. Elles sont en terre cuite, de forme assez large dans le haut et plus rétrécie dans le bas. Chaque niche en contenait plusieurs qui étaient fort rapprochées les unes des autres.

J'avais déjà été à même d'observer de tels objets en allant visiter la villa Pamphili-Doria, où, en fouillant une portion de terrain dans les jardins, on avait découvert depuis peu plusieurs de ces tombeaux ou *colombaires*, dont quelques-uns sont encore voûtés; j'y ai pénétré et j'ai observé dans les murs des niches ou enfoncemens semblables à ceux ci-dessus mentionnés; d'autres, plus ou moins grands, dans lesquels sont encore enfermés des vases en terre cuite, pareils à ceux déjà cités et remplis de cendres. J'y ai vu aussi de petits sarcophages en marbre, dont quelques-uns contenaient des cendres et des ossemens humains.

D'après les diverses grandeurs des niches qui s'y trouvent, j'ai jugé qu'elles ont dû contenir les cendres de personnages plus ou moins âgés ou plus ou moins respectables de chaque famille.

Ainsi, par l'usage de brûler les corps, les Ro-

mains, dans un petit espace, avaient l'avantage de conserver près d'eux les cendres de tout ce qui leur avait été cher, et cela de génération en génération.

Dans ces mêmes tombeaux de la villa Pamphili, on a découvert des sarcophages de diverses grandeurs, depuis l'enfance jusqu'à l'âge viril.

En quittant ce tombeau, notre guide nous conduisit à d'autres ruines non moins intéressantes, puisqu'elles passent pour celles de la villa de Cicéron. Elles sont situées vers la partie sud-ouest de la ville; mais ces ruines sont si étendues, elles offrent encore tant d'immenses salles voûtées et placées le long d'un vaste corridor également voûté, que cette habitation semblerait avoir été plutôt le palais d'un monarque que la modeste habitation d'un philosophe.

Il est vrai que Cicéron avait été consul et sénateur; que son éloquence lui avait formé une vaste clientelle, et il paraît qu'alors, comme à présent, on ne plaidait pas pour rien. Néanmoins je ne l'avais pas cru si opulent ni *si magnifique seigneur*, pour me servir de notre expression moderne, et j'aurais encore douté que ces ruines fussent celles de son habitation, si notre guide, homme grave et imposant de.... quinze ans, ne nous l'eût assuré : Alors je n'osai plus en douter, sachant d'ailleurs que réellement Cicéron avait habité Tusculum, et qu'il y avait composé ses

Dissertations Philosophiques, qui prirent de là leur nom de *Tusculanes*.

Je me mis à parcourir et le corridor qui le précède et diverses salles obscures qui ressemblent plutôt à des caves, et qui peut-être étaient des bains, dans l'espoir d'y trouver errante l'âme et le génie de cet homme célèbre; mais j'en fus pour mes peines, nulle ombre ne m'apparut, tout y resta silencieux; je n'y sentis pas même le souffle bienfaisant de l'air extérieur, et j'en sortis aussi petit personnage que j'y étais entré.

Nous quittâmes alors Tusculum, et je fis mes adieux pour toujours sans doute à ces lieux, autrefois séjour de délices pour les Romains, aujourd'hui n'offrant plus qu'un terrain couvert de ruines, de débris de colonnes, de chapiteaux, de corniches en marbre qui servent à attester combien brillaient les arts sous ses anciens habitans.

Selon Nibbi, Tusculum, après la chute de l'empire romain, continua d'être considérable; mais en 1191, les Romains modernes l'attaquèrent et la ruinèrent de fond en comble : cruelle destinée que la sienne, puisqu'en échappant aux mains des barbares, elle devint la victime de ses propres compatriotes!.....

FRASCATI.

Ce fut alors, suivant le même archéologue Nibbi, que les habitans de Tusculum vinrent

s'établir sur le penchant de la colline, où, pour se mettre à l'abri des injures du temps, ils construisirent des cabanes couvertes de branchages appelés en italien *frasche*, d'où dérive le nom de Frascati, donné à la nouvelle ville; « mais « ajoute-t-il, des documens du neuvième siècle « prouvent que dès ce temps-là on appelait « *Frascata* l'endroit où est encore aujourd'hui la « ville. »

Frascati, par sa charmante situation et son air salubre, est très recherché des habitans de Rome; aussi les environs sont embellis par une foule de villa, dont plusieurs sont magnifiques, entre autres la villa Aldobrandini, nommée *Belvédère*, à cause de la vue admirable dont on y jouit et d'où l'on découvre non seulement Rome, mais encore Civitta Vecchia, Ostia, Porto, Fiumiccino et la mer.

Cette villa possède aussi de très belles eaux, des cascades, des fontaines et des jets d'eau; mais comme tant d'autres, elle est fort négligée, rarement habitée, et se ressent de la diminution de fortune de ses possesseurs.

Pour vous donner une idée de la magnificence de la cassine ou maison de cette villa, je vous dirai qu'on y voit une salle dont les murs sont en mosaïque et en cristal de roche, et sont ornés de paysages à fresque du Dominicain. Au fond de la salle est représenté le Mont Parnasse en relief, et on y voit plusieurs figures en marbre, jouant

de différens instrumens par le moyen de l'eau.

On dit qu'au lieu où est aujourd'hui Frascati, le fastueux Lucullus, le plus voluptueux des Romains, comme on sait, possédait une villa et des thermes; mais il n'en reste plus de vestiges; son tombeau seul, dit-on, lui a survécu; j'ai été le voir, mais je n'ai trouvé qu'une tour en ruine, et ressemblant plutôt à une tour de fortification du moyen âge qu'à un tombeau, ce qui m'a laissé des doutes sur la réalité du fait, vu les goûts d'opulence et de magnificence qu'avait eus ce célèbre Romain. Quoi qu'il en soit, telle est la bizarrerie des révolutions humaines, que ce qu'on dit avoir été un tombeau est maintenant le séjour des vivans; une pauvre famille l'habite et a chassé les mânes d'un des plus puissans citoyens de Rome antique.

Après avoir parlé de ruines, de tombeaux et de morts, ne me serait-il pas permis, mon ami, de vous dire un mot sur des êtres vivans pleins de jeunesse, de gaieté, de santé et de plus de beauté, car les femmes de Frascati ont la réputation d'être belles, et en effet, celles que j'ai été à même de voir n'ont pu que me confirmer une telle renommée.

Un voile plié en carré sur le front et tombant en arrière ombrage une tête bien dessinée; elles ont de grands yeux noirs, vifs et spirituels, des traits réguliers, un joli profil et de belles épaules. Elles sont coiffées en cheveux comme dans

presque toute l'Italie, et leur costume, si bien rendu dans les charmans tableaux de genre de mademoiselle Lescaut, est vraiment des plus gracieux et des plus élégans.

LETTRE XXXIX.

Basiliques de Rome. — Origine de ce nom donné aux Églises.

Le 5 mars.

Je savais que le mot *basilique* était une grande salle publique à deux rangs de piliers ou colonnes, et où les Romains rendaient la justice; mais j'ignorais comment et pourquoi ce nom avait été transporté aux églises. Voici ce que j'en appris à Rome, et c'est au savant Fea que j'en dois la connaissance.

« Après que Constantin, me dit-il, eut abjuré le paganisme, les temples furent convertis en églises; mais bientôt la religion chrétienne ayant pris un grand essor, ces mêmes temples devinrent trop petits et ne purent contenir le nombre des fidèles. Alors il fallut construire d'autres églises, et on emprunta pour cet effet la forme des basiliques romaines, plus grandes que les temples, et qui avaient trois et même quelquefois

cinq nefs, comme on est à même de s'en convaincre par la partie encore existante de la basilique de Maxence, appelée après la mort de cet empereur *Basilique de Constantin*, située, comme je l'ai dit, près des temples de Vénus et de Rome. (1)

Mais comme il n'y avait pas de place dans Rome pour élever de si grands édifices, il fallut les construire hors de la ville.

On compte sept basiliques à Rome, savoir : Saint-Jean-de-Latran, Saint-Pierre, Saint-Laurent, Sainte-Marie Majeure, Saint-Paul, Saint-Sébastien et Sainte-Croix-de-Jérusalem.

Quatre de ces basiliques ont la porte sainte, savoir : Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Marie Majeure. Si maintenant vous me demandez ce que c'est que la porte Sainte, je répondrai que c'est celle qui reste fermée pendant vingt-cinq ans et qu'on ouvre alors pour donner entrée au pape, qui va visiter chaque basilique, accompagné d'une foule de chrétiens désireux de profiter des indulgences plénières attachées aux pratiques pieuses du jubilé. Cette porte reste alors ouverte pendant toute cette année; puis on la ferme de nouveau pour vingt-cinq ans. La façade de chaque basilique offre trois ou cinq portes; celle du milieu est la porte sainte.

---

(1) La basilique de Constantin n'avait que trois nefs.

La plus ancienne basilique de Rome et du monde catholique est celle de Saint-Jean-de-Latran, fondée par Constantin, qui y a son tombeau, et qui est appelée pour cela *Basilique Constantine* ou *Basilique de Latran;* parce qu'elle est bâtie près du lieu où Plautius Lateranus avait sa maison (1); on l'appelle aussi *Basilique d'or*, à cause des dons précieux dont on l'avait enrichie; et *Basilique de Saint-Jean*, parce que, dans le septième siècle, elle fut dédiée à S. Jean-Baptiste et à S. Jean l'Evangéliste.

C'est contre cette église qu'est le tombeau de Constantin, placé dans le magnifique baptistère qu'il avait élevé près de son palais pour s'y faire baptiser.

Près de ce superbe temple est la riche chapelle contenant le saint escalier de vingt-huit marches de marbre blanc, qu'on dit être celui du palais de Pilate, à Jérusalem; et, comme cet escalier a été sanctifié par Jésus-Christ, qui le monta et le descendit plusieurs fois, il attire une foule de personnes pieuses qui ne le montent qu'à genoux, et redescendent ensuite par un des quatre escaliers latéraux. Le concours est tel que les degrés sont usés, et que, pour conserver ce qui en reste, Clément XII les fit couvrir de gros madriers de

---

(1) *Lateranus* fut un des chefs de la conjuration contre Néron, et selon Tacite il mourut avec beaucoup de courage.

noyer. Incendiés depuis, ils ont été refaits à neuf.

Les autres basiliques sont :

2° La basilique de Saint-Pierre, élevée par Constantin, en 306, sur le tombeau de S. Pierre.

3° Saint-Laurent, fondée, dit-on, en 330, par Constantin.

4° Sainte-Marie-Majeure, sur le mont Esquilin, qu'on appelait *Cispius ;* elle fut fondée en 350. C'est la principale des églises dédiées à la sainte Vierge, et une des quatre qui ont la porte sainte.

5° La basilique de Saint-Paul avait aussi été fondée, dit-on, par Constantin dans une ferme appartenant à Lucine Matrone, où il existait un ancien cimetière, dans lequel fut enterré S. Paul, en 386 ; cette église fut rebâtie par les empereurs Valentinien et Théodose sur un plan beaucoup plus vaste. Malheureusement elle fut incendiée en 1823, mais on la reconstruit.

6° La basilique de Saint-Sébastien, bâtie sur le cimetière de Saint-Calixte. C'est au dessous de cette église qu'on trouve l'entrée de ces fameuses catacombes, résidence des premiers chrétiens pendant les persécutions, et qui sont pleines encore de leurs tombeaux. Lorsqu'on parcourt leurs corridors étroits, à la faible clarté d'un flambeau, on est pénétré tout à la fois de terreur, de respect et de recueillement ; on se rappelle les vertus des premiers chrétiens, leur courage, leur patience, leur résignation, et leurs affreux

supplices; leur mémoire nous apprend à savoir vivre, souffrir et mourir, et notre religion seule peut offrir à l'homme de si dignes modèles.

7° Enfin la dernière basilique est celle de Sainte-Croix-en-Jérusalem, érigée par sainte Hélène, mère de Constantin, et ainsi appelée parce que cette princesse y déposa, dit-on, une partie de la sainte croix, qu'elle avait trouvée à Jérusalem. On la trouve aussi appelée Héleniana, du nom de sa fondatrice. Ce fut dans les jardins Variani, créés par Héliogabale, que cette église fut construite et conservée. Là existait l'édifice nommé *Sessorium*, ce qui lui fit donner aussi le nom de basilique Sessorienne.

Je ne vous détaillerai pas les beautés et les richesses que renferment ces basiliques; elles exigeraient seules plusieurs volumes. Il me suffira de dire qu'elles sont immenses et magnifiques, ainsi que les autres églises de Rome (au nombre, je crois, de deux cent quarante) et tout l'or de la chrétienté ne suffirait pas peut-être pour acheter la valeur réelle de tant de tableaux, de statues, de dorures, de sculptures, de pierres précieuses et de mosaïques que ces temples renferment; sans compter une foule de reliques, objet de la vénération publique, et auxquelles, en Italie surtout, on attache un prix inestimable.

PALAIS.

Les palais de Rome répondent aux églises;

ils sont vastes, d'une noble architecture, et plusieurs sont dignes d'être occupés par des souverains, car tous mêmé n'en ont pas chez eux d'aussi beaux. On remarque eutre autres les palais Barberini, Borghèse, Colonna, Corsini, Doria, Costaguti, Braschi, Falconieri, Farnèse, Giustiniani, Torlonia, Rospigliosi, Sciarra, Spada, etc., et surtout l'ancien palais de Venise, immense édifice carré, dont l'architecture orientale rappelle l'époque de la plus grande puissance de cette célèbre république. (1)

Dans la plupart de ces palais on admire tout à la fois l'architecture et les richesses qu'ils contiennent tant en statues qu'en tableaux. Beaucoup, comme je l'ai dit, ont été construits et meublés par des papes ou par des cardinaux. Malheureusement l'état actuel de la plupart d'entre eux prouve que leurs héritiers sont trop peu riches pour entretenir de telles habitations. Presque tous offrent un mélange de grandeur et de mesquinerie, de richesse et de pauvreté, d'éclat et de malpropreté qui choque l'étranger le plus impartial; leurs vastes appartemens dorés, depuis et y compris les voûtes jusqu'aux plinthes, ornés de peintures et de statues les plus précieuses, ne possèdent en revanche que quelques

(1) Il est occupé par l'ambassadeur d'Autriche, depuis que cette république n'existe plus, et que Venise appartient à l'empire.

vieux meubles et quelques chaises qui semblent dater de l'époque de la construction desdits palais. Mais ce qui frappe le plus c'est de voir la plupart de ces appartemens, si riches en dorures et en chefs-d'œuvre, carrelés en briques ou en carreaux de terre mal cuite et à moitié usés par le temps et par leur long service.

« L'on dirait souvent, dit madame de Staël, à voir le contraste du dedans et du dehors des palais, que la plupart des grands seigneurs d'Italie arrangeaient leurs demeures pour éblouir les passans, mais non pour y recevoir des amis. » (1)

En outre presque tous ces palais offrent la plus parfaite solitude. Les vestibules, les antichambres sont déserts; on ne voit de domestiques nulle part, et tout au plus, lorsqu'en sonnant, il se trouve un laquais pour vous introduire; encore paraît-il n'être qu'un *cicerone*, uniquement employé à expliquer aux étrangers les objets d'art que le palais renferme. On se croit un moment dans des édifices abandonnés, où tout est grand, riche, magnifique, mais silencieux et solitaire.

Les maîtres abandonnent le premier étage à la curiosité des étrangers, et habitent en général le second, d'abord comme étant plus sain à cause de l'air plus pur qu'on y respire, et puis comme

(1) *Corinne*, t. 1, p. 297.

étant plus proportionné à leur fortune présente, considérablement diminuée par suite de notre révolution, qui a frappé l'Italie comme la France.

Mais l'impression la plus désagréable qu'éprouve un étranger en entrant dans la plupart de ces palais c'est la malpropreté des cours, des escaliers et surtout des vestibules du rez-de-chaussée, où souvent la vue est aussi révoltée que l'odorat.

Comment en serait-il autrement? Le rez-de-chaussée n'est point habité. On n'y voit jamais un domestique; souvent même il n'y a point de portier. Les portes des palais restent toujours ouvertes, et leurs vestibules sont souvent le refuge des mendians, qui s'y retirent le jour et même parfois la nuit.

Cette hospitalité rappelle, il est vrai, celle des anciens Romains, qui, comme on sait, donnaient à leurs cliens et à leurs parasites un accès libre dans leurs palais. Néanmoins si j'étais Romain moderne je n'envierais guère une telle clientelle, et, renvoyant la paresse à l'ouvrage, je préférerais être maître chez moi, et voir mon palais débarrassé de vermine et de malpropreté.

Cet inconvénient, que l'on n'ose peut-être pas supprimer, n'existe pas seulement chez les particuliers; le Vatican lui-même n'en est pas exempt, et j'ai vu des escaliers de ce palais, menant d'une des cours au premier étage, non seulement remplis de semblables ordures, mais

encore couverts de crottins d'ânes ou de mulets. Une telle malpropreté dans le palais du souverain et du chef de l'église! eh bien, telle est apparemment la force de l'habitude, on n'en paraît pas révolté, et l'on ne semble pas même y faire attention.

PALAIS QUIRINAL OU PONTIFICAL.

Ce magnifique palais, séjour ordinaire des papes, est dans la situation la plus belle de Rome. Il fut bâti vers 1574 par le pape Grégoire XIII, sur les ruines des bains de Constantin, continué par Sixte V et Clément VIII, et achevé sur les dessins d'Octave Mascherino et de Dominique Fontana; Paul V l'agrandit, Urbain VIII et Alexandre VIII y ajoutèrent les jardins, Innocent X et Clément XII y adjoignirent le palais de la suite, sur les dessins des chevaliers Bernini et Fuga; et Napoléon, qui en avait fait le palais du roi de Rome, fit de grands embellissemens dans l'intérieur, et le meubla magnifiquement. Mais il n'était pas de sa destinée de l'habiter; car, chose remarquable, il n'est pas venu à Rome une seule fois pendant ses campagnes d'Italie; depuis ces appartemens ont été occupés par l'empereur d'Autriche, et Pie VII y a fait à son tour des embellissemens. (*Voy.* Nibbi.)

Les jardins ont un mille de circuit. Ils sont décorés de fontaines, de statues, et divisés en allées bordées de hautes charmilles et ornées de bos-

quets à l'imitation de l'ancien genre français.

On voit même devant les fenêtres du saint Père un parterre découpé en dessins par du buis taillé et par du sable de diverses couleurs, et dont une partie représente les armes papales. Ce genre, comme on voit, est bien ancien et d'assez mauvais goût; mais partout à Rome on aime tout ce qui rappelle l'art et la peinture.

Ce palais est bâti sur le mont Quirinal, appelé plus anciennement encore *Agonalis* ou *Agonius*, du mot sabin *agon*, qui veut dire colline. C'est par cette raison qu'on l'appela aussi *collinus* et *collis* (la colline). L'on suppose que le nom de Quirinal dérive du temple de Quirinus: d'autres le dérivent du peuple de Cures, ville sabine. (1) Maintenant on l'appelle *Monte-Cavallo* à cause des deux groupes d'hommes et de chevaux qui décorent la place située en face du palais, et qu'on prétend être de Phidias et de Praxitèle; telles sont au moins les inscriptions en bronze qu'on y a placées.

On prétend aussi qu'ils représentent Castor et Pollux domptant des chevaux, quoique rien ne l'annonce dans l'attitude des hommes ni des chevaux. Un défaut de ces groupes est la petitesse des chevaux par rapport à la grandeur colossale des hommes, d'une grande beauté d'ailleurs; il paraît au reste qu'on est fort incertain sur

---

(1) Voyez Nibbi, p. 230.

leurs auteurs et sur les sujets qu'ils représentent; on croit même que l'inscription latine en bronze qu'on lit sur leur piédestaux, et qui contient les noms de Phidias et de Praxitèle, n'est pas antérieure au siècle de Constantin, et que ces chefs-d'œuvre ont décoré ses thermes; ainsi une telle inscription, mise dans un siècle d'ignorance et de barbarie et au moins sept siècles après que ces sculptures furent faites, ne peut pas seule suffire comme preuve, bien que pourtant, d'après leur style, on doive les reconnaître de Phidias ou de son école.

« On les trouva à leur ancienne place, dit Nibbi, dans les bains de Constantin, et Sixte V les fit transporter dans l'endroit où ils sont maintenant; Pie VI, pour qu'ils produisissent un plus bel effet, et par le secours de l'architecte, les fit tourner l'un à droite, l'autre à gauche, tels qu'on les voit; ce fut également le même pontife qui fit placer au milieu d'eux l'obélisque qui avait été trouvé près du mausolée d'Auguste, auquel il servait d'ornement; il est de granit rouge et a quarante-cinq pieds de haut sans le piédestal; enfin le pontife Pie VII a complété cet ouvrage en y faisant transporter du Forum Romanum le grand bassin de granit oriental gris de soixante-seize pieds de circonférence, pour y former la belle fontaine qu'on y voit. (1)

(1) Voyez Nibbi, *Itinéraire de Rome*.

LES VILLA.

On appelle ici *villa* ce qui se nomme en France *maison de campagne*; ce nom provient des Latins, et les Romains, comme on sait, en possédaient de magnifiques; entre autres la *Villa Adriana*, celle de Lucullus, de Mécène, de Cicéron et de tant d'autres.

Parmi les plus considérables des environs de Rome moderne on distingue la *Villa Albani* hors de la *porte Pie*. La *Villa Borghèse* près de la porte du peuple, la *Villa Pamphili Doria* hors de la porte de Saint-Pancrace; la *Villa Torlonia*, hors de la porte Pie, celle du prince de la Paix, autrefois Mattei, etc.

Elles doivent pour la plupart leur existence aux papes ou aux cardinaux, et offrent de grandes richesses en marbres et en sculptures, en fontaines et surtout en tableaux et statues; entre autres les villa Albani, Borghèse, Pamphili, Torlonia, etc. Mais dans presque toutes, ainsi que dans beaucoup de palais, on est frappé du mélange de magnificence et de mauvais goût, de richesse et de désordre qui y règnent; les jardins, vastes mais mal dessinés, sont plus négligés encore, l'herbe croît dans les allées, les arbres meurent et ne sont pas remplacés; les croisées, vieilles, ferment mal et sont encore pour la plupart composées de petit carreaux de vitres entourés de plomb, ce qui indique qu'elles existent depuis la création

de la villa, et qu'elles appartiennent à des propriétaires moins riches que leurs prédécesseurs, ou qui ne les habitent pas; en effet c'est ce qui est. Les Romains, l'été, s'éloignent de Rome afin de respirer un air plus pur, et ils ne conservent ces villa que par grandeur et magnificence. Tel est entre autres le sort de la villa Albani, et celui de la villa Borghèse, grande, immense, magnifique, appartenant au prince Borghèse, un des plus riches seigneurs d'Italie, qui y fait beaucoup de dépense, quoiqu'il reste toujours à Florence. Les jardins servent de promenade publique aux habitans de Rome, et les travaux et embellissemens qu'on ne cesse d'y faire en font la plus belle, la plus vaste et la plus remarquable habitation des environs de Rome.

PEUPLE DE ROME.

On croit remarquer chez le peuple romain une sorte de fierté qui lui fut sans doute transmise par les souvenirs (1); du reste il est naturellement bon, sobre et soumis; rarement on est témoin de

(1) La portion du peuple qu'on appelle *Teverini*, et qui habite au-delà du Tibre, a même la prétention ne se croire descendue directement des Romains, sans ancun mélange de sang étranger; ils ont en effet de beaux traits, et leur démarche n'est pas sans fierté. Ils sont très jaloux de leur honneur, on ne les insulte point impunément, et ils font alors usage du stylet; ils sont très religieux et tous dévoués au pape, leur souverain.

rixes et de disputes. Plus rarement encore on aperçoit des hommes ivres. Le Romain parle haut et vite ; on le croit en colère, et pourtant il n'en est rien ; ce n'est qu'un effet de vivacité naturelle. Je n'ai jamais vu de querelles parmi la populace en guenilles. J'ai même observé que si les classes supérieures n'ont pas peut-être ce verni de politesse qu'on remarque en France dans les mêmes classes, en revanche les classes inférieures, telles que les cochers de fiacres, les charretiers, les portefaix, les poissardes, etc., n'ont rien de la grossièreté des nôtres. Il existe en un mot moins de contrastes et de nuances de ton et de manière entre les diverses classes ; et si les premieres classes se montrent moins à leur avantage qu'en France, en revanche l'éducation est moins négligée dans les dernières.

Le peuple, en général, sait lire et écrire, grâce aux frères de la doctrine chrétienne (appelés *ignorantins*), répartis dans les quatorze quartiers de la ville, et à d'autres écoles gratuites appelées *de regioni* ou régionnaires, parce qu'il y en a également une dans chaque quartier. Toutes ces écoles sont aux frais de l'état, ainsi que de nombreuses fondations qui existent à Rome pour les pauvres, à qui on apprend des métiers ; et pour les malades, les enfans orphelins, etc. En outre il y a divers médecins payés par l'état afin qu'ils soignent gratuitement, et chez eux, les pauvres malades, et divers phar-

maciens chez lesquels on leur délivre également pour rien les remèdes que les médecins leur prescrivent.

RELIGION.

Un cardinal à qui je demandais si le peuple était instruit sur la religion me répondit que « ce serait sa faute s'il ne l'était pas, car partout il reçoit une éducation gratuite; et indépendamment des sermons auxquels il assiste avec zèle et empressement, il a encore des instructions particulières, des catéchismes publics, etc., etc. » Ainsi que l'on ne croie pas à toutes les exagérations des voyageurs protestans ou autres qui, sans vérifier les choses et prévenus d'avance, traversent en courant l'Italie, et s'en retournent ensuite chez eux débiter des fables sur un peuple qu'ils n'ont point étudié.

Sûrement on voit des madones le long des rues; sûrement le peuple s'y prosterne et les vénère, mais qu'on le suive dans les églises, et on l'y verra également agenouillé et recueilli. Moi-même d'abord je l'avais cru plus idolâtre que religieux par suite des rapports d'autrui et de mes lectures, qui m'avaient inspiré des préventions, mais je suis parvenu à m'assurer que ce n'était pas les images que le peuple adorait, car j'ai vu des gens pleurer à l'aspect d'objets qui avaient servi soit à la passion de Jésus-Christ, soit au supplice de quelques saints martyrs

et s'indigner contre la cruauté de leurs bourreaux.

Assurément une telle émotion ne provenait ni de superstition ni d'idolatrie, elle se reportait bien à la divinité et aux saints personnages qui, à cause de leurs vertu et surtout à cause de leur foi, avaient éprouvé les horreurs des supplices et de la mort.

Et voilà précisément l'utilité des images dans notre religion, c'est de rappeler sans cesse quelques traits de vertus et de courage, et de ramener ainsi continuellement nos pensées vers le bien et vers la morale. L'homme a besoin d'images, elles gravent bien mieux dans sa mémoire ce qu'il doit connaître et retenir ; c'est une sorte de mnémonique qui classe ses souvenirs et ramène l'esprit vers tel objet plutôt que vers tel autre. Voilà pourquoi dans un pays où le climat n'excite que trop déjà les passions il est nécessaire que l'on y oppose plus d'obstacles, or les images en sont un. En effet il est rare, à moins d'être tout à fait impie et dépravé, que la vue d'un crucifix, d'une tête de mort, d'un tableau ou d'une statue représentant quelque saint personnage, ne suspende des pensées peu chastes et ne leur substitue des pensées meilleures qui nous rappellent nos devoirs et notre fin. Or il n'y a pas de doute que si nous avions toujours l'idée d'un Dieu présent à nos actions, prêt à récompenser les bonnes et à punir les mauvaises, si

toujours également nous pensions à la vie et à la mort de l'homme juste, assurément nous aurions plus de force et de persévérance pour nous vaincre. C'est donc pour n'avoir pas toujours ces pensées devant les yeux que nous sommes si faibles, et c'est pourquoi les images ont cet avantage que, si elle n'arrêtent pas toujours le mal, elles peuvent le rendre moins fréquent et en diminuer la violence en rappelant continuellement aux chrétiens leur religion et ses préceptes.

Par la même raison un gouvernement se rend responsable des conséquences lorsqu'il ne défend pas, sous des peines sévères, l'exposition de gravures et tableaux indécens, parce que ces images ne peuvent qu'enflammer l'imagination, exciter les sens, faire taire la raison, entraîner au désordre, et démoraliser peu à peu tout un peuple.

Quel est celui en effet qui n'a point éprouvé quelque impression à la vue de peintures ou d'images obscènes? Cela doit être, puisque ces objets réveillent en nous des sensations contre lesquelles souvent tous nos efforts suffisent à peine.

Mais, me dira-t-on, malgré tant de madones et de saintes images, les Italiens sont loin d'être des modèles de vertu! C'est vrai, mais les Français ont-ils été meilleurs après avoir brisé les images de leurs temples et renversé les autres? au contraire ils se sont livrés à des excès dont il



n'y a point eu d'exemples en Italie et en aucun autre pays catholique, parce que sans religion il n'y a plus de frein. Or pour preuve que les Romains et en général les Italiens sont sincèrement religieux, c'est que, malgré nos funestes exemples et le long séjour chez eux de nos armées, qui n'étaient rien moins que pieuses, ils ont conservé pour la religion le même respect et la même soumission, et que leur piété n'en a pas diminué.

Tous les jours une foule de personnes de toutes conditions, de tout âge et des deux sexes communient; on voit partout des confréries, et les sermons et les instructions sont courus et écoutés avec le plus grand recueillement.

Une chose surtout m'a frappé, c'est la foule que l'exposition du Saint-Sacrement attire chaque jour dans les églises, et le respect avec lequel on reçoit sa bénediction. Chacun se prosterne jusqu'à terre, et les hommes y sont aussi nombreux que les femmes, aussi madame de Staël dit dans sa *Corinne:*

« Ce qui est plus extraordinaire, c'est que pendant la semaine sainte surtout il en est beaucoup parmi eux qui s'infligent des pénitences corporelles; et pendant qu'ils se donnent des coups de discipline, la porte de l'église reste ouverte, on peut y entrer, cela leur est égal. C'est un peuple qui ne s'occupe pas des autres; il ne fait rien pour être regardé, il ne s'abstient

de rien parce que l'on le regarde; il marche toujours à son but ou à son plaisir, sans se douter qu'il y ait un sentiment qui s'appelle *la vanité*, pour lequel il n'y a ni plaisir ni but, excepté le besoin d'être applaudi. » (1)

Une autre preuve encore de l'influence de la religion sur ce peuple, c'est sa soumission, sa docilité et sa tranquillité. Les réunions les plus nombreuses sont calmes; rarement on a besoin de force armée pour dissiper une émeute ou pour forcer à l'obéissance; on ne l'entend pas, comme en France, vociférer contre le pouvoir ou contre les classes supérieures; le peuple, par sa religion, sait sans effort ni contrainte rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu, et à César ce qui appartient à César.

J'ai déjà mentionné l'ordre que j'avais vu régner parmi la foule pendant la semaine sainte, et pendant l'illumination et le feu d'artifice. Je veux à cet exemple en joindre un non moins remarquable et qui m'a été raconté par une personne qui en fut témoin, et au récit de laquelle je crois d'autant plus qu'elle n'est point Italienne, mais Française, et de plus éclairée et impartiale.

« Les jours gras, me dit-elle, sont particulièrement réservés à Rome pour les mascarades, qui sont fort belles et fort nombreuses, et qui sem-

(1) *Corinne*, t. II, p. 109.

blent s'y être maintenues comme un ancien souvenir des saturnales; toute la population y prend part, soit comme actrice, soit comme spectatrice, et la grande rue appelée *Il Corso* est tellement remplie de monde qu'à peine les voitures peuvent aller au pas. Néanmoins vous ne vous faites pas d'idée du bon ordre qui règne parmi cette foule, composée en grande partie du peuple.

« Défense est faite à chacun, sous des peines sévères, de porter sur soi ni poignard ni couteau; et cette défense est rarement enfreinte. De plus les masques ne peuvent sortir qu'à une certaine heure du jour et doivent se retirer à une autre heure indiquée, ce qui est signalé par la cloche du Capitole. Eh bien! au son de cette cloche, les masques arrivent, et le soir se retirent, sans que jamais on n'ait besoin de la force armée pour les contenir ou pour les faire obéir... »

A ce récit je veux joindre encore ce qu'en dit une Anglaise qu'on ne pourra pas, je crois, taxer de trop d'indulgence ni de trop de bonté, Lady Morgan.

« Le carnaval, dit-elle dans son voyage, offre cependant quelques traits favorables qui sont dus à la position actuelle des Italiens. Si les jeunes gens et les hommes de mœurs relâchés s'adonnent, ces jours d'indulgence, à une galanterie illicite, une grande partie de la moyenne et dernière classe se montre en public sous l'aspect respectable et touchant de l'union domestique et des

jouissances de famille que ces classes ont toujours conservées le mieux sous toutes les lois, toutes les religions et tous les gouvernemens. On voit souvent un groupe composé de trois générations entassées dans une voiture ouverte, ou rangées sur des chaises louées au Cours, ou regardant sur les épaules les unes des autres dans une galerie élevée près de la fin du Cours, ne prenant d'autre part à ce brillant tumulte que celle de spectateurs ravis de la scène la plus singulière et la plus divertissante. » (1)

Elle ajoute plus loin : « Le beau, le plus beau côté du carnaval, c'est la douceur, l'urbanité, la bonne humeur du peuple. Ni la sécurité du déguisement, ni les facilités que donne le masque, ne peuvent engager ces bienveillans Italiens à blesser même un ennemi dans ses sentimens, ou à le railler dans ses faiblesses. L'absence de toute animosité personnelle, de toute inconvenance dans les occasions qui semblent faites pour les favoriser, prouve la supériorité d'une race que plusieurs *siècles de gouvernement n'ont pu dégrader complètement.* »

Il est fâcheux que dans une citation aussi vraie que bien pensée et bien écrite lady Morgan finisse par une réflexion peu obligeante et peu vraie; car jamais le peuple romain ne fut plus cruel et plus dépravé qu'à la fin de l'empire.

---

1) *Voyage de Lady Morgan en Italie*, t. IV, p. 28.

C'est la religion chrétienne seule qui ramena à la morale ce peuple, auparavant si corrompu, et c'est elle qui, sans persécution ni tyrannie, lui rendit de la douceur et de l'urbanité.

Lady Morgan croit-elle qu'un peuple impie se laisserait si facilement diriger?

Le peuple, en France, ne nous en a donné que trop de preuves contraires lorsque des fourbes, voulant en tirer parti pour faire la révolution, lui eurent enseigné les prétendus *droits de l'homme* et la haine et le mépris de la religion.

On a vu ce peuple, auparavant si religieux, si dévoué à son roi, si soumis aux lois, renverser le trône et l'autel, et se livrer à toutes sortes de désordres et d'insubordination.

Rien de tout cela n'existe à Rome; point de libellistes, point de pamphlétaires, point d'excitateurs aux troubles, point d'impies de profession. Aussi, peu de désordre et point de révolte. (1)

On parle sans cesse des assassinats de Rome, et cependant je n'ai point entendu dire qu'il s'en fût commis pendant mon séjour de près de deux mois en cette ville, tandis qu'il ne se passe guère de semaine à Paris sans que les journaux n'en signalent, même d'horribles.

---

(1) Les vaines tentatives faites à Rome en 1830 pour révolutionner la ville, et les révolutionnaires repoussés par le peuple lui-même, sont une preuve remarquable de la vérité de ce que j'avance ici.

Il est vrai que la police de Rome tient cachés les assassinats pour n'y point y habituer le peuple, tandis qu'en France la presse, qui abuse de tout, semble se faire un plaisir de les signaler, ce qui à la longue finit par rendre le crime moins odieux.

Ici au reste on n'assassine guère que pour cause de vengeance et de jalousie, tandis qu'ailleurs un sentiment plus bas guide souvent l'assassin; c'est la cupidité.

Rarement à Rome on trouve la victime dépouillée ou volée : le Romain est fier, il est jaloux de son honneur, il ne souffre pas patiemment une offense, et il a hérité du peuple dont il descend l'usage funeste du poignard. En effet la plupart de ses qualités et de ses défauts, comme de ses mœurs et de ses usages, lui ont été transmis par ses prédécesseurs. Au surplus, en n'offensant pas le Romain on n'a rien de semblable à en redouter.

Frappé néanmoins d'un passage du voyage de M. Simond, où il est dit *qu'on comptait à Rome, dans le siècle dernier, cinq ou six meurtres par jour, et qu'on en compte encore un par jour maintenant*, je questionnai sur ce sujet un homme de loi, savant et de très bonne foi, l'avocat F..., qui me dit que l'auteur avait été trompé dans son rapport, que le nombre des meurtres a toujours été inférieur à ce calcul, et qu'aujourd'hui surtout les assassinats sont fort rares. Il ajouta

que, quoi qu'en dise M. Simond, la police *prend avec soin connaissance de tous les meurtres indistinctement, et poursuit sévèrement les meurtriers.*

Je lui demandai alors si le meurtrier obtenait encore droit d'asile dans les églises, et si ces lieux étaient encore inviolables? Oui, me répondit-il, mais ce droit ne sauve pas pour cela le coupable comme on le prétend; seulement il le place dès lors sous la juridiction du cardinal vicaire, lequel ne refuse jamais de le livrer aussitôt que la justice le réclame.

Ainsi, comme on le voit, le sort du criminel n'est pas changé pour s'être réfugié dans une église; mais seulement ce privilége prévient tout sacrilége, tout scandale, tout combat et toute effusion de sang dans les saints lieux, et empêche que la vengeance n'y poursuive sa victime, et ne frappe quelquefois l'innocent pour le coupable.

POLICE DE ROME.

Il me reste encore ici à signaler une erreur.

« Avant la révolution, dit lady Morgan, il n'était pas permis d'éclairer les rues de Rome; même les lanternes, portées par des laquais, étaient considérées comme nuisibles dans les rues destinées, la nuit, à servir aux intrigues et aux assassinats; et l'on criait aussitôt à ceux qui se permettaient cette infraction à l'ordre établi : *Volta la lanterna*, tournez la lanterne. »

Ce cri se faisait entendre non pour cause d'intrigues, mais contre les lanternes sourdes, dont on avait coutume de se servir avant que les rues de Rome fussent éclairées, et dont, par habitude plus que par nécessité, on se sert encore quelquefois pour rentrer chez soi, à cause de l'obscurité des vestibules et des escaliers. Ce cri a donc lieu lorsque la lumière d'une lanterne, que le porteur élève par mégarde, vient à frapper et à éblouir les passans.

Lady Morgan ajoute : « A la restauration du pape, les *ultra-éteignoirs* espéraient qu'il éteindrait complètement *les lampes révolutionnaires;* mais il se contenta d'en réformer l'excès. Les rues de Rome sont à présent suffisamment obscures pour que le libre exercice du stylet puisse être restauré. »

Auprès de Londres, assurément les rues de Rome sont mal éclairées; mais je puis vous assurer, mon ami, qu'elles égalent bien certaines rues de Paris, où l'on a lieu de craindre le stylet au moins autant qu'ici.

POLICE DES THÉATRES.

Si lady Morgan se plaint de la négligence de la police par rapport à l'éclairage des rues, en revanche elle l'attaque sur sa sévérité à l'égard des théâtres, car en général il est difficile de la satisfaire.

« Au premier murmure, dit-elle, contre un

acteur ou contre la musique, le délinquant est saisi par la police ou par les gardes dont la salle est remplie, » car selon elle, et selon elle seule sans doute, *le gouvernement le plus militaire de l'Europe est celui du pape;* ainsi ne plaisantez plus à l'avenir, je vous prie, sur les troupes du pape. « On conduit, dit-elle, le délinquant sur la place Navone, où il est posé sur une espèce d'échafaud et fouetté. Alors on le ramène à sa place dans la salle, pour jouir du reste de l'opéra s'il est disposé à y prendre plaisir. On appelle ce châtiment *cavaletto;* les Anglais y ont aussi leur part. » (1)

Je le conçois, Milady, si vos concitoyens sont aussi enclins que vous à la satire.

Néanmoins, ce n'est pas dès les premiers murmures que l'on inflige aux perturbateurs le châtiment paternel dont parle notre lady, mais lorsque des partis pour ou contre un auteur ou un acteur s'abandonnent à des excès produits par la haine ou par l'enthousiasme, auquel l'amour de la musique entraîne parfois les Romains.

Le cavaletto est une espèce de chevalet sur lequel on couche celui que l'on veut fustiger, et qui devient ensuite un objet de risée publique. Ah! pourquoi n'y a-t-il pas des cavaletti à Paris pour punir les cabaleurs et les claqueurs de profession?

---

(1) T. III, p. 355, note.

OBSERVATION DU DIMANCHE.

Lady Morgan dit avec gravité, en citant la vie de Constantin, que « l'observation du dimanche ne commença à être consacrée à Rome par l'abstinence des occupations civiles que sous cet empereur. » (1)

Cela va sans dire, Milady, puisque la religion chrétienne ne fut qu'à cette époque déclarée religion de l'état.

INDIFFÉRENCE DU PEUPLE DE ROME POUR LES ANTIQUITÉS QUE CETTE VILLE RENFERME.

Une chose m'a surpris à Rome, c'est de voir le peuple non seulement montrer une grande indifférence pour les antiquités que renferme cette ville, et qui pourtant attirent tant d'étrangers, mais encore joindre la plus complète ignorance à leur égard, même dans le clergé. Désirant connaître le chemin qui menait à tel monument ou à telles ruines, indiquées dans mon itinéraire, je m'étais adressé de préférence à quelques ecclésiastiques que je rencontrais ; mais bien rarement ils ont pu m'en instruire, et j'ai souvent mieux réussi auprès de quelques hommes du peuple.

Est-ce scrupule de la part du clergé de s'occuper de la connaissance des monumens pro-

(1) T. III, p. 261, note.

fanes qui ont appartenu aux païens? Je ne le pense pas, car il est religieux sans être bigot. Je suppose donc plutôt que la plupart des ecclésiastiques ayant tourné uniquement leurs études vers les objets qui concernent leur état, les antiquités leur seront restées indifférentes.

Au surplus il suffit en général que l'on possède des trésors pour ne plus s'en soucier. On ne désire et ne recherche que ce que l'on n'a pas.

NOBLESSE DE ROME APPAUVRIE.

Nous avons vu par l'état négligé des palais et des *villa* de la noblesse de Rome que la révolution l'a considérablement appauvrie. S'il faut en croire lady Morgan, ses principales pertes ont précédé les changemens révolutionnaires, et ont été occasionnées par la baisse des fonds publics produite par les opérations de Pie VI, qui équivalait à une banqueroute absolue. (1)

Mais lady Morgan aurait dû dire plutôt que la désappréciation du papier monnaie, appelé *Cedole,* qui depuis produisit cette banqueroute sur les fonds publics, fut occasionnée non par les opérations de Pie VI, mais par l'agression des Français républicains.

Au surplus, elle-même ajoute que les grands feudataires ont éprouvé une diminution considérable dans leur fortune par la suppression des

(1) T. IV, p. 75.

droits féodaux : « Les Doria seuls, dit-elle, tenaient à cette époque plus de quatre-vingt-dix fiefs, et le prince Borghèse presque autant. Par la suppression de ces droits les Doria ont perdu environ vingt mille piastres, ou plus de cent mille francs de revenu. » (1)

Perte énorme en effet, et qui n'a pas dû leur faire bénir la révolution française.

MAISONS ILLUSTRES DE ROME.

D'après M. de Lalande, et d'après ce qui m'a été confirmé par des Italiens, les plus illustres maisons de Rome sont celles des Colonna, des Orsini, des Conti et des Savelli; mais celle-ci ayant été depuis fondue dans celle des Ursini, il ne reste plus que les trois premières qui puissent peut-être se prétendre descendues des anciens Romains, et qui soient de ces maisons puissantes qui ont eu à Rome, il y a plusieurs siècles, un rang supérieur et de l'autorité.

Parmi les maisons qui, après celles-ci, occupent le premier rang, on distingue les Santa-Croce, qui se disent descendus de Valerius Publicola, les Barberini, Ursini, Doria, Borghèse, Chigi, Giustiniani, Rospigliosi, Crescenzi, Altieri, Albani, Buoncompagni, Odescalchi, Massimi, maisons illustres pour la plupart, et enrichies par les papes qu'elles ont donnés à l'église.

---

(1) T. IV, p. 76.

DOUCEUR DE L'ADMINISTRATION DE ROME. INQUISITION.

L'éloge le plus sincère est assurément celui que l'on obtient d'un ennemi. C'est pourquoi je veux citer ici ce que dit lady Morgan sur la douceur de l'administration de Rome. Certes on ne l'accusera pas de trop de penchant à flatter les Italiens, moins encore le clergé et le gouvernement ecclésiastique ; ainsi on peut ajouter foi au peu d'éloges qui sortent de sa bouche, d'autant qu'ils sont presque toujours accompagnés de quelques épigrammes qui en mitigent considérablement le danger.

« On assure, dit-elle, que l'inquisition n'est plus aussi formidable qu'elle l'a été (1), et que sa juridiction se borne aux prêtres réfractaires ou à ceux qui, ayant avancé des doctrines hérétiques ou suspectes, ont besoin d'être rétablis dans la pureté de leur foi par des admonitions paternelles. On ajoute de plus que la discipline de ses prisons est si adoucie que la nourriture et le logement y sont meilleurs qu'un prêtre de paroisse ne peut ordinairement se les procurer.

« En effet, ajoute-t-elle, une chose fort remarquable, c'est que la douceur de l'adminis-

(1) Jamais l'inquisition n'a été telle que les ennemis de la religion l'ont fait accroire.

tration est en proportion de la perversité (1) des lois; cela tient d'abord à ce que l'église a un caractère de bénignité à soutenir (2), ce qui n'existe point dans les autres gouvernemens; ensuite il y a une certaine indolence, une certaine mollesse dans les mouvemens qui ne permettent aucunes mesures décisives. (3) De plus la crainte de l'opinion publique donne à toutes les opérations de l'état une apparence de timidité et de prudence plus qu'ordinaire, rien n'étant plus redoutable pour lui que le scandale. (4) On peut dire encore que les dispositions *tranquilles ou insouciantes* des citoyens rendent la sévérité politique moins nécessaire que dans tous les autres despotismes. » (5)

C'est au pape Innocent III que l'inquisition a dû sa naissance, lorsqu'en 1204 il envoya divers religieux en Espagne pour procéder contre les Albigeois, dont l'hérésie commençait à se répandre; en 1231 Grégoire IX en chargea les Dominicains, nouvellement établis, et à cause de cela pleins de zèle et de ferveur; et ils sont restés possésseurs de cette charge en plusieurs pays; mais en Toscane, à Venise surtout, ce furent les

---

(1) Elle veut dire sans doute de la sévérité.

(2) Elle devrait dire qui lui est propre.

(3) C'est à dire qu'elle a de la charité et de l'indulgence.

(4) En effet la religion défend le scandale.

(5) Ces dispositions tranquilles sont précisément la conséquence d'un gouvernement paternel et religieux.

Cordeliers conventuels, tandis qu'en Espagne ce sont des clercs réguliers. (1)

LIBERTÉ DONT ON JOUIT A ROME.

Il n'y a peut-être pas de pays où l'honnête homme soit moins vexé qu'à Rome, où le gouvernement soit plus doux et plus tolérant. Libre à chacun de vivre comme il l'entend, pourvu qu'il ne cherche point à troubler les autres et à attaquer la religion et les lois. C'est bien ici que l'on apprend à connaître l'indulgence et la tolérance de la religion catholique; et les protestans surtout doivent le remarquer, eux qui en général sont si peu tolérans; mais cela doit être, la vérité ne craint point l'examen; elle n'a pas besoin de sévérité pour se défendre, tandis que les sectes, filles de l'erreur, craignent le grand jour, et, faute de bonnes raisons, elles inspirent la crainte et emploient la sévérité.

STATUE DE PASQUIN.

Sur une petite place de Rome, à l'angle du palais Braschi, on voit, posée sur un piédestal, une ancienne statue de Ménélas, soutenant le corps de Patrocle, œuvre estimée, mais très endommagée par le temps, et à laquelle, ainsi qu'à la place, on a donné le nom de Pasquin à cause d'un tailleur du nom de *Pasquino*, qui se plaisait à faire des

(1) Voyez Lalande, t. v, p. 46.

satires et à railler ceux qui passaient devant sa boutique. Cependant ce ne fut qu'après sa mort que cette statue fut découverte ; « mais à peine fut-elle élevée sur son piédestal, que les satiriques, dit Nibbi, fort nombreux à Rome, commencèrent à y afficher leurs écrits détracteurs, qui sont connus, même en France, sous le nom de *pasquinades*. »

Sous les noms de *Pasquin* et de *Marforio* les Romains, dans des dialogues publics, lancèrent souvent contre les gens les plus distingués les épigrammes les plus sanglantes ; les papes même et les cardinaux n'ont pas toujours été ménagés, et M. Delalande (1) dit « qu'il y en eut quelquefois de si violentes et de si injustes que, malgré la tolérance du gouvernement à cet égard, elles ont conduit les plaisans sur l'échafaud. » Tellement partout la licence est prompte à remplacer la liberté, dont elle est l'ennemie la plus mortelle.

PLAISIRS DE ROME.

Les plaisirs de Rome consistent en promenades quotidiennes au Cours, en voiture pour les riches, et à pied pour les autres ; ensuite le spectacle, qui est assez suivi ; les conversations, appelées en France *soirées*, où l'on cause, l'on joue, où l'on prend des sorbets. Enfin parfois aussi des

(1) *Voyage de Lalande en Italie*, t. v, p. 139.

bals, lorsque Rome possède beaucoup d'étrangers et que les Romains sont revenus de la campagne.

BEAUTÉ DES FEMMES DE ROME.

J'ai été frappé de la beauté des femmes du peuple et surtout de celles de la campagne. Elles ont en général de très beaux yeux noirs, des traits réguliers, une tête bien dessinée et des cheveux noirs bien nattés. L'espèce de voile blanc plié carrément sur le sommet de la tête et que portent les femmes de la campagne de Rome leur sied bien en ce qu'il diminue la couleur un peu brune de leur peau, leur dégage l'oreille et le cou, qu'elles ont en général fort bien. Leur taille est contenue dans un corsage de drap ou de velours legèrement lacé, et orné de rubans de diverses couleurs.

Les femmes du peuple à Rome sont coiffées en cheveux, et elles les couvrent souvent d'un chapeau de feutre pareil à celui des hommes. Mais, malgré la beauté de leurs traits et la richesse quelquefois de leur costume, il leur manque le bon goût, la grâce et le maintien. Elles n'ont d'ailleurs de remarquable que la tête et les épaules; leur taille est épaisse, elles ont une mauvaise démarche et une mauvaise tournure, et ne savent pas faire valoir ce qu'elles portent. En un mot, quoique infiniment plus belles, elles sont loin d'offrir, dans leur ensemble, ce qui plaît dans la

classe à peu près analogue à Paris, appelée, je ne sais pourquoi, *grisettes*, et qui comprend les petites marchandes, les petites couturières, les petites lingères, etc., si propres, si polies, si soignées, qu'on ne remarque qu'en France, et que Sterne a si délicatement décrites dans le plus charmant de ses ouvrages.

Quant à la mise des dames romaines elle ressemble beaucoup à celle de nos dames françaises, dont elles suivent les modes aussi exactement que possible. On leur reproche parfois un peu de fierté, peut-être l'ont-elles héritée des anciennes Romaines, et l'on ajoute qu'il n'est pas toujours facile à un étranger d'être admis chez elles.

Ce n'est cependant pas le reproche que leur a fait M. de Lalande, car il dit « *que de son temps* « *les étrangers y étaient reçus facilement, et* « *pouvaient dans l'espace de quinze jours être* « *présentés partout.* » Pour mon compte, je n'ai eu qu'à me louer de l'accueil des dames auxquelles j'ai eu l'honneur d'être présenté; mais j'ai appris que deux raisons les empêchent d'accueillir chez elles beaucoup d'étrangers : la première c'est que leur société est déjà fort nombreuse, et la seconde c'est qu'elles redoutent la mauvaise langue et les préventions des étrangers, qui, pour la plupart, suivant elles, ne cherchent à les voir que pour les critiquer ensuite, et parfois même pour calomnier leur conduite, noircir leur réputation ou se moquer de leurs

usages. S'il en est ainsi, les étrangers ne doivent s'en prendre qu'à eux de la sévérité dont ils se plaignent.

M. de Lalande ajoute que de son temps les femmes d'un certain âge, à Rome, n'allaient point aux grandes assemblées, où l'on ne voyait presque jamais que la jeunesse. « Elles se bornaient, dit-il, à se rassembler en petits comités pour y faire leur partie de jeu. » Mais partout cet usage existe, et partout les âges aiment à se rapprocher, comme ayant entre eux plus de conformité de goûts et de plaisirs. Quoi qu'il en soit, il règne beaucoup de décence et même de dignité dans la haute société de Rome, et si parfois la galanterie parvient à s'y glisser, ce dont aucun pays n'est entièrement exempt, rien au moins ne blesse les convenances.

Il paraît d'ailleurs que les mœurs ici ont éprouvé une grande amélioration, ce qui a lieu de surprendre après la révolution française, qui a attaqué tous les principes d'ordre et de morale. L'excès du mal aurait-il produit ce bien, en mettant le jugement humain à même de comparer le vice à la vertu ; qui peut connaître les fins de la Providence lorsqu'elle nous envoie quelque calamité ? Les méchans, dans les commotions, font voir les conséquences de leur conduite, et les bons apprennent ainsi à éviter leurs exemples.

TEMPLE DE ROMULUS ET RÉMUS, AUJOURD'HUI ÉGLISE DE SAINT-THÉODORE, APPARTENANT A LA CONFRÉRIE DU SACRÉ-COEUR, APPELÉE SACCONI.

J'ai été plus d'un mois à Rome sans pouvoir pénétrer dans l'église de Saint-Théodore, bâtie sur les ruines du temple de Romulus et Rémus, suivant Féa, (1) parce qu'elle sert d'église ou plutôt de chapelle à la confrérie du sacré cœur, et qu'elle n'est ouverte qu'à certains jours et à certaines heures.

Cette église est une rotonde en briques, sans nulle architecture extérieure; elle fut reconstruite, dit-on, sur les fondations du temple de Romulus, dans le huitième siècle par le pape Adrien Ier. L'intérieur est aussi sans architecture, la voûte seule est ornée de médaillons en losanges. Elle sert, comme je l'ai dit, de chapelle à la confrérie du sacré cœur, autrement dite *sacconi*, parce que les confrères sont vêtus en blanc, et ont la tête couverte d'une sorte de sac ou voile percé de deux trous à l'endroit des yeux. Ce fut un des membres de cette confrérie qui voulut bien m'y introduire.

(1) Quelques-uns disent que ce temple avait été élevé en l'honneur de l'apothéose de Romulus, après qu'on l'eut assassiné en secret; mais il paraît que celui-là était, comme je l'ai dit, au mont Quirinal, et s'appelait Quirinus, tandis que, suivant Vasi, le temple dont il s'agit était celui de Vesta. Son diamètre n'est guère plus grand que la rotonde encore debout du joli temple dit de Vesta, près du Vélabre, dont j'ai parlé.

« Elle est composée, me dit-il, de ce que Rome possède de plus distingué, tels que cardinaux, prélats et autres personnages pourvus ou non de dignités, mais nobles, parce que la noblesse seule y est admise. Cependant il ne suffit pas d'être noble pour en faire partie, il faut encore avoir des mœurs et une conduite irréprochables.

« Dans les cérémonies, tous les confrères vont les jambes nues et sont revêtus de leur sac; la plus grande égalité règne entre eux; princes, cardinaux, évêques, prélats, simples gentilshommes, sont tous placés indistinctement, sans rang ni démarcation, sur les bancs de la salle de réunion, que voici. Le président seul a un fauteuil en bois brut que vous voyez à l'extrémité de la salle. Ici, comme dans la chapelle que vous venez de voir, tout est en bois, comme chandeliers, croix, siéges, etc., et les tentures sont une simple étoffe de coton. Le pape, lorsqu'il est confrère, n'est plus qu'un pécheur et l'égal des autres. Enfin ici l'orgueil apprend à s'humilier et à se souvenir que, devant Dieu, toute puissance est nulle et tous les hommes sont frères. Comme vous voyez, la religion à Rome met en pratique ce qu'elle enseigne; et, je vous le demande, un peuple qui a sans cesse de tels exemples devant les yeux peut-il être aussi corrompu que celui qui est excité chaque jour par l'impiété et par la perversité?

« Les confréries de Rome, qui toutes ont des règles sévères et d'autres devoirs à remplir que ceux de s'humilier et se couvrir du sac de la pénitence. Elles assistent aux convois funèbres, font pour les morts des prières, secourent de leurs aumônes les vivans, et portent leurs soins aux blessés et aux malades; or, dites-moi, je vous prie, vos prétendus philanthropes français, si sensibles en paroles, si pompeux en discours, en font-ils autant en réalité? » — Ce sont des hypocrites, lui répondis-je, qui, sous le masque de la sensibilité cachent souvent la perversité, l'orgueil, l'ambition et la vanité, et si par hasard ils secourent le malheur, ils font sonner bien haut leur bienfaisance et rougir l'infortune.

Il me fit alors descendre dans un souterrain, lieu de la sépulture des confrères. « Ces tombes, me dit-il, les contiennent; et lorsqu'elles sont toutes occupées et qu'un nouveau confrère meurt, le plus anciennement enseveli lui cède sa place, et ses restes alors sont portés dans l'ossuaire que voici au-dessous de la porte d'entrée, vous êtes à même d'apercevoir à travers cette grille des têtes et des ossemens rassemblés en divers monceaux. Voilà comme chaque jour les confrères sont forcés de se rappeler en passant devant le lieu de leur dernière demeure ces mots prononcés le jour des cendres dans toute la chrétienté :

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.

Un tel spectacle en effet, lui dis-je, est bien fait pour calmer les passions les plus fougueuses. Je remerciai de sa complaisance mon respectable guide, et je me retirai de ces lieux beaucoup plus sérieux que je n'y étais entré.

J'oubliais d'ajouter qu'au milieu de la cour qui précède la chapelle et qui est, ainsi que le temple lui-même, de quinze pieds au moins plus basse que le sol environnant, (1) il existe un autel antique en marbre blanc. Les uns disent qu'il servait à brûler des parfums, d'autres croient qu'on y conservait dans le temple de Vesta le feu sacré.

---

(1) Par conséquent au niveau de l'ancien Forum romain, qui presque partout est encore enfoncé sous quinze ou vingt pieds de décombres.

LETTRE XL.

mai 1830.

Départ pour Naples.

Me voilà, mon cher comte, sur la route de Naples : je quitte des lieux que j'ai explorés avec avidité, pour courir avec la même ardeur vers des contrées délicieuses que je désire aussi connaître. L'amour des voyages, mon ami, ressemble beaucoup à l'amour en général ; enfant de l'enthousiasme, il s'éteint et meurt souvent avec lui, heureux encore lorsque la satiété, résultat de jouissances satisfaites, ne vient pas les remplacer, car les voyages ont bien aussi leurs épines. Tant que l'attrait et la curiosité l'emportent sur les fatigues et sur les contrariétés, on appelle cela plaisir; mais à mesure que le plaisir diminue celles-ci l'emportent à leur tour, et parfois nous accablent.

Cependant je n'en suis pas là, je vous assure,

et je n'oublie pas une première faveur par cela même qu'on m'en accorde de nouvelles; d'ailleurs l'inconstance ne provient la plupart du temps que de ce qu'on a été trompé dans son attente, et qu'on a pris l'illusion du bonheur pour le bonheur lui-même. Mais l'Italie est-elle dans ce cas? N'offre-t-elle pas plus encore que ce qu'elle promet? Où la nature montre-t-elle un ciel plus constamment pur? Où l'histoire offrit-elle jamais plus de souvenirs? Où les arts possèdent-ils plus de richesses? Quel pays déploie-t-il plus de sites variés, les uns fertiles, d'autres rians, d'autres sauvages ou sévères? Quelle contrée pourrait enfin réunir plus de délices réunis et fixer davantage l'homme qu'elle a su charmer? Non, l'Italie n'est pas trompeuse, et ses attraits sont toujours nouveaux.

Je sors de Rome par la même porte que lorsque j'ai été à Tivoli, c'est à dire par la porte de *San Lorenzo;* mais bientôt je laisse à ma gauche la route qui me conduisait à l'ancien Tibur, et la foule des tombeaux placés à droite et à gauche de l'ancienne voie Appienne que je parcours me prouve qu'ici comme à Tivoli les Romains sont venus vivre et mourir.

Parmi ces tombeaux j'en aperçois un magnifique. Les uns disent que c'est celui d'Ascagne, fils d'Enée, fondateur d'Albe-la-Longue (quatre cents ans avant la fondation de Rome.), d'autres prétendent qu'il fut érigé par Pompée pour y

placer les cendres de sa femme Julie, fille de César, et qu'il fut élevé dans la villa que possédait Pompée en face de son palais.

J'ignore si la dernière assertion est la véritable, mais je la crois infiniment plus vraisemblable que la première; d'abord parce qu'il est encore douteux qu'Enée soit venu en Italie, et que quand cela serait Ascagne son fils, tout fondateur qu'on le dit être d'Albe-la-Longue, n'était point assez riche, non plus que ses sujets, pour qu'on ait pu lui élever un semblable monument. En effet je me représente le roi Ascagne comme un bon seigneur féodal, possesseur de quelques vassaux dont les chaumières rassemblées autour de sa demeure prirent le nom pompeux de ville, et son chétif manoir obtint celui non moins exagéré de palais.

Mais pourquoi chercher ainsi à décolorer la poésie et à dissiper une agréable illusion? Il n'y a souvent que cela dans le monde; si donc nous détruisons ces images trompeuses, que reste-t-il dans la vie? Tant de gens en vivent, pourquoi les leur ravir? Que nous bannissions celles qui exagèrent les infortunes, permis à nous; mais conservons au moins les autres avec soin, et laissons le sommeil à ceux qui sont bercés par de doux songes. Hélas! le réveil n'arrive jamais que trop tôt pour eux!

Alba-Lunga, depuis rivale de Rome et patrie des Curiaces, fut donc bâtie, suivant l'opinion

vulgaire, par Ascagne, fils d'Enée, et l'endroit où elle était située entre la montagne et le lac s'appelle aujourd'hui *Palazzuola*. Tullus Hostilius la détruisit, comme vous savez, lorsqu'il alla punir la trahison de Metius Suffetius, dictateur des Albains.

La ville actuelle doit, dit-on, son nom et son origine au camp retranché qu'avaient les Romains à l'endroit même où elle est bâtie. Les somptueuses villa de Pompée et de Domitien y attirèrent successivement beaucoup de Romains, et enfin, sous la décadence de l'empire, se forma la ville actuelle, qui fut nommée *Albanum*, du nom de son territoire. (1)

Cette ville attire à son tour beaucoup de Romains modernes, qui y ont bâti des villa. Les papes eux-mêmes en ont une magnifique à Castel-Gandolfo, qui en est peu éloigné, aussi bien que les ruines de l'antique Albe, parmi lesquelles on remarque un reste de cirque. En gravissant la montagne auprès du couvent des capucins, on jouit non seulement de la vue du lac qui se nomme aussi *Alba-Lunga*, mais encore de toutes les hauteurs boisées qui l'environnent.

Ce lac, qui, dit-on, a douze milles de circuit et quatre cent quatre-vingts pieds de profondeur, paraît avoir été la bouche d'un cratère, aussi bien que le lac de Nemi et la charmante vallée d'Arici, laquelle, suivant Fea, aurait été une

(1) *Itinéraire de Rome et de Naples*, par Vasi.

troisième ouverture commune aux deux lacs ci-dessus, mais qui se serait éteinte sans produire d'eau comme les deux autres.

Le canal du lac Albano est un des plus singuliers ouvrages des Romains. C'est un déchargeoir ou émissaire par où les eaux vont se rendre au-delà du mont. Il fut créé trois cent quatre-vingt-treize ans avant notre ère par les Romains, occupés à faire le siége de Véies, et par suite d'une crue d'eau considérable. Rome ayant envoyé à Delphes des députés pour consulter l'oracle d'Apollon, il leur répondit : *Les Romains ne subjugueront les Véiens qu'après avoir donné un écoulement au lac d'Albano.* Cette réponse les engagea à percer la montagne et à creuser un canal de la longueur de près de deux milles, de la largeur de trois pieds et demi et de la profondeur de six. Cet ouvrage, quoique opéré dans le roc vif et à coups de marteau, fut achevé en une année, et avec tant de solidité qu'il sert encore au même usage, sans avoir jamais eu besoin de réparation. Ces eaux vont ensuite se décharger au-delà de la montagne. (1)

Sur le bord du lac on trouve deux grottes ou nymphées, c'est à dire des salles ornées de statues, comme la prétendue grotte de la nymphe Egérie près de Rome (2) destinées à prendre le frais.

---

(1) Voyez *Itinéraire de Rome et de Naples*, par Vasi.

(2) Voici ce que dit Nibbi au sujet de la grotte située hors des

La ville moderne d'Albano est petite mais gaie; les rues sont larges et bien bâties, et ce qu'elle offre surtout de remarquable c'est la beauté de son sang. Presque toutes les femmes que j'y ai observées, et il y en avait beaucoup, (c'était jour de marché) étaient bien, et tandis que dans beaucoup de pays sur dix femmes on en voit une jolie, ici sur le même nombre il s'en trouvait à peine une ou deux réellement laides. Cette observation s'étend non seulement à Albano, mais encore à tous les environs de Rome. Aussi est-on moins surpris que Raphael, le Guide, le Titien, le Guerchin et tant d'autres peintres aient peint de si belles têtes après avoir vu les femmes de ces contrées, parmi lesquelles ils purent choisir leurs modèles. Je fus également moins étonné de la beauté des anges

---

murs de Rome, et connue sous le nom de grotte ou nymphée d'Egérie.

« La manie de donner des noms célèbres à chaque ruine a « fait appeler trop légèrement ce reste du nom de grotte de « la nymphe Egérie, qui était, d'après Juvenal et Symmachus, « à côté de la porte Capène, près du grand chemin qui con- « duisait à Baïes : d'ailleurs la statue ancienne qu'on trouve « au fond de ce nymphée est évidemment celle d'un homme « ou d'un jeune fleuve, et non pas d'une nymphée ainsi il « faut le considérer comme un de ces nymphées qui se trou- « vent si souvent dans les villes des anciens et consacrés aux « fleuves, aux fontaines et aux naïades. La statue du jeune « fleuve placé au fond est celle du *Fons* ou fontaine locale, « et peut-être de l'Almon, fleuve dont cette source va grossir « les eaux. » (Nibbi, *Itinéraire de Rome*, t. II, p. 399.)

peints par ces artistes célèbres lorsque j'eus vu les enfans de l'Italie, car la plupart sont de vrais *petits anges*, tant par leurs jolis traits que par leurs beaux yeux noirs, leurs cheveux bien bouclés et la propreté dans laquelle on les tient en général.

Non loin d'Albano je vis sur le bord de la route un mausolée dont la base est un grand socle carré ; le circuit est de cinquante-cinq pieds, et aux quatre coins s'élèvent quatre pyramides rondes, ou plutôt quatre cônes, dont il ne reste que deux entiers. Entre eux est un grand piédestal terminé aussi par uncône. Ce massif, qui ne paraît pas contenir de chambre sépulcrale, s'appelle le *tombeau des Horaces*, bien qu'à tort, suivant Tite-Live ; les Horaces et les Curiaces ayant été enterrés chacun à la place où ils moururent, vers les Fosses Clélie, près de la voie latine, à cinq milles de Rome. (1)

Plutarque dit que Cornélie, veuve de Pompée, ayant rapporté d'Egypte les cendres de son mari, elle les plaça dans sa villa d'Alba-Lunga ; ce qui a fait croire, dit Nibbi, sans plus de fondement que ce tombeau était le sien, tandis que son architecture découvre une époque fort antérieure à la mort de Pompée.

Comme on le voit, ce monument, ainsi que beaucoup d'autres, reste inconnu, et exercera

(1) Voyez *Itinéraire de Rome à Naples*, par Vasi.

long-temps sans doute encore l'esprit des savans archéologues.

Depuis Alba jusqu'à Velletri le pays est ravissant et des plus variés.

Je suivais une route parfaitement entretenue et pavée en petits grès égaux, comme les rues de Rome; à travers de ces bois on découvre de charmans vallons, des villa et quelques ruines antiques.

Auprès du lac Nemi, appelé par les anciens le *Miroir de Diane* à cause du temple qu'y avait cette déesse, est délicieusement située la petite ville de Gensano, jolie comme les femmes qui l'habitent, et dont les principales rues, larges et droites, aboutissent à une place ornée de deux fontaines.

A quelque distance au-delà de Gensano, on aperçoit au milieu des bois un ancien monastère de bénédictins du mont Cassin, dont l'architecture est tout à fait orientale, et rappelle l'origine première des ordres monastiques qui, de l'Orient, comme on sait, sont venus en Occident apporter à l'Europe les sciences de l'Asie et les bienfaits de l'agriculture.

Au sortir de la forêt on découvre un pays des mieux cultivés en vignes, en diverses sortes de grains, et embelli par les paysages les plus variés, par des côteaux, des vallons délicieux qui se succèdent et qui ont à l'ouest la mer pour horizon.

C'est donc injustement que l'on accuse le gou-

vernement papal d'entretenir la fainéantise et d'être ennemi de l'agriculture. Toutes les parties fertiles de l'état romain sont cultivées avec soin, et l'on aurait tort de juger de cet état d'après l'aspect déplorable de la campagne de Rome, qui est indépendant de la volonté du souverain.

Velletri, patrie d'Auguste ou du moins de sa famille, où j'arrivai le soir, est une ville ancienne, assez grande, et ornée de quelques beaux édifices; elle possède des restes d'antiquités dont on ignore l'origine, et la montagne sur laquelle est cette ville laisse apercevoir des débris d'anciens volcans. Le palais Ginetti, aujourd'hui du prince Lancellotti, que j'ai eu l'honneur de connaître à Rome, est un grand et bel édifice, bâti sur les dessins de Martin Lunghi; son escalier en marbre, un des plus beaux de l'Italie, conduit à trois étages de portiques où sont des appartemens; les jardins de ce palais avaient, dit-on, autrefois six milles de tour, et les eaux de ses fontaines étaient amenées de la montagne de la Faïola, à cinq milles de distance, par des aquéducs dont une partie a été creusée dans la montagne. Je doute que beaucoup de grands seigneurs en France aient jamais été assez riches pour exécuter de semblables travaux.

Au reste, ces jardins ont été remis depuis en culture, par suite sans doute de la diminution de fortune de leurs possesseurs.

En arrivant je vis toute la ville illuminée ; on tirait des boîtes, et la musique de la milice exécutait d'excellentes symphonies devant le magnifique palais de l'archevêché. J'appris que c'était en l'honneur de l'arrivée du cardinal Pacca, successeur du cardinal défunt della Somaglia à l'archevêché de Velletri.

Or je puis vous assurer que le peuple de cette ville a mis plus de zèle et d'empressement à illuminer ses maisons pour honorer son nouvel archevêque que le peuple français, autrefois si dévoué, n'en montre maintenant le jour de la fête de son roi. De la terrasse de ce palais on jouit d'une vue magnifique, et qui s'étend jusqu'à la mer.

Le sang à Velletri est beau comme celui d'Albano. Les femmes y ont une aussi belle carnation, une aussi jolie tête, des yeux noirs aussi grands, une physionomie aussi expressive, et un maintien aussi décent.

FERME DE CAMPO MORTO.

Cette vaste possession, seul bien, dit M. Lullin de Châteauvieux, qui reste aujourd'hui à l'église de Saint-Pierre de Rome, est située près des Marais Pontins, dans la partie la plus déserte de l'Agro Romano, ou campagne de Rome, entre Velletri et Nettuno.

Le fermier, qui habite Rome, a sous lui un économe appelé *fattore*, qui commande aux

capi, ou chefs des troupeaux et des ateliers de la ferme, lesquels ont des pâtres et des ouvriers sous leurs ordres, comme dans toutes les fermes de la campagne de Rome.

Cette ferme possède quatre cents chevaux, plusieurs centaines de bœufs, vaches, buffles, etc. En outre elle a deux mille porcs noirs, nourris de glands dans la forêt qui continue presque sans interruption de la Toscane jusqu'au mont Circé, et qui est pleine de chênes blancs; les marais nourrissent les buffles, et la partie la plus élevée de la ferme entretient quatre mille moutons; les uns, de couleur brune et nommés *negretti*, servent à fabriquer le costume des moines mendians de l'Italie; les autres sont de l'espèce de la Pouille et ont la tête très busquée, accompagnée de deux longues oreilles tombantes qui battent sur leurs joues. Ces beaux animaux, dont la laine d'une blancheur éclatante égale presque en finesse celle de l'Aragon, ont le défaut de n'en porter que sur la moitié du corps. En revanche les brebis donnent prodigieusement de lait. Comme la viande de mouton est mauvaise, et qu'il n'est pas d'usage d'en manger, on tue tous les agneaux mâles et même une partie des femelles, et on trait les brebis pour faire des fromages. Il n'est pas rare qu'une brebis en fournisse seule pour trois piastres dans la saison. (1)

(1) *Lettres d'Italie à M. Pictet*, p. 191 et suivantes.

La ferme de Campo Morto possède trois mille rubbia ou six mille arpens de terre cultivable, et à peu près autant d'inculte. Les premières sont divisées en neuf portions à peu près égales, une est en jachère, une en blé, les sept autres sont en pâturages. On y entretient, comme il est dit plus haut, quatre mille moutons, quatre cents chevaux, deux cents bœufs, et dans les *macchie* ou terres incultes on y nourrit sept cents vaches et quelquefois jusqu'à deux mille porcs. (1)

PROFIT DE CETTE FERME POUR LE FERMIER.

Malgré de grandes pertes de bestiaux que le fermier a quelquefois à supporter, il a environ cinq mille piastres de bénéfice annuel, outre l'intérêt de cinq pour cent du capital de ses troupeaux.

Ainsi l'on voit que ces terres de la campagne de Rome, si méprisées et si sauvages, s'afferment à raison de dix-huit francs l'arpent de Paris. Il y en a prodigieusement en France qui ne se louent pas autant.

Elles s'affermeraient davantage encore si elles étaient divisées et peuplées, mais nullement dans la proportion où on le suppose, parce que le mystère des grandes exploitations consiste dans leur économie, et rien ne trompe autant sur le revenu de l'agriculture que l'aspect qu'elle

---

(1) Page 216.

offre aux regards, car ce revenu dépend uniquement de l'ensemble des combinaisons de l'économie, et nullement de la richesse des productions qu'elle étale aux yeux. (1)

---

(1) Page 217 et suivantes.

LETTRE XLI.

3 mai 1830

Trépont. — Marais Pontins. — Terracine.

En quittant Velletri on redescend dans la plaine, et l'on se retrouve dans un pays aussi varié que riche et bien cultivé. La route est bordée de belles haies fleuries en ce moment, des arbres garnissent les champs, et dans le lointain on découvre de belles et antiques forêts.

Mais bientôt le paysage perd de sa variété, des plaines et des pâturages monotones remplacent les vignes, les côteaux et les terres bien cultivées; on croit déjà s'apercevoir de l'approche des marais Pontins; déjà on se précautionne contre les bandes de voleurs, autrefois fréquentes et dangereuses dans ces contrées. Des postes de soldats sont établis sur toutes les routes, à chaque mille de distance, pour protéger les voyageurs, ou plutôt pour les rassurer, car le nombre des voleurs est tellement diminué qu'il est

extrêmement rare maintenant, sur cette route, qu'un voyageur soit attaqué; et, grâce aux moyens de vigueur qu'on a employés contre eux, on n'en entend plus guère parler que dans les livres des voyageurs, et surtout dans ceux de M. Simond et de lady Morgan.

On a été jusqu'à dire que le pape avait conclu un traité avec eux moyennant un tribut qu'il leur payait pour qu'ils s'abstinssent d'attaquer les voyageurs. Ceci est entièrement faux: il n'y a jamais eu de traité entre les papes et le voleurs; seulement Pie VII, par la voie du Cardinal consalvi, alors ministre, leur accorda une amnistie qu'ils acceptèrent, et ils furent dispersés en différens endroits. Voilà ce que m'assurèrent des personnages dignes de foi.

Sous les Français même, ces chefs de brigands n'avaient jamais pu être soumis, et c'est au cardinal Benvenuti, alors gouverneur de Frosinone, qu'on doit en partie leur destruction. Entre autres actes de rigueur indispensables, il fit détruire le bourg de Soninone et transporter ses habitans, tous voleurs, en différentes contrées.

Tréponte n'offre que les ruines d'un couvent dévasté par les Français, et depuis lors abandonné. On ne trouve en ce lieu qu'une auberge établie dans un des bâtimens mêmes du couvent, et quelques huttes.

Au devant de ce couvent, sur le bord de la route, se voient quelques débris de colonnes

antiques, en marbre blanc et en granit, portant des inscriptions que je n'ai pu déchiffrer, sinon le mot de César; j'ignore de quel édifice elles proviennent. Cependant on croit qu'elles servaient d'ornemens au forum Appi et à la célèbre voie Appienne, qui de Rome conduisait à Brindes.

C'est à Tréponte que commencent ces fameux marais dont l'air a toujours été, et est encore, si pestilentiel et si funeste à la campagne de Rome. Ils ont environ vingt-quatre milles de long, sur six et même douze de large en quelques endroits.

Le nom de *marais Pontins*, ou *Pomptina Palus*, vient, suivant Vasi, (1) de *Pomet'a*, qui était une ville peuplée et considérable, même avant la fondation de Rome, située, et d'après quelques auteurs modernes, à l'endroit qu'on appelle aujourd'hui *Mesa*.

« Dans les temps plus anciens, ajoute-t-il, ce pays fut si peuplé qu'on y compta, suivant le témoignage de Pline, jusqu'à vingt-trois villes, du nombre desquelles étaient Sulmona, ou Sermoneta, Setia ou Sazzi, Privernum ou Piperno, et Antium. Indépendamment de ces villes, il y avait dans les environs un grand nombre de villa si considérables que les noms de quelques-unes se sont conservés jusqu'à pré-

(1) *Itinéraire de Rome à Naples*, par Vasi.

sent; entre autres celle de Titus Pomponius Atticus, aux environs de Sezzia; celle de la famille Antonienne, auprès du mont Antigano, où l'on voit encore des ruines nommées *la Grotta del Campo*, celle de Mécène, près de Pantanello, où il reste de vieux murs, et celle d'Auguste, qui était près du palais de la maison Cornélia, dans l'endroit appelé *Maruti*.

« Mais, dit M. Pierre de Joux(1), d'après Pline le naturaliste, des torrens et des ruisseaux innombrables, dont la source est au pied des montagnes et qui s'étaient creusés des lits profonds, d'où ils roulaient leurs flots limoneux jusqu'à la mer près de Monte-Circello, vinrent à se déborder; ils emportèrent les digues qui les tenaient captifs, et submergèrent le territoire populeux et riche qui s'étendait depuis la ville de Pometium jusqu'à la presqu'île de Circé (2). L'Astura, la Ninfa, la Teppia, l'Amaseno, l'Ufente et l'Acqua-Puzza, toutes ces rivières, dans cette grande inondation, renversant les môles qui les contenaient, se réunirent et inondèrent cette opulente et fertile région, où les eaux, devenant

(1) Dans ses *Lettres sur l'Italie*, t. 2, p. 393.

(2) *Monte Circello*, ou cap de la fameuse *Circé*; c'est une presqu'île formée par un rocher elevé, où est la ville de *San Felice*; là était le palais de la fille du Soleil, et les prisons redoutables où Homère dit *que les compagnons d'Ulysse furent enfermés après leur métamorphose*.

(Voyez *Itinéraire de Rome à Naples* par Vasi.)

stagnantes, exhalèrent des vapeurs pernicieuses, qui corrompirent jusqu'à l'air des cités construites sur les hauteurs à une grande distance, et Rome même ne fut pas à l'abri de ce fléau.

« Cependant il paraît que cette contrée avait toujours été marécageuse et sujette aux inondations; car on croit qu'Appius, l'an 442 de Rome, a été le premier qui ait fait travailler aux marais Pontins, lorsqu'il y fit passer la fameuse route de son nom. Il y avait des canaux, des ponts et des chaussées dont il reste encore debout des parties considérables; malheureusement les guerres qui survinrent aux Romains les détournèrent long-temps du soin de l'entretien qu'exigeait ce canton, et furent cause des inondations qui s'ensuivirent.

« Plutarque, Suétone et Dion disent que, sans sa mort, Jules César avait eu le vaste projet de porter l'embouchure du Tibre vers Terracine, pour rendre le commerce de Rome plus facile, donner un écoulement aux marais Pontins et dessécher ainsi les campagnes.

« Octave reprit le projet de dessèchement, et fit faire en différentes directions plusieurs canaux qui portaient les eaux à la mer. L'empereur Trajan, selon Dion, fit paver le chemin qui traversait les marais Pontins et bâtir des ponts et des maisons, ainsi que le prouve une inscription gravée sur une pierre à la tour de Tréponte, sur la voie Appienne.

« Pendant la décadence de l'empire, continue Vasi, l'inondation des marais avait recommencé; Théodoric, roi d'Italie, les fit dessécher par Basilius Decius avec tout le succès qu'on en pouvait espérer, et l'inscription qui fut gravée à ce sujet se voit répétée à Mesa et près de la cathédrale de Terracine..

« Boniface VIII fut, dit-on, le premier pape qui s'occupa du desséchement des marais Pontins. Puis Martin V, Sixte V le tentèrent également, ainsi que leurs successeurs. Mais à Pie VI était réservé l'honneur de combattre avec plus de succès cette hydre; considérant qu'il pouvait rendre à l'agriculture vingt mille rubbia de terrain (ou cent mille arpens de Paris) (1), il fit faire par Cajétan Ripani de nouveaux nivellemens de ces marais dans tous les sens; cet ingénieur reconnut qu'on pouvait rassembler les eaux dans un canal contigu à la voie Appienne qui marquait leurs anciennes directions, et les faire aboutir dans la mer à Torre di Badino, et c'est ce qu'on appelle *Linea Pia*, du nom de ce pontife, qui en entreprit l'exécution en 1778. Divers petits canaux conduisent les eaux dans deux

(1) Selon M. Lullin de Châteauvieux la rubbia ne serait que le double de l'arpent de Paris, tandis que Vasi prétend que les vingt mille rubbia de marais desséchés par le pape Pie VI équivalent à cent mille arpens de Paris; ce qui rendrait la rubbia cinq fois plus forte que l'arpent de Paris · il y a donc erreur de part ou d'autre.



autres canaux plus grands, ce qui empêche la stagnation. Plusieurs fois Pie VI, ce pape si plein de vertus, de courage et de persévérance, s'y porta en personne; et, sans épargner ni soins ni dépenses, il conduisit cet ouvrage à tel point, qu'aujourd'hui presque toute cette vaste campagne est devenue cultivable. L'air est moins malsain, et la voie Appienne, autrefois sous les eaux, fut rétablie. (1)

« Ce grand canal, dit à son tour M. Lullin de Châteauvieux, appelé *Naviglio grande*, sur lequel Horace navigua en allant à Brindes, est celui que Pie VI a fait réparer en même temps que la route. Le but fut de profiter d'une pente de sept pieds qui existe dans le niveau des marais, de leur point le plus élevé jusqu'à la mer, pour ouvrir des parallèles de distance en distance destinées à y verser les eaux. Pie VI voulut diriger des canaux secondaires sous un angle de 45°, également parallèles entre eux. Par ce moyen il faisait profiter du bénéfice de la pente toute la surface des marais. Il n'y eut que deux grandes parallèles terminées sous Pie VI, avec leurs affluens; mais le succès complet de ce travail a indiqué aux ingénieurs français qu'il suffisait de finir l'entreprise d'après ce système pour rendre à la culture tout le sol des marais; c'est à quoi l'on s'occupe maintenant.

(1) Voyez *Itinéraire de Rome à Naples*, par Vasi, p. 16.

« Toute la partie qui borde les deux côtés de la route est desséchée ; néanmoins on ne remarque pas que ce dessèchement ait rien fait pour la salubrité de l'air. Au reste ces terrains, cédés par Pie VI à son neveu le duc de Braschi, et à quelques autres propriétaires, ont subi le régime rural de toutes les grandes propriétés des Maremmes, c'est à dire un manoir commun d'où l'on surveille de grands troupeaux de bêtes à cornes et de buffles. (1) »

Autrefois, pour aller à Terracine il fallait passer par les montagnes de Vezzo et de Piperno, voyage incommode, tandis qu'aujourd'hui on est frappé de surprise et d'admiration en voyant, au milieu de ces lieux déserts, une route tirée au cordeau et plantée dans la longueur de vingt-cinq milles de quatre rangs d'arbres ; c'est ainsi que les papes, dont l'existence est souvent si courte, qui ont de si faibles revenus, et dont on accuse sans cesse le gouvernement, sont parvenus à faire plus que n'avaient fait les empereurs romains, malgré leurs trésors et leur puissance.

A gauche de la route, à deux milles de distance on découvre la chaîne des Apennins, derrière laquelle sont les Abruzzes, et une forêt immense dérobe à droite la vue de la mer, qui en est à quatre ou cinq lieues. Cette forêt, dont

---

(1) *Lettres sur l'Italie*, par M. Lullin de Châteauvieux, p. 231.

le sol est en dos d'âne, empêche l'écoulement des eaux des marais Pontins; elle est peuplée de chevreuils et de sangliers qui, dit-on, se répandent dans les marais, lesquels servent de pâturages à des troupeaux de buffles et à ces bœufs magnifiques, aux cornes immenses, que l'on admire dans les états romains et dans le royaume de Naples.

On dit que les parties défrichées de ces marais rapportent trente et quarante pour cent aux propriétaires; ainsi que l'on juge de la richesse de ce pays si on parvenait à le cultiver en entier (1); mais il faudrait pour cela beaucoup de frais, de persévérance, et de plus une population considérable qui voulût s'y coloniser : malheureusement la réputation morbifique de ces lieux éloigne plutôt ceux qui l'habitent qu'elle n'en attire d'autres.

SOURCES D'EAUX SULFUREUSES REGARDÉES COMME UNE DES PRINCIPALES CAUSES DU MAUVAIS AIR.

M. Lullin de Châteauvieux attribue la cause des progrès continuels du mauvais air à l'accroissement des sources d'eaux sulfureuses produites

---

(1) D'après M. Lullin de Châteauvieux, le terme moyen du produit de l'année de récolte dans les marais Pontins est de douze ou quinze boisseaux de blé pour un : j'y ai mesuré, dit-il, des plantes de maïs de seize pieds de haut, et des chanvres à peu près aussi grands. (Voir ses lettres de l'Italie à M. Pictet de Genève, p. 231 et 232.)

par les volcans éteints et à de nouvelles ouvertures de la terre, qui font jaillir de nouvelles sources.

« Le long repos, dit-il, dans lequel les volcans qui avaient bouleversé l'Italie avant les temps connus avaient laissé ce pays prit fin sous le règne de Titus, et le Vésuve se réveilla. Il ne peut y avoir nul doute sur le phénomène de la formation successive des solfatares dans l'étendue occupée par les Maremmes. Celle qu'on voit près de Tivoli ne pouvait pas encore exister lorsqu'Adrien fit bâtir dans son voisinage la charmante villa dont les ruines portent son nom, car les voyageurs savent quelle horrible infection cette solfatare répand jusqu'au sein de ces bocages. Adrien n'aurait jamais fait choix d'un tel emplacement pour y réunir ce que l'univers offrait de plus précieux.

« Cet événement est assez fréquent en Italie, et j'ai moi-même assisté à l'apparition subite de l'un de ces gouffres près de San Gimignano. Un très grand nombre sourdissent de terre comme de petites sources infectes dans des lieux déserts des Maremmes; mais leur exhalaison n'en est pas moins funeste. Le nombre de ses soupiraux s'est multiplié dans ces parages, et ils sont devenus des sources abondantes d'hydrogène sulfuré. Ce gaz dangereux se répand dans l'atmosphère, il pénètre dans les forêts, il s'élève à une assez grande hauteur, il porte partout avec lui sa vertu

délétère ; son action ne cesse qu'à l'approche d'une saison dont la température paralyse son effet. Cette action se combat dans le centre des villes, parce que d'autres miasmes neutralisent l'effet de ceux de l'hydrogène sulfuré. » (1)

Ces réflexions peuvent être justes ; cependant nulle part on n'est plus incommodé de l'odeur de soufre que dans les environs de Naples, et néanmoins on n'y éprouve point cette influence morbifique appelée *mal aria.*

Apparemment que l'hydrogène sulfuré y joue un moindre rôle que dans les Maremmes, ou que d'autres causes en neutralisent l'effet.

A l'extrémité du cap occidental des marais Pontins et à l'embouchure de la rivière Astura est la tour du même nom, où il y avait un petit port dans lequel Cicéron s'embarqua pour aller à sa maison de campagne de Formie le jour qu'il fut assassiné. « C'est aussi là que fut trahi et arrêté, dit Vasi, le jeune Conradin, roi de Naples, par un Frangipani, seigneur d'Astura, chez lequel s'il était réfugié. (2)

Au bout de quelques milles et près d'une auberge appelée, je crois, *Bocca di Fiume*, je fus frappé de la grandeur et de la beauté d'une ruine antique qui se trouvait à ma gauche ; je descendis de voiture, et m'en étant approché je vis que ces

---

(1) Page 343 et suivantes.

(2) Voyez *Itinéraire de Rome à Naples*, par Vasi, p. 17.

ruines étaient les restes d'un mausolée magnifique, dont mon itinéraire ne parle pas, quoiqu'il en valût pourtant la peine. La base du monument est un massif carré qui, à chaque coin supérieur, contenait un tombeau voûté, dont un seul reste entier. Au milieu du massif s'élevait un socle ou piédestal au pied duquel on montait par trois degrés en belles pierres de taille. Les quatre faces de ce beau monument paraissent avoir été ornées de colonnes dont on voit encore des restes de bases, ainsi que des fûts de ces mêmes colonnes, couchés à quelque distance de là; je m'aperçus, d'après leurs formes, leurs inscriptions et la matière dont elles sont formées, que celles que j'avais vues à Tréponte devaient provenir de ce même monument, et je ne doutai plus que ce ne fût un de ceux qui avaient orné la célèbre voie Appienne que je parcourais.

Cet édifice a été entièrement déterré, soit par les Français pendant leur séjour en cette contrée, soit par Pie VI lorsqu'il créa cette route superbe. Sa base conserve encore une partie des belles pierres dont autrefois il était entièrement revêtu.

A Bocca di Fiume il y a un pont construit pour le passage d'un canal.

Je rencontrai successivement deux auberges, celle de Nusa et celle de Ponte Maggiore, seules habitations existantes entre Tréponte et Terracine, ville où j'arrivai à quatre heures après midi.

C'était une ancienne ville des Volsques, appelée en leur langage *Anxur* ou *Axur*, d'où vient le nom de Jupiter Axur, ainsi appelé par Virgile, et qui veut dire Jupiter adoré à Axur, Les Grecs ensuite lui donnèrent le nom de *Trachina*, ou l'escarpée, et de là, selon Vasi, lui est venu celui de Terracine.

Les ruines de l'ancienne Trachina existent encore au sommet de la montagne à peu de distance de la ville actuelle. On y voit encore des restes considérables d'un temple, qu'on croit celui d'Apollon, et qui est orné de colonnes canelées en marbre.

On me dit à Terracine que la façade de la cathédrale, composée de huit colonnes assez grossières d'ordre ionique, avait été celle de l'ancien temple de Jupiter Anxur; mais comme le savant et consciencieux Vasi ne le dit pas, je n'ose l'assurer; toutefois elles annoncent ou une haute antiquité ou une œuvre moderne assez commune.

Sous le portique formé par ces colonnes on voit une urne en granit qui servit, dit-on, sous le paganisme à tourmenter les chrétiens, et depuis aux ablutions avant d'entrer dans l'église. (1)

En gravissant la montagne pour parcourir l'emplacement de l'ancienne Anxur, je vis à chaque pas des restes de ses murailles et d'an-

(1) Voyez *Itinéraire de Rome*, par Vasi.

ciennes voûtes soit de maisons, soit de tombeaux. Le chemin, ou plutôt la montée, car il n'y a pas de chemin tracé, est rude, fatigant, pénible et fort long; enfin je parvins au sommet de la montagne, puis à de vastes ruines appelées le château de Théodoric, roi des Ostrogoths et premier roi d'Italie en 489. Cette ruine consiste en divers arceaux, en corridors et chambres immenses et voûtées qui ont dû être magnifiques; mais je fus à même d'être désabusé sur le prétendu château de ce roi barbare. Au moins s'il l'habita il ne le construisit pas, car les arceaux ni les voûtes n'avaient rien de gothique; au contraire l'architecture en était toute romaine, et la façade extérieure conserve encore des pilastres d'ordre toscan; ses murs sont de construction réticulaire, comme la plupart des murs intérieurs des édifices romains, c'est à dire formés de briques ou de petits grès en losange et que l'on revêtissait en plâtre ou en stuc afin de les orner ensuite de fresques, d'arabesques ou autres peintures.

Quoi qu'il en soit, la vue de cet endroit est magnifique; outre la ville de Terracine et ses environs, on domine encore la mer, et la vue s'étend jusqu'au Vésuve et à l'île de Caprée. Cet aspect me ravit et me fit oublier la fatigue que j'avais éprouvée pour y parvenir.

Les anciens Romains avaient, dit-on, sur cette montagne beaucoup de maisons de campagne;

et l'empereur Galba en avait une près de l'enceinte où l'on voit d'anciennes grottes creusées dans le rocher.

En revenant de ces ruines une chose me frappa dans Terracine, c'est le teint pâle et blafard de ses habitans et de ceux de cette contrée en général ; ils ont tous la mine de gens sortant de l'hôpital ou prêts à y entrer ; et les femmes, si belles, si fraîches à Velletri, sont ici pâles, jaunes, maigres et laides. Tel est l'effet produit par le mauvais air des marais Pontins, et j'en vis les mêmes effets jusqu'à leurs confins, c'est à dire jusqu'à Mola di Gaeta.

A en juger par les restes qui subsistent encore, le port de Terracine, construit par Antonin-le-Pieux, devait être considérable. On y reconnaît encore la forme du bassin, et il reste même des anneaux de pierre qui servaient à amarrer les vaisseaux ; mais le sable ayant peu à peu comblé le port, la mer s'en éloigna. Plusieurs papes ont eu le désir de faire nettoyer le bassin, mais jusqu'à présent ils n'ont pu encore réaliser cet utile projet, qui rendrait florissante cette dernière ville des états ecclésiastiques.

On y tient garnison, et le pape Pie VI, dont partout on admire les œuvres, y a fait construire un fort beau palais.

LETTRE LXI.

Torre di Confini. — Lac de Fondi. — Fondi.

5 mai.

Je quittai le lendemain matin cette ville, non sans regretter ma chambre, dont la vue s'étendait sur la mer, qui venait expirer au pied de l'auberge, et j'arrivai bientôt à la limite de l'état romain, séparé de celui de Naples par une porte appelée Torre di Confini, ou del Epitafio, composée de deux tours, mais qui n'a pas même de portes pour se fermer.

Heureux sont les peuples qui craignent aussi peu leur voisinage mutuel, et dont l'harmonie n'est jamais troublée par l'intérêt et par la mauvaise foi.

Le lac de Fondi, qui ressemble plutôt à un large canal, est très poissonneux et borde la route, qui s'éloigne en cet endroit de la mer. L'ancienne voie Appienne sert de fondement à

cette route moderne, une des plus belles d'Italie et qui se prolonge jusqu'à Naples. Elle offre de distance en distance des restes de tombeaux.

L'air bientôt commence à devenir plus sain; les marais, desséchés et admirablement cultivés, produisent de magnifiques récoltes en grains de diverses sortes, et montrent de belles plantations de vignes et d'oliviers.

En entrant à Fondi, première ville du royaume de Naples, je reconnus qu'une partie des murs de la ville était non seulement de construction antique, mais même de cette construction qu'on appelle *Cyclopéenne*, ou étrusques, c'est à dire antérieure aux Romains. Ils sont composés de gros blocs de pierre ou de granit non taillés, de formes diverses et entassés les uns sur les autres sans ciment ni autres liens que leur propre poids. Cela ne me surprit plus lorsque j'eus appris que cette ville avait été autrefois une des villes des Arunci, peuple du Latium. Qui sait si alors même elle n'était déjà une ville antique, car en Italie tout se perd dans la nuit des temps. Elle fut presque ruinée en 1534 par une flotte turque, qui voulait enlever Julie de Gonzague, comtesse de Fondi, et célèbre par sa beauté.

MURS TAILLÉS EN POLYÈDRES.

Les Etrusques bâtissaient de cette manière les murs de leurs villes. Vitruve en parle et convient qu'elle n'est pas la plus agréable à la vue, mais la

plus solide ; ils imitent la nature en de certaines carrières, surtout auprès du lac de Bolzena, où l'on voit des blocs de pierres ainsi rangées en forme de coins qui s'emboîteraient les uns dans les autres.

L'ancienne voie Appienne, avec son antique pavé de forme irrégulière, traverse la ville et forme sa principale rue, d'ailleurs étroite et laide.

Sa cathédrale est un vieux vaisseau qui pour toutes beautés renferme un tombeau en marbre d'un travail curieux, et élevé anciennement en l'honneur d'un comte de Fondi. On y voit aussi un siége pontifical dans la sacristie, et une chaire à prêcher dans l'église, revêtues en mosaïque, et l'un et l'autre paraissent remonter aux premiers temps de l'église.

A Fondi on est obligé de subir de nouveau la visite des douaniers. Au-delà de cette ville se voit la grotte où, suivant Tacite, Séjan sauva la vie à Tibère en soutenant une roche prête à l'écraser. Assurément le monde n'a pu lui en avoir beaucoup d'obligation, et lui-même plus tard sans doute n'a pas été sans se repentir de sa bonne action.

Pendant quelque temps je parcourus la contrée la plus variée, et j'eus la jouissance d'y revoir des bosquets d'orangers, de citronniers, de figuiers qui me rappelèrent et Nice et la rivière de Gênes, que j'avais tant regrettée.

Les ruines considérables d'un mausolée s'of-

frirent à leur tour à ma vue ; et quoique j'ignore en l'honneur de qui il fut élevé, il a dû être d'une grande magnificence.

Bientôt il fallut quitter ces beaux sites pour entrer dans une gorge affreuse des Apennins, dont les flancs arides et composés de rochers grisâtres donnaient à ces lieux l'aspect le plus triste, le plus sauvage et le plus effrayant.

Ces lieux furent célèbres autrefois par les bandes de voleurs qu'ils contenaient ; c'est là également que le fameux Fra-Diavolo, en 1806, devint si redoutable même aux Français, qui finirent cependant par le saisir ainsi que sa troupe, fort considérable, et il fut condamné à mort.

Ce Fra-Diavolo, né à Itri, n'était pas un chef de voleurs, comme le dit lady Morgan dans son voyage, mais un chef de partisans napolitains, qui faisait la guerre aux Français avec l'assentiment du roi de Naples, alors réfugié en Sicile.

C'est aussi dans cette gorge de montagnes que périt, non en 1812, mais en 1811, le jeune Esmenard, auteur du beau poème de la navigation. (1)

(1) « Il avait reçu l'ordre de quitter la France, et se retira « en Italie. Après trois mois d'exil, il partit de Naples pour re- « venir dans sa patrie, lorsque sur le chemin de Fondi il fut « tout à coup entraîné par des chevaux fougueux vers un « précipice, et se brisa la tête contre un rocher. Il expira peu « de jours après, le 25 juin 1811, laissant une femme et trois

Je l'avoue, ce ne fut pas sans satisfaction que je me vis sortir enfin de cet affreux défilé, où le soleil, tombant à plomb, était d'autant plus ardent que l'air était intercepté de toutes parts. Aussi, en revoyant une campagne aérée et fertile, j'éprouvai ce que doit ressentir un prisonnier lorsqu'il est rendu au monde et à la liberté.

Avant d'arriver à Itri, vieille citadelle ruinée, placée sur une hauteur, je vis les ruines d'un autre mausolée qui a dû être immense; sa base se compose de divers degrés surmontés d'un énorme massif ou piédestal, sur lequel s'élève une piramide tronquée. On ne pût me dire à qui il avait appartenu.

Itri n'est plus qu'un gros village, sur la voie Appienne, à six milles de la mer. Quelques auteurs disent que c'est l'ancienne villa appelée par Horace *Urbs Marmurrarum*. Sa position est pittoresque, et on y voit des vignes, des figuiers, des lauriers, des myrthes et des lenstiques, espèce d'arbre résineux qui produit le mastic.

D'Itri à Gaète le pays continue à être riche et varié, et la route est également bordée de distance en distance de quelques ruines de tombeaux. On voit entre autres sur la droite du chemin un monument qui passe pour avoir été

« filles sans fortune. » (*Biographie universelle, ancienne et moderne de Michaud*, t. XIII.)

le tombeau de Cicéron, que lui auraient érigé ses affranchis dans le lieu même où il avait été frappé à mort.

Ce n'est point une tour proprement dite, mais un édifice rond, élevé sur une base carrée : la partie ronde offre deux étages voûtés, soutenus dans le milieu par un massif ou grosse colonne ronde. On présume que le chemin qui passe auprès de ce monument pourrait bien avoir été celui par lequel Cicéron allait gagner la mer lorsqu'il fut assassiné.

On croit aussi que la fontaine qui est à peu de distance de là, sur le bord de la mer, fut autrefois celle appelée *Artachia*, près de laquelle, d'après Homère, Ulysse rencontra la fille du roi des Lestrigons. (1)

J'allai déjeuner à Mola di Gaeta, beau bourg situé au bord de la mer, sur le golfe de Gaète ; on le dit bâti sur les ruines de l'ancienne Formie, ville des Lestrigons, et depuis habitée par les Laconiens, suivant le quatorzième livre des *Métamorphoses d'Ovide*. Selon Horace les vins de Formie égalaient ceux de Falerne. Cette ville fut détruite en 856 par les Sarrasins.

L'air est pur et sain, dit-on, à Mola di Gaeta, et on doit le croire en voyant l'apparance de santé de ses habitans ; les femmes y ont de la fraîcheur et une mise fort soignée.

---

(1) Voyez Vasi.

Mais ce qui me frappa le plus fut la situation délicieuse de l'auberge où je descendis, et dont l'extérieur, la grandeur et les jardins font supposer qu'elle a dû être jadis une maison de campagne. Placée en face du golfe, on y jouit d'une vue admirable : à l'ouest se découvre tout le golfe de Gaète, et au midi la ville de ce nom, située à l'extrémité d'un promontoire fertile. Sa forme est celle d'un pâté, et elle ne tient à la terre ferme que par une langue de terre, ce qui la fait paraître une île. Autrefois les Romains, qui savaient si bien choisir les beaux sites pour se bâtir des habitations, y avaient construit une foule de maisons de campagne, et là, comme dans le golfe de Baïes, au-delà de Naples, on voit encore des ruines de ces anciennes villa.

Au sommet du promontoire de Gaète est une tour appelée vulgairement *Torre d'Orlando*, mais qui fut, dit-on, le mausolée de Lucius Munatius Plancus, regardé comme le fondateur de Lyon, et qui décida Octave à prendre le surnom d'Auguste de préférence à celui de Romulus, que des flatteurs voulaient lui donner comme restaurateur de Rome. On connaît la force de cette place, fortifiée en 1440 par Alphonse d'Aragon, et achevée par Ferdinand et par Charles V; celui-ci en fit une des plus fortes places du royaume de Naples. Cette ville contient dix mille âmes, et, suivant Virgile, son nom viendrait de Cajeta, nourrice d'Enée, qui mourut en ce lieu, et en

l'honneur de laquelle aurait été fondée cette ville. (1) On a conservé long-temps dans une chambre du château le corps du connétable de Bourbon, tué au siége de Rome en commandant les troupes de Charles V. Mais il y a quelques années le roi de Naples Ferdinand Ier le fit, dit-on, enterrer avec de magnifiques funérailles.

En jetant les yeux vers l'est, on découvre l'île d'Ischia, puis celle de Caprée, ensuite *il Monte di Campanella*, (2) le Vésuve et toute la partie gauche du golfe de Naples.

Assurément, mon cher comte, il existe peu d'auberges semblables et qui présentent d'un seul coup d'œil un aussi bel ensemble.

En approchant de la douane de Garigliano et du fleuve de ce nom, je vis encore bien conservée une grande partie des aqueducs romains, qui, d'une montagne éloignée, conduisaient les eaux à Minturnes. La route passe même au-dessous d'une de ses arches, et les autres vont aboutir à l'amphithéâtre ruiné de cette ville, devenue célèbre par la défaite de Marius, obligé pour se soustraire aux poursuites des satellites de Sylla de se cacher et de s'enfoncer jusqu'au cou dans les marais voisins, formés par le fleuve

(1) Æn. 7, 1, et Vasi, p. 26.

(2) Ainsi appelé, dit-on, parce qu'il a de loin la forme d'une cloche.

Garigliano, anciennement Liris, qui séparait le Latium de la Campanie.

Là on quitte la voie Appienne, qui jadis cotoyait la mer presque jusqu'à l'embouchure de Volturne, où commençait la voie Domitienne.

Le pont de bateau sur lequel on passe maintenant sera sous peu de temps remplacé par un beau pont de fer que l'on construit en ce moment.

Je passai ensuite près de la montagne de Falerne, dont le vin renommé fut chanté par Horace, et j'allai coucher au village de Sainte-Agathe, délicieusement situé au milieu de jardins, et environné de collines et de sites ravissans.

6 mai.

CAMPANIE. — CAPOUE. — NAPLES.

Aujourd'hui je me suis mis en route dès quatre heures du matin, et me voilà parcourant la fertile Campanie que Cicéron appelait *le plus beau domaine du peuple romain*. En effet il n'est point de contrée plus fertile, plus riante, plus variée, en un mot plus délicieuse. La route est plutôt une allée ombragée d'arbres, comme une avenue de château en France; la terre produit jusqu'à deux récoltes par an, et aucune jachère

n'y attriste jamais l'œil. Diverses espèces d'arbres plantés en allées dans les champs soutiennent des ceps de vignes qui grimpent jusqu'à leur sommet, et ombragent et conservent de la fraîcheur aux blés épais, au maïs vigoureux, au lin, au chanvre, aux lupins (1) ou autres productions qui croissent à leurs pieds ; de sorte que le même champ produit tout à la fois du bois, des fruits, des raisins et des graines de diverses espèces. Quel pays, je le demande, fut jamais plus productif?

Je passai le fleuve Volturne sur un beau pont, et un second pont me conduisit aux portes de la nouvelle Capoue, bâtie à la place de l'ancienne Casilinum, sur le fleuve Volturne. Cette ville est petite, mais gaie, vivante, peuplée et bien fortifiée à la moderne. Elle a sept ou huit mille habitans, ce qui est beaucoup pour son peu d'étendue. Le roi de Naples y entretient une garnison considérable.

Vous pensez bien que ce n'est pas cette Capoue moderne qui devait m'intéresser, mais la célèbre et antique Capoue, dont les Romains redoutaient les délices, qui énerva le courage des troupes d'Annibal, et dont les ruines sont à trois milles et non à un mille de la ville moderne comme l'indique mon itinéraire d'Italie.

---

(1) Plante papilionacée dont la graine est dans une cosse assez longue et velue.

Tout en admirant le terrain le plus fertile et la végétation la plus fraîche et la plus vigoureuse, bien qu'il n'ait pas plu depuis trois mois, je n'en avançais pas moins, malgré la chaleur excessive, vers ces lieux désirés, et bientôt je me trouvai en face d'un arc de triomphe qu'on croit avoir été une des portes de Capoue, et dont il subsiste encore une arche entière et la pile d'une seconde.

Je passai sous cet arc, non en *triomphateur*, mais en *admirateur*; et tout en poursuivant ma marche je me mis à consulter le véridique Vasi sur l'origine de cette ville autrefois si célèbre. Il m'apprit, d'après Strabon, que Capoue fut bâtie par les Tyrrhéniens chassés des bords du Pô par les Gaulois nos ancêtres, environ cinq cent quarante-deux ans avant Jésus-Christ. Mais d'autres auteurs en remontent l'origine à trois cents ans auparavant encore, et disent qu'elle avait été fondée par Capys, l'un des compagnons d'Enée, (car les peuples d'Italie veulent absolument descendre des Troyens) et que de ce Capys lui vint le nom de Capoue, tandis que Strabon le fait venir de *Caput* comme étant un des chefs ou une des capitales du monde, et Florus, comme étant une des trois premières villes du temps : CAPUA *quondam inter tres maximas numerata;* (1) savoir, *Rome*, *Carthage* et *Capoue*.

(1) Lib. 1, 6, 16.

Les Tyrrhéniens, attaqués et vaincus par les Samnites, furent encore obligés de *plier bagages*, et s'en aller je ne sais où cette fois, pour laisser Capoue à leurs vainqueurs, lesquels, comme tous les conquérans, gens peu probes et peu délicats, trouvèrent que *ce qui est bon à prendre est bon à garder*.

Annibal, pour se les attirer, avait promis aux Capouans de faire de leur ville la capitale de l'Italie. Mais après la défaite de ce grand général les Romains exercèrent contre ce peuple une vengeance cruelle. La ville fut prise à la suite d'un long siége; ses habitans, rendus esclaves, furent vendus à l'encan, et leurs sénateurs, après avoir été battus de verges, furent décapités.

En 455, Genseric, roi des Vandales, saccagea et détruisit Capoue en partie, et en 856 la ville nouvelle s'éleva et prit le nom de la première.(1)

Arrivé à la vue de la petite ville de Sainte-Marie, je suivis une large chaussée à main gauche, route qui me conduisit aux ruines de l'ancien amphithéâtre de Capoue.

Si cet édifice n'a point égalé en grandeur le Colysée de Rome, il n'a pas dû lui céder au moins en magnificence, à en juger par les débris de colonnes, de chapiteaux, de statues, de bas-reliefs, de chambranles, de portes, de lam-

(1) Voyez *Itinéraire de Rome à Naples*, par Vasi.

bris en marbre qu'on y a déterrés et que l'on y conserve.

« Ce magnifique amphithéâtre, dit M. Valery, montre quelle était la richesse, la puissance de cette reine de la Campanie, dont la civilisation étrusque avait dès long-temps devancé celle de Rome. Il a été regardé comme le plus ancien et le modèle de tous les amphithéâtres. Les Campaniens avaient inventé les combats de gladiateurs. (1)

Toute la partie extérieure est détruite, à l'exception de la base des colonnes et d'une des portes d'entrée, dont il reste encore une bonne partie.

Sa forme est elliptique; le plus grand diamètre de son arène est de deux cent cinquante pieds, le moindre de cent cinquante, sans compter l'épaisseur de l'édifice, qui est de cent trente pieds, suivant Vasi. L'arène est nouvellement et entièrement déblayée, et on a découvert que le dessous en était voûté et divisé en corridors qui se croisent. Tout autour règne une galerie où l'on voit encore des bancs en marbre sur lesquels on présume que s'asseyaient les gladiateurs avant ou après avoir combattu dans l'arène; on voit également autour de cette galerie et le long de divers corridors des chambres voûtées qui peut-être leur étaient destinées. Deux au-

(1) Voyez son Voyage d'Italie, t. 3, p. 404.

tres larges galeries traversent l'édifice et aboutissent à chaque extrémité du petit diamètre de l'ellipse, et l'on présume, par la largeur de chacune d'elles, qu'elles servaient de passage aux animaux destinés aux combats.

C'est au-dessus de ces souterrains, aujourd'hui entièrement déblayés, que se trouve l'arène, et tout autour du Podium, mur qui séparait les spectateurs de l'arène, on voit encore des restes de gradins destinés à asseoir les spectateurs, ainsi que les vomitoires ou passages par où le public sortait ou entrait, montait ou descendait. Les murs et les voûtes des galeries inférieures sont en briques, et si bien conservés qu'ils semblent nouvellement construits, grâce aux décombres qui les ont préservés depuis tant de siècles. Le reste de l'édifice est également en briques, et paraît avoir été revêtu soit de marbre, soit de travertin. Il était formé de quatre ordres d'architecture.

A l'exception de l'arc dont j'ai parlé, de quelques restes de murailles et de tombeaux, et d'une seconde porte à l'autre extrémité, le cirque est tout ce qui reste de cette ville, autrefois si célèbre par son luxe, sa beauté, sa richesse, la mollesse de ses habitans, et par l'attrait et la beauté de ses femmes.

Aux environs de Capoue il existe différens villages dont les noms indiquent une antique origine. Selon Vasi, *Marcianise* était un tem-

ple de Mars; *Ercole* un temple d'Hercule; *Cultis* un palais de justice ou *Curia*; *Cassa Pulla*, temple d'Apollon, etc., etc.; mais ces lieux ne conservent plus de cette époque que leur nom.

Ayant encore quinze milles à faire avant d'arriver à Naples, il me fallut quitter ces ruines intéressantes, et je me remis à parcourir une contrée magnifique et pleine d'attraits où le myrte, le laurier rose, mille plantes odorantes parfument l'air, parent cette charmante nature et pénètrent le voyageur de sensations délicieuses, qui le rendent moins surpris de ce qu'un peuple, vivant continuellement dans une telle atmosphère, soit porté à la mollesse, au plaisir et à la volupté.

A mesure que je m'approchais de Naples, je remarquais tout ce qui indique une ville grande et populeuse, c'est à dire nombre de voitures de maîtres, de calèches, de cabriolets, de diligences, de voituriers, et de piétons; des charriots attelés de deux ou quatre bœufs, et de nombreux troupeaux faisaient voler des nuages suffoquans de poussière; bientôt le bourdonnement intérieur de la ville vint se joindre au bruit extérieur, et le silence des paisibles campagnes fut ainsi remplacé par le tumulte ordinaire des cités opulentes et actives.

On arrive à Naples par une route large comme celle de Fontainebleau à Paris, et plantée de plusieurs rangées d'arbres.

A l'entrée de la ville se trouve le bâtiment de la douane de terre, dont la forme ronde et entourée de colonnes ressemble à un temple terminé en dôme.

Je traversai d'immenses rues et de vastes places, et j'aperçus l'hôpital ou plutôt le palais des pauvres, car il est magnifique; puis j'entrai dans le palais des Beaux-Arts, et dans la superbe rue de Tolède, qui a près d'un mille de longueur, et est ornée de très beaux édifices. Cette rue est large, bien alignée, et pavée en lave comme les autres. Elle me conduisit sur une vaste place où est situé le palais du roi, dont la façade, d'une médiocre grandeur, est d'une belle architecture. Alors, laissant à ma gauche l'arsenal qui l'avoisine et qui est bâti au bord de la mer, je descendis sur le quai de Santa-Lucia et j'arrivai au logement que j'y avais arrêté, en face de la mer et du Vésuve.

LETTRE XLII.

Avril.

Naples.

Je ne vous dirai pas, mon ami, que la vue de Naples m'ait fait éprouver la même sensation que celle de Rome; elle fut au contraire bien différente : à l'aspect de la première de ces villes j'éprouvai ce qu'on ressent en abordant une reine, autrefois belle et puissante, et qui conserve encore tous les souvenirs de sa grandeur passée; tandis que Naples me sembla l'enfant chéri de la nature. Située au milieu d'une des contrées les plus fertiles et les plus variées, enrichie par la mer, qui y apporte de toutes parts le luxe et l'abondance, placée sous le ciel le plus pur, offrant les points de vue les plus enchanteurs du monde, après Constantinople, possédant des promenades charmantes, une cour qui attire le luxe et la magnificence, d'excellens spectacles et un peuple gai, spirituel, aimant les plaisirs, y employant une partie de son temps, et réservant l'autre à l'insouciance de l'avenir et au doux *far niente*,

tout ceci donne à cette ville un air continuel de fête, et met sans cesse en mouvement toute sa population, d'ailleurs très nombreuse, puisque Naples contient plus de quatre cent mille âmes (1) dans une enceinte de neuf milles environ. (2) Or, je vous le demande, où trouve-t-on une telle foule en un si petit espace ?

Quant à moi je loge, comme je vous l'ai dit, sur le quai Santa Lucia; ma chambre est située en face du Vésuve, et mes yeux, lorsqu'ils peuvent se détacher de cette montagne, malheureusement calme et silencieuse en ce moment, vont errer alternativement sur Portici qui est à son pied, sur Naples qui se déploie à ma gauche, le long de son golfe, sur une foule de maisons de campagne qui s'étendent jusqu'à Castellamare, sur la mer et les nombreuses barques qui la parcourent sans cesse; sur le château de l'Œuf, (3) situé à ma droite, ou enfin à mes

---

(1) En 1742, Naples avait, selon Lalande, quatre cent cinquante-un mille six cent quatre-vingt onze habitans y compris les étrangers, les troupes, etc. (T. 6. p. 124.)

(2) Selon M. de Lalande, Naples a deux mille trois cents toises du nord au sud depuis le château de *Capo di Monte* jusqu'au château de l'OEuf, et deux mille six cents de l'est à l'ouest, depuis le pont de la Madeleine, sur le chemin de Porticci, jusqu'à Notre-Dame de Piedegrotta, à l'extrémité de Chiaja. (T. 6. p. 722.)

(3) Château de l'OEuf, ainsi appelé à cause de sa forme allongée. Il fait une saillie de deux cent trente toises dans la mer. On dit que Lucullus y avait une maison de délices, et que

pieds sur un large quai bordant le rivage. Ce quai est toujours couvert d'une population immense et parcouru par une foule de voitures de toutes sortes, principalement le soir, heure où d'élégans équipages emportent et conduisent à la promenade tout ce que Naples possède de riche et de distingué; car ici l'on ne va guère à pied.

Jugez, mon cher comte, si jamais panorama offrit un pareil ensemble? Aussi rien ne manque à mon ravissement lorsque le soleil vient à son lever se placer sur le sommet du Vésuve comme un lustre immense, et éclairer cette scène admirable, ou bien lorsque la lune, dont la clarté est si pure ici, fait scintiller la surface à peine ridée de cet immense golfe dont les ondes viennent rafraîchir cette ville fortunée qui ne connaît guère d'autres vents que le souffle des zéphyrs, et dont les habitans, joyeux et insoucians, savent vivre de peu et jouir de leur bonheur.

---

ce fort a porté long-temps le nom de *Lucullanum*. (*Voyage de Lalande*, t. 6, p. 146.)

LETTRE XLIII.

Origine de Naples. (1)

24 Avril.

Pendant que je contemplais de mon balcon un aussi beau spectacle, je cherchais à me rappeler l'origine de cette ville, que les plus grands états envieraient pour capitale ; et Vasi, en ceci comme en beaucoup d'autres occasions, vint aider ma mémoire.

« Cette métropole, dit-il, est si ancienne que son origine est enveloppée dans l'obscurité des fables de la première antiquité. Selon les uns, Falère, l'un des Argonautes, en a été le fondateur, environ treize cents ans avant Jésus-Christ ; selon les autres, Parthénope, l'une des Sirènes célébrées par Homère dans son Odyssée, ayant fait naufrage sur cette côte, y aborda et fit bâtir une ville à laquelle elle donna son nom. (2)

---

(1) Naples est à 40° 50′ de latitude et à 31° 52′ de longitude.

(2) Parthénope, Παρθενος, *virgo*, vierge. Un temple fameux de la Sirène, dit *Lalande*, qui y fut bâti dans la

« D'autres en attribuent la fondation à Hercule, quelques-uns à Enée, et d'autres à Ulysse. Laissons, dit Vasi, ces opinions; elles tiennent à la vanité des peuples qui veulent faire remonter leur origine à quelque circonstance remarquable ou merveilleuse. Il est probable que Naples doit sa fondation à des colonies grecques, comme l'indique le nom de *Neapolis*, de même que celui de *Paleopolis*, autre ville qui lui était contiguë. La religion, la langue, les mœurs, les usages des Grecs, qu'elle conserva long-temps, (1) sont une indication suffisante de ses premiers habitans.

« Strabon, dans le cinquième livre de géographie, parle de ces colonies grecques; il nous apprend aussi que les peuples de la Campanie, et ensuite ceux de Cumes, s'emparèrent de Naples. La ville de Cumes étant bien plus ancienne

---

suite, a donné lieu de dire que Parthénope, l'une de Sirènes chantées par Homère dans l'*Odyssée*, ayant fait naufrage sur cette côte, y avait abordé et fondé cette ville en lui donnant son nom.

D'autres, avec plus de vraisemblance, ont dit que ce nom de Parthénope était relatif à sa beauté, et lui avait été donné par les Phéniciens, enchantés de sa situation. (*Voyage de Lalande*, t. 6. p.)

Παρθενος, signifiant le mot vierge, Parthénope doit venir de Παρθενος πολις, Parthénopolis, *ville vierge;* ce qui pourrait également signifier *ville charmante*, en donnant à la jeunesse la beauté pour attribut.

(1) Et dont elle conserve encore plus d'une chose.

et plus puissante, ses habitans furent jaloux de la grandeur et de la beauté de Naples, et la ruinèrent; mais elle fut bientôt reconstruite par les ordres de l'oracle; ce fut alors qu'on lui donna le titre de Neapolis, c'est à dire ville neuve, nom qu'elle a toujours conservé depuis. »

Ainsi, comme vous voyez mon cher comte, Vasi n'indique pas le nom qu'avait cette ville avant que sa reconstruction lui fît donner le nom de Néapolis.

« Les accroissemens de cette ville, ajoute-t-il, furent lents et faibles; on ne commença à en faire mention dans l'histoire que l'an 433 avant Jésus-Christ, époque où elle était au nombre des villes confédérées. Un siècle après, pendant la guerre d'Annibal contre les Romains, elle fit présent à ces derniers d'une somme considérable d'argent et rejeta les propositions de ce général. Il tenta de s'emparer de cette place; mais, effrayé de la hauteur de ses murailles, il n'osa en entreprendre le siége. Cette conduite prouva aux Napolitains l'amitié constante des Romains, dont plusieurs, attirés par les délices d'un séjour enchanteur, vinrent s'y établir et y apportèrent leurs richesses. Ensuite la ville de Paléopolis fut unie à Naples, et on dit que, sous les empereurs, elle devint colonie romaine. Cette ville, embellie et augmentée par Adrien vers l'an 130, et par Constantin en 318, fut regardée comme une des plus considérables de l'empire

romain. Elle fut depuis prise par les barbares, entre autres par Totila; mais elle ne fut pas détruite, ses murs seuls furent abattus, grâce aux remontrances de S. Benoît.

Depuis Arigisse II, gendre de Didier, roi des Longobards (1), s'en déclara souverain, et ses successeurs, après l'avoir assiégée plusieurs fois, la rendirent tributaire en 830. En 836 les Sarrasins saccagèrent les environs de Naples, mais n'y entrèrent pas. Elle eut ses ducs particuliers, entre autres Sergius, qui persécuta S. Athanase, évêque de Naples, et fit crever les yeux à un autre Athanase, évêque de la même ville, ce qui lui attira deux excommunications, l'une en 872, et l'autre en 877. Mais comme je n'ai pas l'intention d'écrire l'histoire entière de Naples, ici se bornera ma narration.

(1) Dont on a fait Lombards.

LETTRE LXIV.

Palais-Royal.

Avril 1830.

La façade du Palais-Royal à quatre cent vingt-deux pieds de largeur; mais il a une bien plus grande profondeur et peut servir au besoin de forteresse, d'autant qu'il est adossé à l'arsenal du côté de la mer, aux casernes de la garde de l'autre côté, et à l'extrémité est à un château fort, appelé *Castel Nuovo*, ancienne demeure des rois avant Charles V.

Ce fut Pierre de Tolède, vice-roi de Naples, qui, sous Charles V, entreprit de bâtir un palais pour la résidence du souverain. Il fit construire la partie du côté du théâtre de S. Charles, appelée actuellement *Palazzo Vecchio*, et qui communique avec le Château-Neuf, où Charles V logea, et où l'on voit encore au-dessus de la porte l'aigle à deux têtes. La partie neuve, dont

la façade donne sur la place, fut construite par le comte de Lémos, vice-roi de Naples, en 1600; l'architecture de ce palais est de Dominique Fontana, Comasque.

Divisé en diverses cours, et composé de plusieurs bâtimens, ce palais est plus grand que beau et n'offre qu'une masse irrégulière, à l'exception de la cour d'honneur, qui est carrée, environnée de deux rangs de portiques l'un sur l'autre, mais obscure et peu vaste; sa façade a trois ordres d'architecture ornés de pilastres doriques; ioniques et corinthiens.

Pendant que j'observais cet édifice, le désir me vint d'en visiter l'intérieur en l'absence de la famille royale, alors en Espagne pour le mariage de la princesse de Naples avec le roi Ferdinand, et qui ensuite devait se rendre à Paris; mais ayant appris qu'il fallait une permission du majordome, j'allais me retirer lorsqu'une personne attachée au palais, me sachant étranger et voulant m'éviter cette démarche, m'invita à la suivre et me conduisit auprès du secrétaire du majordome, qui me promit d'obtenir pour le lendemain la permission demandée, en me priant de lui donner mon nom, ce que je fis. Mais je fus à peine arrivé au pied de l'escalier qu'un valet de pied courut après moi, et me dit que j'avais la permission de parcourir à l'instant même les appartemens.

Je fus on ne peut plus sensible à cette marque

empressée d'obliger les étrangers ; au reste ce ne fut pas la seule fois que j'eus à me louer des bons procédés des habitans de Naples. Il est vrai que l'étranger ne s'en tire pas toujours sans laisser quelques brins de laine de sa toison ; mais encore se trouve-t-il heureux d'éviter pour quelque argent bien des courses et bien des démarches.

Les appartemens du palais offrent, comme tous ceux de ce genre, plus ou moins de grandeur, de richesse et de magnificence. Néanmoins la plupart sont assez obscurs et sont privés de la vue de la mer. Ce qui m'intéressa le plus en ce séjour royal fut de songer qu'il avait été le berceau de cette princesse chérie en France par tout ce qui est bon et sensible ; qui, dans ses malheurs si grands et si nombreux, sut toujours montrer tant de courage, de force et de vertu ; enfin de l'illustre et admirable mère de cet enfant précieux qui, frappé par le destin avant même de naître, vint pourtant au monde en dépit du crime qui lui ravit un père, et à qui la Providence réserve sans doute une haute destinée.

La salle du trône est la plus belle du palais. La tenture est en velours cramoisi parsemé de fleurs de lis d'or ; elle est encadrée par une bordure très large de broderie d'or en bosse.

Différentes salles sont ornées de tableaux des grands maîtres, et dans l'appartement de la reine on voit un beau portrait en pied de ma-

dame la duchesse d'Orléans, tante de notre duchesse de Berri, qu'elle paraît aimer beaucoup et qui ne peut manquer au besoin d'être pour elle une protectrice et une amie sincère, si toutefois on peut se fier aux tendresses des cours!

La salle de spectacle est belle et richement ornée; le trône du roi est surmonté d'un dais en étoffe d'argent, et de la couronne royale. En face du palais, comme je l'ai déjà dit, est une place semi-circulaire, dont un des diamètres a six cent quatre-vingts palmes de long et l'autre six cent quarante-quatre.

Le côté gauche de la place est orné du palais Actone, habité par le prince de Salerne, frère du roi. (1) En face de ce palais en est un autre destiné à loger les princes étrangers; et au fond de la place, en face du Palais-royal, s'achève en ce moment l'église de Saint-François de Paule; elle a la forme d'une croix grecque ou plutôt elle est une imitation du Panthéon de Rome. C'est un dôme posé à terre, d'où partent deux portiques demi-circulaires, qui rappellent en petit ceux de Saint-Pierre de Rome. On entre dans l'église par un péristyle orné de colonnes, dont le fronton ne s'élève pas jusqu'à moitié de la hauteur du dôme; en tout, ce monument m'a paru lourd, et d'autant plus écrasé que les palais et les maisons qui l'avoisinent sont plus élevés que lui.

---

(1) Ce palais est beau et riche en tableaux de grands maîtres.

La garde intérieure du palais est confiée aux gardes du corps et aux hallebardiers qui font le service des Cent-Suisses à Paris.

Le palais à l'extérieur est gardé par des régimens napolitains de la garde royale, composée d'hommes magnifiques et d'une fort belle tenue; leur uniforme est rouge.

PALAIS ET PEUPLE DE NAPLES.

Il y a de beaux palais à Naples, mais en général ils n'offrent ni la grandeur ni la noblesse d'architecture de ceux de Rome; tout est ici plus agréable que beau, plus varié que remarquable, plus attrayant que classique. Naples d'ailleurs est plus oriental qu'occidental; ses maisons terminées en terrasses, la frugalité de ses habitans, leur genre de vie, leurs mœurs, leurs grands yeux noirs et bien fendus, tiennent plus de l'Asie que de l'Europe. Les hommes sont sveltes, assez grands et ont en général de beaux traits, des cheveux noirs et quelque chose de mâle. Quant aux femmes du peuple, elles sont loin d'avoir la beauté de celles de Rome et des états du pape; leur mise est sale, négligée, et le climat, peut-être même les mœurs, les privent fort jeunes de leurs attraits. Elles sont d'ailleurs brûlées par l'ardeur du soleil, étant coiffées en cheveux et n'ayant ni voiles ni chapeaux qui les en garantissent. Cependant parmi les classes riches ou aisées il s'en trouve de

fort blanches, et même de fort belles. Comment en serait-il autrement dans un climat où la nature peut prendre tout son développement ? Mais comme on sait, les femmes, comme les fleurs, ont besoin de soins et de culture.

LAZZARONI.

J'avais tant ouï parler de la multitude de ces gens désœuvrés, couverts de haillons, sans asile, et dont le nombre, disait-on, monte à quarante mille, que je fus tout surpris de les chercher en vain. En effet j'appris que cette classe nommée *lazzaroni* n'existe plus. On ne voit plus maintenant que des pêcheurs et des portefaix, qui tous ont des habitations, et tous sont sous une surveillance sévère de la police.

Les Français commencèrent cette heureuse réforme sous Murat, et elle a été maintenue depuis. Si l'on voit à l'ombre des hommes dormir ou ne rien faire, ce sont des commissionnaires qui attendent qu'on les emploie, et, quoi qu'on en dise, il est rare qu'ils refusent de gagner de l'argent. S'ils paraissent à peine vêtus, c'est moins par misère qu'à cause de la chaleur; et ils sont alors, comme dit Dupaty, *vêtus du climat*.

Quant à la bonne foi de ce peuple, j'ai déjà été plusieurs fois dans le cas de m'en méfier. Comme les Juifs ou les Arabes, chacun ici cherche à exploiter et à tromper les étrangers, soit

sur le prix des denrées, soit sur leur poids, soit sur la valeur de la monnaie; de sorte qu'il faut apprendre plus ou moins à ses dépens à être toujours sur ses gardes. Changez-vous une piastre, ils tâcheront de ne pas vous donner en monnaie toute sa valeur, ou bien ils vous feront payer un objet quelconque le double ou le triple de ce qu'il vaut. Il en sera ainsi du prix des voitures de voyage, des barques, des loyers d'appartemens, des commissionnaires, etc., etc., et cela avec une impudence ou plutôt une impudeur révoltante.

L'étranger se voit sans cesse entouré de gens avides et de mauvaise foi qui l'observent et qui cherchent, comme à Paris, à profiter de son inexpérience pour le duper.

Cependant il en est des hommes comme des plantes; à côté du poison se trouve le remède, et j'ai trouvé à Naples, comme ailleurs, des hommes honnêtes et probes, qui ont su non seulement m'instruire et me prémunir contre ces inconvéniens, mais qui m'ont donné même les plus grandes preuves de complaisance, de loyauté, de délicatesse et de désintéressement. Tellement il est vrai qu'un voyageur a toujours tort dans ses écrits de généraliser les choses et de prendre le tout pour la partie. (1) Malheureusement il

---

(1) Je me plairai entre autres à citer M. Ducarne, Napolitain, lieutenant de vaisseau, que le hasard m'a fait connaître,

est dans la nature de l'homme d'être prodigue de blâme et avare de louanges.

---

et qui, pour me prémunir autant qu'il a été en lui contre la mauvaise foi, a cherché à me donner toutes les instructions qu'il a été en son pouvoir de me donner, y a joint tous les services qu'il a pu me rendre, et cela avec une grâce, une obligeance que je ne n'oublierai jamais, d'autant que c'est en pays étranger surtout qu'on sent le prix d'un honnête homme et des services désintéressés.

LETTRE XLV.

Académie des Études.

5 Mai 1830.

Je reviens du musée Bourbon, ou autrement dit l'*académie royale des études*, bel édifice où j'ai passé huit heures à contempler tout ce qu'il offre de précieux et d'intéressant; et certes aucun établissement de ce genre ne peut lui être comparé sous le rapport des objets rares qu'il renferme.

Cette vaste collection se compose de cinq diverses parties; savoir, 1° la collection des statues, provenant en partie des fouilles de Pompéi et d'Herculanum, et en partie du palais Farnèse, à Rome; 2° des peintures à fresque trouvées aussi à Herculanum et à Pompéi; 3° des écrits sur papyrus découverts également en ces villes souterraines; 4° de la bibliothèque, de la galerie de tableaux, des salles diverses remplies de différens objets trouvés à Herculanum et à Pompéi; enfin

d'une collection de vases étrusques, la plus belle, dit-on, que l'on connaisse.

Je commençai par les salles contenant les peintures à fresque, et j'y vis de petits sujets ravissans par la grâce des poses, par les sujets qu'ils représentent et par la pureté des formes. J'y admirai entre autres des arabesques et diverses attitudes de femmes et d'amours; mais en même temps je remarquai, au moins à en juger par les tableaux qui sont rassemblés en ces lieux, que les anciens étaient plus faibles lorsqu'il s'agissait de traiter de plus grands sujets, surtout des sujets sérieux; je remarquai aussi que toujours ils n'observaient pas bien la perspective, que la plupart de leurs tableaux manquent de fini, qu'ils ressemblent plutôt à des ébauches, et ont besoin d'être vus d'un peu de loin.

Au surplus, pour juger de la peinture des anciens il faudrait connaître les œuvres d'Apelles et autres peintres fameux de l'antiquité; car les anciens, comme les modernes, ont eu sans doute plus de peintres médiocres que de ceux justement célèbres, et par conséquent toutes les peintures qui nous sont parvenues de leur temps peuvent ne point être des chefs-d'œuvre. Quatre salles au reste renferment cette précieuse collection.

Quant aux couleurs des anciens, suivant Lalande, et en regardant leurs tableaux avec attention elles furent les mêmes que celles dont on se sert aujourd'hui; ce qui détruirait l'opinion

de quelques modernes qui prétendent que les anciens n'ont connu que le blanc de Milet, le jaune d'Athènes, le rouge de Sinope et le simple noir. Pline a pu dire que les peintres de son temps se servaient de ces couleurs, mais non qu'ils ne se servaient que de ces couleurs. (1)

La galerie de bronze est aussi au rez-de-chaussée; elle renferme des chefs-d'œuvre tant en statues équestres et pédestres qu'en bustes, figures, etc., etc. Un des objets qui me frappèrent le plus est la tête colossale en bronze d'un cheval, seule partie existante d'un animal qui devait être parfait, et dont j'ai déploré d'autant plus la perte que mon Cicérone me dit qu'un cardinal, dont il me tut le nom, soit par ignorance ou discrétion, l'avait fait fondre entièrement pour en faire des cloches!!! Je n'ose croire à la réalité d'un tel fait, qui serait digne tout au plus des barbares ou des Turcs, et qui passe au reste pour absurde.

Toute cette collection, aussi belle que si elle venait d'être coulée, provient ou du palais Farnèse à Rome, ou des fouilles de Pompéi et d'Herculanum.

J'allai de là voir les galeries contenant les statues de marbre, et possédant des chefs-d'œuvre admirables. Sans vous les détailler je vous citerai néanmoins Antinoüs, figure ravissante et digne

---

(1) *Voyez Lalande*, t. 7, p. 251.

d'être placée à côté de Vénus et même d'Apollon, une très belle statue d'Aristide trouvée dans le théâtre d'Herculanum; surtout l'Hercule et le fameux groupe appelé le *Taureau Farnèse*, ouvrage d'Apollonius et d'Andriscus, qui représente la fable de Dircé au moment où elle va être détachée des cornes d'un taureau furieux auxquelles elle avait été liée. On admire aussi le groupe de Vénus victorieuse et de l'Amour, decouvert à Capoue, etc., etc. La plupart de ces statues trouvées à Pompéi et à Herculanum sont tellement bien conservées qu'elles semblent sortir de l'atelier des sculpteurs qui les ont faites.

Je suis monté alors au premier étage de ce superbe établissement par un très bel escalier. Là se trouvent, à gauche, les salles qui contiennent tous les manuscrits trouvés tant à Pompéi qu'à Herculanum; ils sont placés dans des armoires fermées, et ressemblent à de gros charbons bien noirs; aussi beaucoup ont-ils été brisés lorsqu'on a voulu les tirer de l'endroit où ils furent trouvés. Cependant à force de temps et de patience on parvient à les dérouler, mais non, comme vous pouvez bien croire, sans quelquefois en briser quelques parties.

C'est par le moyen des acides qu'on y parvient, et, chose remarquable, malgré l'état de carbonisation où sont réduits ces manuscrits, on en distingue encore fort bien les caractères. Que de richesses sans doute seront extraites de ces

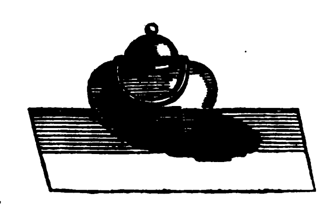
charbons lorsqu'on aura pu les dérouler tous; mais combien de temps encore il faudra pour y parvenir, car ce travail exige tant de précautions, de lenteur et de persévérance! Néanmoins il y aura bien des ouvrages dépareillés, quoique l'on tienne une liste exacte de toutes les villes et de tous les pays même qui possèdent quelques parties de ces manuscrits.

A droite de l'escalier sont les salles contenant les intéressantes collections des objets divers trouvés dans les fouilles de Pompei et d'Herculanum. On y voit d'abord les divers ustensiles de cuisine et de ménage, des casseroles, des marmites, des chaudières. J'y remarquai, entre autres, un appareil qui servait tout à la fois de bouilloire et de brasier; il est carré; à chaque coin s'élèvent autant de tours également carrées, par lesquelles on introduisait l'eau qui circulait dans toutes les parties de l'appareil, et qui semblent représenter les murailles d'une forteresse. Au milieu est le foyer où l'on mettait le charbon nécessaire à chauffer l'eau, que l'on retirait par le moyen d'un robinet. Voici à peu près la forme de ce brasier:



Ainsi, comme l'on voit, cet appareil pouvait servir tout à la fois à chauffer l'eau et les pieds; il pouvait « *même servir de petit poêle*, dit lady « Morgan, *et il fut une véritable anticipation* « *des découvertes de Rumfort, et tendait évi-* « *demment à l'économie des combustibles.* »

Parmi les bouilloires de bronze il y en a plusieurs dont l'usage subsiste encore à Naples, entre autres celle-ci :



Après la collection des ustensiles de cuisine vient celle contenant les ustensiles de ménage; on y remarque entre autres une grande quantité de diverses formes de lampes, ainsi que des candelabres pour les soutenir. Ces candelabres, en bronze comme les lampes, sont de formes très variées; j'en vis un entre autres qui ressemblait à un arbre auquel on aurait laissé quelques tronçons de branches. Chacun de ces tronçons servait à suspendre une lampe; de sorte que chaque membre d'une famille pouvait avoir la sienne; et lorsqu'on en avait besoin d'une il suffisait de la détacher de l'arbre et de la poser sur un guéridon en bronze, tel que ceux qu'on trouve

ici pour travailler, ou de l'emporter pour s'éclairer ailleurs.

On y voit aussi différens siéges, les uns en bronze, d'autres en bois doré, recouverts d'un coussin, mais sans dossiers et ressemblant à nos plians.

Parmi différens outils de chirurgie, on me montra un instrument qui servait aux accouchemens difficiles, et qui, chose assez remarquable, est absolument semblable à celui appelé forceps, lequel fut inventé par un Français, cinquante ans avant qu'on eût découvert à Pompei cet instrument de l'antiquité, tellement les mêmes besoins inspirent partout au génie de l'homme les mêmes créations.

Une foule de dieux pénates en bronze, de toute grandeur, se trouvent également réunis en ces lieux, ainsi que des autels et des trépieds portatifs. Ceux-ci sont à charnière et se plient comme nos dévidoirs, après que l'on en a ôté la cassolette destinée à brûler l'encens. Ils servaient aux prêtres lorsqu'ils allaient faire des sacrifices dans les campagnes. Dans la même salle, on voit des couteaux propres à égorger les victimes, et divers vases, encensoirs et instrumens relatifs aux sacrifices.

A la suite de ces salles, il en est une remplie de la plus belle collection connue de ces vases qu'on appelle communément *étrusques*, mais qui sont réellement d'origine grecque, puisque les

noms qu'on y voit inscrits sont grecs, et sont probablement ceux des potiers qui les ont faits, ou ceux des personnes qui les leur ont fait faire. Il en est un qui seul a coûté d'achat, au roi de Naples, cinq mille piastres (environ trente mille francs). Il est précieux, non pour sa matière, étant de terre cuite, ni pour sa grandeur, car il est médiocre, mais pour la rareté de sa forme, la beauté de son travail, son poli et la finesse de la terre. Que l'on juge, d'après cet échantillon, de la valeur de toute la collection! Rien n'est plus varié que la forme de ces vases.

Mais la salle qui m'a le plus intéressé, dans cette suite de collections diverses, est celle qui contient différentes armes grecques et romaines. En les parcourant, j'ai reconnu que nos armures du moyen âge, par conséquent de nos chevaliers, n'ont été qu'une imitation de celles des anciens. Je vis des casques couverts d'un masque de fer, ayant comme ceux de nos preux une espèce de grille à l'endroit des yeux; j'y vis aussi une cuirasse, des brassards, des cuissards, etc., le tout d'un très beau travail, sculpté en bosse, et si lourd qu'un des casques qu'on me montra pesait à lui seul trente livres. Quelques uns de ces casques ont des formes bizarres, et ne ressemblent nullement à ceux que le dessin ou la sculpture nous ont transmis; sans doute que les artistes n'auront cherché à copier que ceux dont la forme était la plus gracieuse; d'ail-



leurs il y avait des armes propres à diverses sortes de troupes ; l'infanterie avait les siennes comme la cavalerie ; et les troupes légères étaient autrement armées que les troupes pesantes. Quant à ces casques de formes bizarres, ils paraissent avoir appartenu aux gladiateurs, qui comme on sait étaient divisés en diverses classes ayant chacune leurs armures particulières, suivant leur genre de combat.

On voit aussi dans la même salle des poignards de différentes formes, et des sabres ou épées larges, droites, à deux tranchans, et ayant à peine deux pieds de long, y compris la poignée ; en outre des mors, des éperons, des boucliers, des chaînes, des anneaux de galériens, etc. etc. ; toutes choses trouvées à Herculanum ou à Pompei, et qui offrent le plus grand intérêt.

En quittant ces salles qui se suivent, j'allai voir d'autres collections non moins curieuses, entre autres un cabinet rempli d'objets relatifs à la toilette des femmes, tels que peignes, miroirs de métal, bagues, colliers, boucles d'oreilles, agrafes en or, et des anneaux brachiaux, espèce de carcans, qui s'attachaient au haut du bras. On voit aussi dans ce musée des plumes en bois, des écritoires contenant encore de l'encre desséchée, des poinçons ou styles, des grattoirs pour effacer l'écriture, des tablettes sur lesquelles on étendait la cire pour y tracer des caractères, et des instru-

mens propres à cet usage. On y voit aussi des cuillers, mais point de fourchettes, ce qui ferait croire que les anciens ne s'en servaient pas.

Dans le même lieu on voit différentes sortes de grains, de fruits, de légumes carbonisés, et qui conservent néanmoins toutes leurs formes primitives, tels que marrons, prunes, cerises, noisettes, froment, orge, farine, rayon de miel avec la cire, œufs de poule qui ont gadré toute leur blancheur; linge, corde, fil, le tout carbonisé; ainsi que la bourse de la femme de Diomède, qui contient encore quelques pièces d'or, d'argent, etc.

Dans la salle des peintures à fresque dont j'ai parlé plus haut, on conserve une portion de cendre volcanique durcie, qui a conservé la forme arrondie du sein de cette même femme, laquelle sans doute aura été enveloppée d'une cendre brûlante qui l'aura fait périr.

Un autre cabinet contient une quantité de fioles de toute espèce et de toutes grandeurs, de lacrymatoires, d'urnes remplies de cendres et d'ossemens, le tout en verre, ainsi qu'un carreau brisé, ce qui confirme que les anciens avaient connu le verre, et que les modernes en ceci, comme en tant d'autres choses, n'ont fait que découvrir ce qui l'avait été avant eux.

Ces objets en verre, trouvés en grand nombre à Herculanum, comme gobelets, bouteilles, etc., sont ternes, et le verre a perdu son poli par la

calcination ou par les acides qui ont attaqué sa surface.

« Il y avait aussi, dit Lalande, à Herculanum des fenêtres fermées avec du gypse transparent, débité par lames minces, comme la pierre spéculaire, qui pouvait tenir lieu de verre. On s'en sert encore quelquefois; les fenêtres de l'église de San-Miniato, à Florence, sont fermées par une espèce d'albâtre ou de pierre mince et transparente. » (1)

J'ai été de là voir la galerie des tableaux; elle est belle : on y voit entre autres un certain nombre de tableaux de l'école flamande, particulièrement des portraits faits par Rubens, Vandick et autres, ainsi que par leurs élèves. Les autres sont de l'école d'Italie et principalement de Lucas Giordano, excellent peintre napolitain, dont la facilité était telle qu'on me montra un grand tableau d'église fait par lui en deux jours; ce qui lui fit donner le surnom de *Luca fa presto*.

Voici ce que le savant chanoine André de Jorio me raconta au sujet de ce tableau qu'il me montrait lui-même. (2)

« Giordano, me dit-il, avait fait prix avec

(1) *Voyage de Lalande*, t. VII, p. 109.

(2) L'abbé de Jorio est membre de l'académie royale des arts à Naples; c'est un homme fort savant, et qui a fait plusieurs ouvrages très estimés.

un couvent de moines pour lui livrer ce tableau à une époque fixée entre eux. Plusieurs fois des moines étaient venus s'informer où en était l'ouvrage : chaque fois on leur répondait que Giordano le tenait sous clef et qu'il ne le montrerait que lorsqu'il serait fini. Enfin huit jours avant l'expiration du temps convenu, les moines impatiens exigèrent qu'on le leur montrât; mais un enfant, indiscret comme on l'est à cet âge, leur dit : A quoi vous servira d'entrer dans son cabinet, puisque vous n'y verrez que la toile de votre tableau?

« Justement mécontens, les moines citèrent le peintre devant les tribunaux. Là Giordano dit aux juges : De quoi suis-je coupable ? J'ai promis de livrer à telle époque mon tableau; si je le livre pour ce moment on n'a rien à me dire. Ceci fut dit trois jours avant l'époque du terme fixé, et le tableau, non encore commencé, fut achevé et livré au jour convenu. Cependant, comme vous voyez, sans être d'un fini précieux, il est d'un beau dessin, d'une grande composition et d'une touche hardie.

« Giordano, ajouta-t-il, développa dès son enfance le goût du dessin, qu'il devait à la nature. Il esquissait tout ce qu'il voyait, et son père, qui, je crois, était cordonnier, ou même savetier, étonné de telles dispositions, lui fit apprendre le dessin; comme il tirait un parti avantageux de ses petits ouvrages, qu'il vendait, il pressait son

fils de les achever promptement; ce qui lui donna cette grande habileté et promptitude. A la vérité, ce fut un peu aux dépens du fini, mais non du génie; et ce qui prouve combien il en avait, c'est qu'il variait tellement son faire, qu'un tableau n'a nullement la touche ni la manière d'un autre et que l'on ne peut croire qu'ils furent faits par le même peintre. »

La bibliothèque est composée d'environ deux cent mille volumes, (1) sans compter trois ou quatre mille manuscrits, placés en différentes salles qui sont toujours ouvertes au public. Il existe une chose fort extraordinaire dans la principale salle de cette bibliothèque, vaste galerie, terminée en voûte, peinte à fresque, et éclairée par des fenêtres supérieures en ogives, c'est que le son s'y répète trente-deux fois de suite, et d'une manière fort distincte. Certes jamais écho ne fut plus indiscret ni plus impertinent.

---

(1) M. Valery ne lui en accorde que cent cinquante mille environ, et trois mille manuscrits; et il ajoute, ce dont on ne m'avait point instruit, que cette bibliothèque contient une salle destinée aux personnes aveugles auxquelles on fait la lecture, moyennant une rétribution. (Voir son Voyage, t. III, p. 313.)

Rien assurément n'est plus philanthropique que cette institution, et je désirerais voir le libéralisme imiter à Paris un aussi bel exemple, bien qu'il soit donné par un gouvernement prétendu despotique et reculé.

LETTRE XLIV.

Villa-Reale.

9 mai.

La Villa-Reale, est une des plus agréables promenades que je connaisse. Elle est assez étroite, il est vrai, mais elle a environ un mille de longueur au bord de la mer; l'on y jouit de la vue du golfe et du Vésuve, de l'île de Caprée, et de toute la côte jusqu'au mont Pausilippe.

Au nord cette promenade est bordée par une rue large et infiniment longue, que l'on appelle *Chiaja* ou *Corso;* elle est ornée de beaux palais, habités en partie par la noblesse et par les étrangers. C'est la rue de Rivoli de Naples, et qui plus est le rendez-vous le soir de toutes les voitures de la ville; car ici, comme à Rome et dans toute l'Italie, les femmes d'un certain rang ne se promènent guère à pied, et vont tous les soirs parcourir en voiture et la rue de Tolède

et cette rue dite Chiaja, qui mène au bourg de ce nom et à la *strada di Posilipo.*

La Villa-Réale est ornée de belles statues en marbre, de fontaines, de bosquets, d'allées couvertes et de deux temples, l'un rond, l'autre carré, ornés de colonnes en stuc. Ses allées sont larges, bien couvertes de sable, et elle est fermée par une grille dans toute sa longueur du côté de la Chiaja ou Cours, ainsi qu'aux deux extrémités. La porte d'entrée est ornée de deux pavillons, dont l'un contient des boutiques, et l'autre un café, etc.

Vers le milieu de la longueur de la promenade s'avance dans la mer une grande terrasse garnie de bancs en marbre blanc, et d'où l'on découvre tout le golfe; j'y vis aussi des enfans de dix à douze ans nus comme la main, qui se baignaient dans la mer sans que les promeneurs en parussent scandalisés; preuve irrécusable qu'à Naples on conserve la *pureté* et l'*innocence* de l'*âge d'or* (1).

---

(1) « Suivant M. Valery ce jardin n'est ouvert au peuple, aux « hommes de la campagne et aux gens en livrée qu'une fois « l'an, le 8 septembre jour de la fête de *Santa Maria di Piè* « *di Grotta.*

« J'y assistai, dit-il, en 1826; le coup d'œil qu'offrait la villa « Reale était ravissant; les filles des environs, parées de leurs « costumes nationaux, les cheveux retenus par des épingles « d'argent, enveloppées de voiles élégans qui retombaient « sur leurs casaquins brochés d'or et de couleur éclatante, s'y « étaient rendues en foule; telle était pour elles l'importance

Mais le lieu d'où j'ai joui d'un panorama au dessus de toute description est le château Saint-Erme, forteresse élevée sur une montagne, derrière Chiaja, et contre laquelle est appuyé un quartier de la ville; je me trompe, c'est du couvent de Saint-Martin, bâti au pied de ses fortifications. De la terrasse de ce couvent, aujourd'hui changé en hôpital militaire, on découvre non seulement le golfe, le Vésuve, les îles de Caprée et d'Ischia, et le mont Pausilippe, mais encore toute la ville dont on entend le bruit des voitures et les cris des marchands, et les pays environnans à une grande distance; enfin toute l'exaltation d'une tête poétique ne suffirait pas pour peindre ce magnifique ensemble; on invoquerait vainement Apollon et les muses, leur aide serait encore insuffisant pour en exprimer la beauté, la grandeur et la variété.

Le château de Saint-Erme a remplacé une tour élevée par les princes normands. Il s'appelait alors *Belforte*, à cause de sa situation. Charles II en fit une forteresse, et Charles V une citadelle hexagone, d'environ cent toises de diamètre, ayant des murailles fort élevées, une contre-escarpe, des fossés et des mines, contre-mines et divers souterrains taillés dans le roc. Cette

« de cette fête, qui ne remonte toutefois qu'à la fin du 16e siè-
« cle, qu'elles stipulaient en se mariant comme une des clauses
« du contrat, que leurs époux devraient les y conduire chaque
année. (*Voyage de M. Valery*, en 1828 et 1829, t. III, p. 295.)

citadelle a une garnison nombreuse, une place d'arme, et une artillerie considérable. L'immense citerne placée sous ce château est aussi vaste que le château lui-même.

L'église de Saint-Martin est d'une grande richesse et possède beaucoup de magnifiques tableaux, entre autres de l'Espagnolet, du Guide, de Lanfranc, de Carracciolo, de Charles Maratte, de Caravaggio, etc., etc.

LETTRE XLV.

Grotte de Pausilippe. — Tombeau de Virgile.

10 mai.

Après être sorti aujourd'hui par l'extrémité de la Villa-Reale, je remontai en voiture, et, parcourant le faubourg de Chiaja, dont lequai, dit-on, a près de sept milles de longueur et suit la Strada di Posilippo, (1) j'arrivai enfin à la grotte si vantée du mont Pausilipe. On l'appelait du temps des Romains *Putolana*. Mais on ne connaît pas au juste l'auteur de cet ouvrage immense, d'à peu près un tiers de mille de long sur vingt-quatre toises de large, et vingt-huit toises de haut. Mazocchi l'attribue à Lucullus, Martorelli à Agrippa, et Luigi Galantini, dans son *Histoire de Naples et des environs*, p. 53, croit que cet ouvrage est de beaucoup antérieur

(1) C'est le long de cette côte qu'est le palais de la reine Jeanne ou plutôt celui de dona Anna, commencé au seizieme siècle et non achevé. *Voyage* de M. Valery, t. III, p. 361.

à Lucullus, et qu'il fut fait simultanément par les habitans de Cumes et de Naples, pour avoir entre eux une communication plus courte et plus commode.

« Sa forme primitive, dit-il, était fort différente de ce qu'elle est maintenant. Du côté de Naples, on y entrait par une pente de soixante palmes (1) plus élevée que maintenant, et par conséquent on descendait du côté de Puzzole. Alphonse fit abaisser cette élévation, et le vice-roi de Tolède l'abaissa au point où elle est maintenant. Il élargit la grotte, la rendit unie partout, et la fit paver en pierres du Vésuve (2). On voit aux côtés de l'antique entrée la place des tours; à droite, est l'antre de Priape et le tombeau de Virgile à gauche. Les mêmes marques de tours se voient à l'endroit du premier abaissement fait par Alphonse. »

Vers les équinoxes, un phénomène s'opère dans cette grotte. Le soleil, à son coucher, prolonge ses rayons jusqu'à l'autre extrémité de la grotte, et change son obscurité ordinaire en une brillante clarté.

Depuis l'occupation des Français, des réverbères y ont été placés et sont allumés nuit et jour; cependant elle est encore si obscure, qu'au

(1) La palme était de dix ou de onze pouces, selon qu'elle était grecque ou romaine.

(2) C'est avec la même pierre que Naples est pavée.

milieu on entend plutôt que l'on ne voit les objets qui passent près de soi.

Autrefois le tombeau de Virgile était au niveau de l'entrée de la grotte, et on pouvait y pénétrer par là ; mais depuis que la route de Pouzzole a été tant abaissée, il se trouve maintenant à une assez grande élévation, et on a été obligé de lui donner accès par la maison d'un vigneron, dont on traverse la vigne et le jardin.

Ce tombeau est un carré de dix-huit palmes, ou de quinze à seize pieds sur chaque face, et de quinze palmes environ de hauteur sous voûte. Ses murs sont percés de différentes petites niches comme on en voit dans les colombarium. Mais il est dans un état complet de dégradation, et sa forme extérieure ressemble à un reste de tour ou de pyramide entourée de verdure. C'est à son sommet qu'un laurier, dit-on, avait pris naturellement naissance ; mais il paraît avoir été tellement dépouillé de ses feuilles et de ses branches que je n'ai pas même pu reconnaître s'il avait jamais existé. Les feuilles, les branches, le tronc même, tout a été, dit-on, la proie de ceux qui sans doute auront cru trouver dans la sève de cet arbuste quelque parcelle du génie du poète dont ils venaient visiter les cendres.

Au reste, il ne faut pas être surpris qu'aucun d'eux ne soit devenu un Virgile, car il paraît que ce tombeau n'est pas même celui de cet homme célèbre.

Voici ce que dit à ce sujet *il signor Giuseppe Galanti* dans son *Itinéraire de Naples et des environs*. (P. 55.)

« L'abandon dans lequel est resté ce monument ferait peu d'honneur à notre pays si réellement il appartenait à Virgile. Mais il paraît aujourd'hui démontré que le désir de trouver, près du lieu où elle devait être, la tombe du divin poète, avait fait adopter ce simple colombarium de famille, sur lequel depuis on a écrit tant de fables. » (1)

Dès lors je me retirai consolé de n'avoir pu cueillir à mon tour une branche de laurier sur un tombeau qui n'était pas celui de Virgile.

(1) On peut voir aussi à l'égard de ce tombeau le guide de Pouzzole et ses environs par le savant abbé de Jorio.

LETTRE XLVI.

Portici. — Résina. — La Cava. — Salerne. — Eboli. — Auberge de Calabre. — Pæstum.

13 mai 1830.

Quelle fut donc votre pensée, me direz-vous sans doute, d'aller à Pæstum en Calabre avant de gravir le Vésuve près de Naples, vous qui vous êtes logé de manière à contempler sans cesse cette montagne célèbre, qui, comme disait un moine à une dame, *vomit non du feu, mais de l'or?* Et cependant vous consentez à passer à son pied, à traverser Portici, Herculanum, à longer Pompéi, sans monter au cratère et sans aller visiter ces villes infortunées, qu'il a englouties sous les flots de sa lave ou sous le poids de sa cendre brûlante?

Votre surprise est naturelle, mon ami, et je ne me pardonnerais pas moi-même ce retard si j'avais pu suivre mon plan ou mes goûts; mais je désirais un compagnon de voyage qui pût

m'y guider. Jusqu'à présent je n'en ai point encore trouvé, et comme un Français habitant le même hôtel que moi m'a proposé de l'accompager à Pæstum, où il avait le projet d'aller, j'acceptai avec empressement son offre, et je laissai pour plus tard mon excursion du Vésuve, d'Herculanum et de Pompéi.

Après avoir traversé toute la portion de la ville qui s'étend le long de cette partie du golfe, et avoir laissé derrière nous et le palais du roi, et le Castel Nuovo, et le phare ou fanal, et les magnifiques quartiers et casernes de cavalerie et d'infanterie, nous nous trouvâmes à la barrière, flanquée de deux pavillons élégans dont les frontons sont supportés par des colonnes d'ordre dorique sans base.

Cependant, quoique nous fussions hors de la ville, nous n'étions pas pour cela dans la campagne, car une nouvelle ville sembla s'offrir à nos regards; c'est à dire que la route qui, depuis le beau pont de la Madeleine, côtoie délicieusement la mer jusqu'à la tour de la Nunziata, et parcourt une suite non interrompue d'habitations charmantes et de bourgs magnifiques, tels que ceux de *San Giovanni a Teduccio*, *Portici*, *Recina*, *la torre del Greso*, *la torre della Nunziata*, et autres qui se succèdent sans interruption et forment ensemble une population de plus de soixante mille âmes. Tous contiennent une foule de maisons de campagne

habitées en automne par la noblesse de Naples.

Portici surtout se distingue parmi ces bourgs, et cela doit être puisqu'il possède une maison royale, et que la cour, l'habitant chaque année, y attire le luxe et les plaisirs. Les jours fériés, en octobre surtout, la route de Naples à Portici offre une file continuelle de carrosses, de voitures de toute espèce, ainsi que de promeneurs à pied. On dit qu'à cette époque Naples n'est plus dans Naples mais bien à Portici.

Ce lieu, sous le règne du premier roi Angevin, s'appelait *Portico*, et depuis on a dit les Portici.

C'est le roi Charles de Bourbon qui, en 1740, éleva le palais qui existe. Sa cour est octogone, et, chose assez bizarre, la route qui forme la rue principale de Portici passe dans cette cour. A cet inconvénient près le palais est beau, grand et d'un noble aspect du côté de la mer, au bord de laquelle il est construit.

Son intérieur, rempli d'objets antiques, de pavés en mosaïque, etc., répond à l'extérieur ainsi que les jardins situés du côté opposé à la mer.

On recueillit d'abord dans ce palais tous les objets qui avaient été découverts à Herculanum et à Pompéi; mais ensuite, dans la crainte que le Vésuve ne vînt de nouveau engloutir cette contrée, on eut la sagesse de les transporter au musée royal de Naples, où je les ai vus.

Resina touche à Portici, et n'en fait qu'une continuation. On se rappelle que Pline le Jeune, dans sa lettre à Tacite, dit en racontant la mort de Pline l'Ancien *que celui-ci laissa Misène et se dirigea vers Resina et les autres villages les plus menacés par le Vésuve.*

On voit à Resina un beau palais appartenant au prince de Salerne, et dont les jardins s'étendent le long de la mer. Dans son intérieur est une belle salle ovale dont le pavé en marbre vient, dit-on, du palais de Tibère à Caprée. Le prince, en automne, y donne de fort belles fêtes qui y attirent beaucoup de monde.

Dans une autre partie du bourg on me montra un grand bâtiment qui sert maintenant de caserne et qu'on prétend avoir fait partie autrefois d'un palais de la reine Jeanne.

Resina partagea le sort d'Herculanum, et fut engloutie sous la lave. Le bourg actuel est bâti sur l'ancien; partout on en voit les tristes preuves. La lave sert de base aux maisons, et il a fallu la couper pour y faire passer la route. Cette lave se prolonge jusqu'à environ un mille dans la mer.

En outre, une grande partie du terrain, depuis le Vésuve, est devenue inculte par suite des torrens de lave qui, descendant de cette montagne, sont venus renverser et engloutir tout ce qui se trouva sur leur passage. La lave a néanmoins cet avantage sur la cendre que, coulant

lentement, elle donne le temps aux habitans de fuir et d'emporter une partie de ce qu'ils possèdent, tandis que les pluies de cendre sont soudaines : elles obscurcissent l'air et engloutissent subitement les infortunés qui n'ont pu fuir assez tôt. Resina contient, dit-on, à lui seul douze mille âmes.

Laissant à gauche le lieu que l'on me désigna comme ayant été Herculanum, nous suivîmes la belle route qui mène à Salerne, et qui parcourt la contrée la plus riche, la plus belle, la plus variée et la mieux cultivée du monde. Non seulement on n'y voit pas de jachères, mais la terre ouvre deux fois par an son sein à la charrue, et produit deux récoltes.

La route est ombragée par de grands arbres qui la bordent, et auxquels sont suspendues des guirlandes de pampre. La plupart des champs produisent trois récoltes à la fois; savoir, des fruits, diverses espèces de grains, de maïs, de féves, etc., en outre des vignes; aussi tout est pour rien en ce beau pays. Les bosquets d'orangers produisent tant de fruits qu'on méprise la vente de leurs fleurs, et pour un *grano* (monnaie qui vaut quatre centimes) on a jusqu'à quatre magnifiques oranges. Pour pareille monnaie on a une bouteille d'excellent vin qui ressemble à nos vins du Rhône ou du Roussillon, et pour quatre ou cinq carlins, c'est à dire environ deux francs, on a un boisseau de froment;

ainsi du reste. J'ignore comment était le paradis terrestre, mais à coup sûr Naples et ses environs seraient dignes d'en faire partie.

En arrivant au bourg de la Cava, nous prîmes un guide pour aller au monastère de ce nom, situé au milieu des Apennins. Le chemin qui y conduit offre la fraîcheur et la variété des sites que l'on admire en Suisse; les montagnes sont couvertes de belles forêts, et le silence de ces lieux, l'aspect solitaire de ces montagnes, font oublier au voyageur et Naples et la nombreuse population de tant de beaux villages qu'il vient de parcourir et dont les rues sont toujours obstruées par la foule : ici au contraire on se croit seul dans la nature et oublié du genre humain. Cependant nous arrivâmes bientôt à un petit village; mais l'ayant passé nous rentrâmes dans des vallons silencieux et déserts, et nous élevant lentement sur les montagnes toujours ombragées, nous ne retrouvâmes d'habitations qu'auprès du monastère, où existe un hameau et sa petite église.

A la porte du couvent était un religieux, qui nous accueillit avec cette hospitalité prescrite par la religion; et, comme mon compagnon de voyage avait une lettre de recommandation, on mit encore plus de soin à nous bien recevoir. On nous fit parcourir divers grands corridors où sont les cellules des religieux, et l'on nous introduisit dans la bibliothèque du couvent, qui pos-

sède une grande quantité d'anciens manuscrits, de chartes, etc., entre autres une Bible du septième siècle et un livre d'offices également fort ancien, dont une partie des pages, qui sont en parchemin, était enrichie de figures peintes et remplies de nudités et d'attitudes peu décentes. Ceci m'aurait plus surpris encore si je n'eusse déjà vu ailleurs des manuscrits pieux contenant pareillement de tels objets. Dites-moi comment il se fait qu'en des temps de véritable piété on souffrait que des livres pieux renfermassent de semblables dessins? Apparemment qu'on y mettait moins d'importance qu'aujourd'hui, ou plutôt que les yeux sont devenus plus pudiques à mesure que les pensées et les actions l'ont moins été. Quoi qu'il en soit, ces manuscrits me parurent difficiles à déchiffrer, et c'est cependant ce dont s'acquitte avec talent et facilité le bibliothécaire instruit de la communauté, qui mit à nous les montrer toute la complaisance possible.

Pendant qu'il nous occupait ainsi on pensait à nous dans le couvent, et quand nous sortîmes de la bibliothèque nous trouvâmes une table servie de quelques rafraîchissemens; nous en profitâmes avec d'autant plus de reconnaissance que nous étions à jeun. Ce fortifiant nous permis de nous remettre peu à près en route, nous remerciâmes, de leur gracieux accueil ces pieux cénobites, fort révérés dans la contrée, et une heure après nous étions à Salerne, ville assez considérable, bâtie

au fond d'un golfe, et dont la position, quoique moins belle, rappelle cependant celle de Naples.

SALERNE.

Cette ville, ancienne colonie grecque, était autrefois capitale des Picentins. Sa cathédrale contient des mosaïques et autres objets trouvés à Pæstum, que Robert Guiscard y fit transporter; tels que des colonnes de marbre, des tables de porphyre et deux magnifiques bénitiers ornés de sculptures qui représentent les unes l'expédition d'Alexandre aux Indes et son arrivée à Nisa, où des envoyés, au nom de Bacchus, le prient de respecter la ville; les autres les plaisirs de la vendange et le cortége de Bacchus. (1)

Nous restâmes peu d'heures à Salerne, et nous allâmes coucher à Eboli, petite ville de Calabre également ancienne colonie grecque et où l'on voit même encore quelques vestiges d'antiquités.

L'auberge qu'on nous indiqua, et qui est hors de la ville, était autrefois un couvent dépendant du riche monastère de la Cava que nous venions de visiter. Pour vous donner une idée d'une au-

---

(1) A peu de distance de Salerne, du côté de Pæstum, on retrouve une maremme, ou pays de mauvais air. Ainsi, comme on voit, le royaume de Naples n'en est pas tout à fait exempt. Ce fléau se reproduit dans des contrées semblables sur les bords de la Méditerranée, mais jamais, dit M. Lullin de Châteauvieux, sur ceux de la Baltique. (P. 301.)

Ceci prouve évidemment l'influence qu'a le vent d'Afrique sur cette partie de l'Italie.

berge de Calabre je vous dirai qu'au premier étage, où l'on nous fit monter, nous trouvâmes une grande salle avec cheminée, mais dénuée de chaises; des bancs en tenaient lieu, et étaient occupés par des paysans calabrais, coiffés d'un mauvais chapeau pointu, portant de larges culottes, vêtus d'une veste jetée sur l'épaule gauche en guise de manteau, la mine rébarbative, et dont la physionomie n'annonçait rien de bien orthodoxe.

Au milieu de la salle on voyait une table, et auprès de la table était gravement assis le gros aubergiste, ayant devant lui un registre où chaque jour il inscrit tous les voyageurs qui se trouvent condamnés à venir loger chez lui et à manger de sa mauvaise cuisine. Son air important et digne d'un bailli de comédie me faisait reconnaître en lui un de ces coqs de village, grands parleurs, gros mangeurs et fiers de la rondeur de leur bourse et de leur importance prétendue. (1)

(1) Suivant M. Le Monnier, auteur d'un ouvrage qui a paru en 1832, intitulé *Souvenirs d'Italie*, en un volume in-8°, cet aubergiste se nommerait Zampieri; il aurait été chef de brigands et depuis gracié par le roi Ferdinand pour avoir aidé, avec une troupe de Calabrais, à chasser les Français de la Calabre. Selon M. Le Monnier encore, ledit Zampieri serait fortement soupçonné d'avoir été d'accord avec les assassins d'un jeune Anglais, appelé Hunt, et de sa femme qui avaient logé dans cette auberge en 1829, je crois, et qui furent tués le lendemain en allant à Pæstum.

Ils avaient eu l'imprudence, dit-on, de montrer dans cette auberge une cassette remplie d'or et de bijoux.

Sa femme, comme lui d'un certain âge, guère plus propre en ses vêtemens, criait plutôt qu'elle ne parlait, selon l'usage du pays.

Elle était accompagnée de sa dame d'honneur, c'est à dire d'une servante aussi maigre qu'elle était grasse, aussi sale qu'elle était laide et jaune, et ses cheveux aussi en désordre que si elle se fût battue avec quelque autre divinité de cet Olympe. Il paraît, au reste, que je ne fus pas le seul voyageur effrayé de ses charmes, car en entrant dans la chambre où ce couple femelle me préparait un lit, j'aperçus sur le contrevent de la fenêtre le portrait de la suivante, fait sans doute par quelque jeune peintre, et au-dessus duquel étaient écrits ces mots :

Tête de Méduse faite d'après la demoiselle de la maison.

C'était assurément lui faire beaucoup d'honneur, car Méduse pétrifiait par sa beauté et non par sa laideur. Il est vrai que les contrastes produisent parfois les mêmes effets.

Cette fenêtre donnait sur une vigne, et un magnifique oranger, de la hauteur d'un pommier de Normandie, couvert de fleurs et de fruits, répandait dans ma chambre une odeur délicieuse.

C'est là que nous soupâmes, ou plutôt que nous ne soupâmes point, car la soupe et les viandes furent si détestables qu'elles restèrent sur nos assiettes, et que nous fûmes obligés de nous con-

tenter d'œufs frais. Mais comme un vieux proverbe dit *qui dort dîne*, nous cherchâmes à essayer de ce moyen, qui n'eût guère satisfait un gastronome, mais qui nous réussit. Le lendemain à cinq heures du matin, après avoir payé fort cher un mauvais coucher, et plus cher encore un repas auquel nous n'avions pas touché, nous quittâmes, et heureusement pour toujours, ce lieu de délices. Ah! disions-nous en partant, faut-il qu'une nature aussi généreuse prodigue ses bienfaits et ses richesses à des ingrats qui en tirent un aussi détestable parti!

PÆSTUM.

14 mai 1830.

Quoique le pays que nous parcourûmes d'Eboli à Pæstum n'offre pas autant de beautés ni de richesses que celui de Naples à Salerne, néanmoins il n'est ni sans culture ni sans agrémens. Pourtant nous trouvâmes quelques parties marécageuses provenant des débordemens annuels de la rivière de la Salza. On y nourrit des buffles, et au lieu des roses parfumées qui croissaient aux environs de l'ancienne Pæstum, on n'y foule plus que des joncs. (1)

(1) C'est la continuation du maremme dont j'ai parlé plus haut et qui néanmoins ne va pas précisément jusqu'à Pæstum, mais à peu de distance.

Nous aperçûmes bientôt sur la rive opposée un bel édifice que l'on nous dit faire partie d'une villa royale, et peu après des ruines magnifiques nous annoncèrent que nous arrivions à Pæstum, ville de la plus haute antiquité, « que les uns, dit Luigi Galanti, attribuent aux Phéniciens, les autres aux Etrusques, ceux-ci aux Grecs Doriens, ceux-là aux Grecs Sybarites, etc., etc. Quoi qu'il en soit, ajoute-t-il, il est certain que les Sybarites, qui étaient d'origine grecque, l'occupèrent et en rétablirent les murs. Elle s'appelait alors *Posidonia ;* on lui donnait aussi le nom de *Nettunia* : mais c'est que *Posidonius* est aussi un des noms de Neptune. Puis les Lucaniens lui donnèrent le nom de *Pesitan* ou *Pestan*, et les Romains ensuite en firent *Pæstum*.

« On lui donna aussi le nom de Nettunia, peut-être parce qu'elle était alors commerçante et sous la protection du dieu de la mer. Sous les Sybarites les usages grecs s'y introduisirent. Ateuce rapporte que dans Pæstum on célébrait chaque année la mémoire de la liberté perdue. Cette fête singulière était un jour de soupirs et de larmes.

« Après les Sybarites les Lucaniens y dominèrent, et y restèrent jusqu'en 480 de Rome, époque où les Romains y établirent une colonie. Alors Pæstum devint tantôt colonie, tantôt ville confédérée, tantôt municipale. Mais peu à peu elle déclina.

« Depuis Pæstum fut enveloppée dans la ruine de l'empire, et dans le neuvième siècle les Sarrasins la détruisirent et l'ensevelirent sous ses ruines.

« La ville, continue le même auteur, était située dans une plaine spacieuse à six milles au-delà de Silazo et à un mille de la mer. Strabon rapporte que de son temps ses eaux étaient devenues stagnantes et infectes. Mais en ce temps-là déjà il paraît que Pæstum avait perdu de sa splendeur. Cependant ce qui prouve combien les anciens savaient rendre salubres les lieux qui ne l'étaient pas, c'est que les Romains aimaient le séjour de Pæstum, et allaient respirer l'hiver un air doux dans ce lieu fertile, qui, comme à présent, donnait quelquefois en novembre une seconde récolte de poires, de pommes et de cerises. Leurs poètes célébraient les roses qui fleurissaient deux fois par an. » (1)

Je viens de vous donner en abrégé l'historique de Pæstum, mon ami; voulez-vous maintenant connaître ce qui reste de cette ville, habitée autrefois par le peuple le plus voluptueux et le plus efféminé de la terre? Trois ruines principales seulement, à la vérité magnifiques; savoir, deux temples et une basilique, ou peut-être, selon le signor Galanti, un atrium ou foyer pu-

(1) Voyez Luigi Galanti, d'après Virgile (Georg. IV), Ovide, Martial, Properce, etc., etc.

blic; puis quelques restes d'amphithéâtre, de murs et de portes de la ville.

Ces trois monumens sont d'autant plus précieux qu'ils sont un modèle de la pureté, de la simplicité, et en même temps de la beauté des monumens grecs, dont Athènes, la Sicile, ainsi que Pæstum conservent seules des modèles; ils sont construits en grosses pierres, ou plutôt en substances pétrifiées appelées *travertin*, de huit ou dix pieds de long sur quatre ou cinq de large, dont la face extérieure est lisse et qui furent jointes sans ciment. (1)

Le style de ces édifices est sévère et un peu

---

(1) « Le travertin, dit M. de Lalande, *Lapis Tiburtinus* « (Pierre de Tibur, aujourd'hui Tivoli), est une pierre calcaire, « d'un blanc jaunâtre, très dure, et renfermant des coquilles. Quelques auteurs pensent que c'est une concrétion sulfureuse, et en effet souvent elle donne une odeur de soufre « quand on la travaille.

« Elle se tire en bas de Tivoli; au sortir de la carrière elle « est tendre; mais elle devient ensuite fort dure : c'est la plus « belle des environs de Rome. Le Colysée, le théâtre de Marcellus, tous les temples anciens et les églises modernes en « sont bâtis. Ce nom de *travertino* est employé même dans le « reste de l'Italie. Celui de la Toscane paraît avoir été une « décomposition végétale et animale pétrifiée. On y trouve « des plantes et des corps marins; il est très dur, et son grain « est aussi fin que celui du marbre. » (*Voyage de Lalande*, t. 2, p. 541.)

On pourrait ajouter que, quoique bien moins dures, les pétrifications du bord de la Cascade de Terni feraient croire en effet que le travertin ne serait autre chose qu'une concrétion de substances animales, végétales et sulfureuses.

lourd. Ils rappellent l'architecture égyptienne, plus solide qu'élégante, et l'on doit se souvenir qu'en effet c'est chez les Egyptiens que les premiers Grecs ont été étudier l'architecture, ou plutôt elle a été transportée en Grèce par les Phéniciens et les Egyptiens sous Cadmus, fils d'Egyptus et fondateur de Thèbes.

Cependant l'architecture de ces monumens est grecque et non égyptienne, mais de la plus haute antiquité.

Chaque temple a six colonnes de front, et l'un d'eux, celui dit de *Neptune*, en a quatorze de chaque côté. Celui de Cérès, moins grand, n'en a que treize. Leurs colonnes sont sans base et cannelées; mais, comme dit fort bien *Luigi Galanti* (1), « Les gradins forment un soubassement, parce qu'ils servent de base aux colonnes; ils forment, par trois grandes marches, la base générale de l'édifice, donnant ainsi un rehaussement à la fabrique, qui sans cela aurait été basse et pesante. »

En effet ces édifices et leurs colonnes, lourdes et basses lorsqu'on en est près, vus d'un peu loin, et même du pied des marches, offrent les plus belles proportions, et sont précisément comme ils doivent être.

Selon le P. Paoli, il y avait d'autres gradins plus petits que ceux qui existent aujourd'hui, et

(1) Dans son *Itinéraire de Naples*, p. 367.

plus commodes à gravir; mais les barbares les ont détruits.

Le temple de Neptune a un péristyle de trente-six colonnes, sur lequel court tout autour une architrave sans aucune saillie, et au dehors une frise bien ornée. Sur les deux façades s'élève un fronton de même architecture et couronné par une corniche.

Le sanctuaire ou cella était précédé d'un vestibule. La porte d'entrée correspondait à la façade orientale, et l'on voit encore des restes de marches par lesquelles on y montait.

Au dessus des colonnes inférieures sont posées d'autres colonnes plus petites, de même ordre dorique, et appuyées sur l'architrave que supportent les premières. De ces colonnes supérieures, cinq d'un côté et trois de l'autre restent encore debout; il paraîtrait que la lumière devait pénétrer dans le temple par le haut de l'édifice.

Il existait également un escalier et un vestibule à la façade opposée. Tous deux étaient soutenus par deux pilastres et deux colonnes; mais ce vestibule-ci paraît avoir été moins grand que l'autre. La longueur de tout l'édifice est de deux cent vingt-sept palmes sur quatre-vingt-douze de large. (1) La cella ou sanctuaire en a cent sur quarante-quatre.

(1) La palme de Naples était, selon M. de Lalande, de neuf

Le moins grand des deux temples, qu'on dit avoir été consacré à Cérès, a un péristyle de trente-quatre colonnes. De l'entablement il ne reste que l'architrave entier dans toute la colonnade; mais le fronton des deux façades existe encore, quoique bien endommagé. De celui qui est à l'orient on passe à un vestibule ouvert, soutenu par six colonnes. Les murs de la cella sont détruits, mais dans le fond il existe une niche cintrée dont on voit encore les restes, et qui sans doute contenait la statue de la divinité qu'on y adorait.

Ce temple est d'un mérite inférieur au premier; en outre il n'a que cent vingt palmes de longueur sur cinquante de large (1), et le sanctuaire n'en a que soixante-douze sur vingt-huit.

Quant au troisième édifice, que les uns croient avoir été un temple et d'autres une basilique, Paoli prétend que ce fut un atrium public, ou quelque autre partie du Forum; ainsi, comme vous voyez, on ignore son véritable usage. Sa longueur est précisément double de sa largeur;

---

pouces huit lignes et demie de France. Cela donnerait à l'édifice cent quatre-vingt-trois pieds dix-huit pouces neuf lignes et demie de longueur sur soixante-quatorze pieds cinq pouces deux lignes de largeur.

(1) Selon Vasi, quatre-vingt-cinq pieds sur quarante-quatre. Selon M. de Lalande, à raison de huit pouces neuf lignes et demie, cela ferait une longueur de quatre-vingt-sept pieds un pouce dix lignes sur quarante pieds cinq pouces cinq lignes de large.

il a neuf colonnes à sa façade et à sa partie opposée et dix-huit de chaque côté, total cinquante. Elles sont également sans base et de même ordre que les deux temples ci-dessus, et ont seize pieds de haut sur quatre de diamètre. De l'entablement il ne reste plus que l'architrave avec quelques restes de la frise.

Ce qui est remarquable en cet édifice, c'est que la nef est divisée en deux parties par un rang de colonnes, ce qui la rétrécit beaucoup, et devait produire un assez mauvais effet, quoique le but sans doute de ces colonnes ait été de soutenir le faix de la toiture.

Paoli croit que c'était un atrium public, et il fonde son avis sur ce que ce monument n'a pas d'entrée principale comme les temples, et qu'on le voit ouvert de toute part, même avec des entrées plus larges sur les côtés.

« Mais un atrium, dit Galanti, par toutes les notions que nous en avons, devait faire partie d'un édifice et non en faire un lui seul comme celui-ci. »

Il trouve en conséquence qu'il serait plus raisonnable peut-être de le croire une basilique ou même un temple. Ainsi, comme vous le voyez, ces savans, après avoir bien discuté, nous laissent dans notre ignorance et restent dans leur incertitude.

Vasi, dans son *Itinéraire de Naples*, pense, et avec plus de raison, que c'était un des portiques

du Forum destinés aux réunions publiques ou à la promenade des citoyens. En adoptant ce système, les colonnes ainsi placées n'ont plus rien de ridicule ni de défectueux, puisqu'elles partageaient le portique en deux parties égales. L'architecture même de cet édifice est moins lourde et plus élégante que celle des deux autres temples, ce qui indique le second âge de l'ordre dorique.

Selon Galanti, ce portique a cent quatre-vingt-dix-huit palmes de long sur quatre-vingt-sept de large; selon Vasi, cent soixante-neuf pieds de long sur quatre-vingt-cinq de large : je n'ai point vérifié lequel des deux avait raison.

Il existe aussi quelques ruines d'un amphithéâtre; les uns le croient d'un âge très reculé, parce qu'il marque l'enfance de ce genre de construction; d'autres le disent au contraire de la bonne époque de l'architecture romaine, à cause des beaux débris de sculpture qu'on y a trouvés.

Pæstum paraît avoir été entourée de fortes murailles, dont il reste encore des vestiges; elle avait, dit-on, deux milles et demi de circuit. Les murailles étaient défendues par des tours, et elle avait quatre portes dont une seule existe encore. Les tours placées aux angles étaient carrées et paraissent avoir été construites postérieurement à la muraille. On dit aussi que les murs, y compris le parapet, avaient cinquante-six palmes de hauteur.

Maintenant la charrue trace ses sillons dans le lieu même où avaient existé les voluptueux Sybarites dont le corps efféminé supportait à peine les plis d'une des roses sur lesquelles ils étaient couchés, et l'on n'y rencontre plus que quelques pâtres bien sales, bien rustres, bien grossiers, qui viennent vendre fort cher aux voyageurs, assez dupes pour les écouter, de prétendues lampes ou petites figures en terre cuite dites antiques, auxquelles on a l'art de donner une apparence de vétusté, et dont il se trouve, m'a-t-on dit, une fabrique à Naples.

LETTRE XLVII.

Naples.

16 Mai.

J'apprends, mon ami, à mon retour de Pæstum, que le bateau à vapeur part demain pour la Sicile. Or, vous le savez, il faut saisir l'occasion aux cheveux, de peur qu'elle ne nous échappe; je veux donc en profiter pour voir, non toute la Sicile, puisque le paquebot ne va qu'à Palerme, mais au moins pour jeter un regard sur cette île fameuse, mère des arts, célèbre aux plus beaux temps de la Grèce, rivale et puis nourrice de Rome, patrie d'Archimède, séjour de Platon, d'Aristide, de Xénocrates, d'Alcibiade; où régnèrent les Denys, plus tyrans de nom que d'effet, non dépourvus d'esprit, d'originalité et d'amour des arts et de la science, et enfin le roi Hiéron, père de ses sujets et allié du peuple romain.

En conséquence je viens de m'inscrire parmi les passagers, et demain Neptune sera le dieu auquel je confierai mon existence; sa *belle barbe* et son air *vénérable* me font espérer qu'il ne voudra pas tromper ma confiance ni m'engloutir dans ses flots.

LETTRE XLI.

Bateau à vapeur.

17 mai.

Craignant d'arriver trop tard, par contre j'arrivai trop tôt; mais au moins j'eus l'avantage de voir venir successivement mes compagnons de voyage, et je ne fus pas fâché de jouir de la vue des canots qui successivement amenaient non seulement des passagers, mais encore des amis ou amies désireux de leur faire de tendres adieux; de sorte qu'en peu d'instans le pont se trouva couvert de monde, et je crus que tout Naples allait s'embarquer pour la Sicile. Ce mouvement, ces rencontres, ou ce départ successif des barques qui se disputaient le droit d'aborder les premières, n'était pas sans intérêt.

Lorsque tous les passagers furent rendus à bord et que les douaniers eurent visité leurs effets, un coup de cloche annonça le départ.

Alors la séparation se fit entre les partans et les restans, et bientôt nous ne fûmes plus qu'avec nous-mêmes; or, comme on n'est pas long-temps à faire connaissance entre gens qui ont les mêmes fatigues à éprouver, les mêmes dangers ou les mêmes plaisirs à partager, bientôt on se mêla et on eut l'air de s'être toujours vu. En effet, rien n'est tel que de voyager ensemble : on bannit toute étiquette, une certaine confraternité lui succède, et on se livre bientôt à tout son naturel.

Parmi mes compagnons de voyage se trouvaient des personnes de diverses nations, des Russes, des Polonais, des Bavarois, des Italiens, des Siciliens, et un négociant français établi à Naples. Parmi les Polonais étaient le comte Rostowski, le comte Alexandre Potocki, colonel au service de Russie, homme aimable et du meilleur ton. Il s'y trouva aussi le poète polonais Mitskewitch, dont les œuvres jouissent d'une grande réputation dans sa patrie, mais qui fut obligé de quitter la Pologne par suite de ses opinions politiques plus qu'indépendantes.

Un jeune Russe était avec eux, M. de Klustine. et parmi les Bavarois, je citerai le baron d'Eichthal, fils du banquier de la cour et conseiller de régence du roi de Bavière, à Munich, homme âgé de quarante-deux ans, instruit et qui m'a paru voyager pour connaître et non comme tant d'autres pour courir. Parmi les Siciliens était le

fils du marquis del Bosco, habitant de Messine, jeune homme doux, d'une figure intéressante, d'une obligeance extrême, et qui, selon l'usage italien, lorsque je le remerciais de ses soins, se bornait à me répondre, *qu'il ne faisait que son devoir* : assurément c'est bien là mettre en pratique l'hospitalité.

On fut fort gai d'abord ; on parlait de ce voyage comme d'une partie de plaisir, comme d'une course de peu de temps sur une mer aussi calme qu'un lac. Déjà l'appétit s'étant fait sentir à plusieurs d'entre nous, on demanda à déjeuner, et pendant que sur le pont on élevait une tente et qu'au dessous on dressait une table, les uns se mirent à se promener, les autres à contempler la magnifique vue de Naples, qui s'étendait majestueusement le long du golfe et formait deux arcs de cercle dont les extrémités se joignaient au phare. Derrière la ville on voyait diverses montagnes couvertes de bois ou d'oliviers et couronnées d'habitations, de forts, de palais, tels que celui de *Capo di Monte*, etc. Mais bientôt le sirocco, vent d'Afrique, fit sentir son haleine brûlante, le ciel se couvrit d'un brouillard léger d'abord, mais qui ensuite ne fit que s'accroître ; la mer commença à rider sa surface polie, les vagues s'agitèrent, et le bâtiment à son tour, par son tangage, commença à faire éprouver quelque malaise à plus d'un passager ; les jeux alors s'interrompirent,

les promeneurs s'arrêtèrent, les figures pâlirent, et parmi ceux qui avaient demandé le plus ardemment à déjeuner, qui s'impatientaient le plus de la lenteur des préparatifs, plusieurs devinrent indifférens, abattus ; ils se plaignirent ensuite de maux de cœur, et bientôt repoussèrent ce même déjeuner qu'on venait de leur servir. Malgré ma mauvaise santé habituelle, j'avais été quelque temps sans rien éprouver, je m'en félicitais déjà, d'autant que je redoutais, non sans raison, le mal de mer; mais le vent ayant encore augmenté, ainsi que le brouillard, qui bientôt nous enveloppa de toute part, la mer devint fort agitée et me fit enfin partager le sort commun à beaucoup d'autres, mais avec plus d'intensité, en raison de ma santé débile. Le lit seul put arrêter mes vomissemens successifs, en me plaçant sur le dos et donnant à mon estomac une position horizontale; c'est un remède que je conseille à ceux qui voudront l'essayer et que je dois au capitaine du paquebot, dont je regrette d'avoir oublié le nom, car il eut pour moi les soins, les attentions les plus délicates, et qu'on n'a pas lieu toujours d'attendre des marins. Quoi qu'il en soit, mon ami, une heure est bien longue pour celui qui souffre du mal de mer; elle me parut un siècle, et lorsque je songeai que j'en avais vingt-quatre à passer ainsi, je me les figurai éternelles. Qu'aurait-ce donc été si, au lieu de ces vingt-quatre heures,

terme ordinaire de la traversée, on m'eût annoncé que ce nombre serait doublé? C'est cependant ce qui arriva; le vent, que nous avions contraire, même en quittant Naples, s'étant élevé de plus en plus, se changea enfin en tempête pendant la nuit, et le navire ne fit plus alors que deux ou trois mille au plus par heure. En outre le mouvement violent du vaisseau augmenta tellement nos souffrances, que quant à moi tout me devint indifférent, et j'étais résigné à tout événement sans m'inquiéter même de la mort.

Le lendemain le tonnerre se fit entendre, et la pluie lui ayant succédé, calma un peu la tempête; alors plusieurs reprirent leur santé, leur gaîté, leurs jeux et leur appétit. Moi-même je fus un peu moins malade, et je pus, si non manger, au moins me traîner sur le pont de temps en temps, quitte à retourner sur ma couche sitôt que le mal de cœur me reprenait. Un peu de rhum que me fit prendre le comte Potocki me fut assez salutaire.

Vers la fin de cette seconde journée nous passâmes près de l'île, ou plutôt de la montagne de Stromboli, une des îles Lipari, appelée autrefois *Srongyle*, dont le nom grec signifie *rond, cylindrique*, parce que cette île a la forme d'un cône régulier d'environ deux milles de circonférence à sa base, et d'environ huit cents toises de hauteur perpendiculaire. Un bourg de deux mille

âmes existe à son pied quoique son sommet soit un volcan parfois en feu, mais toujours fumant : la fumée que je voyais sortir des flancs même de la montagne me fit croire un instant que c'étaient des torrens de lave qui coulaient dans la mer. Malheureusement la pluie tombait, et l'épais brouillard qui nous enveloppait nous privait en grande partie d'un coup d'œil qui, la nuit comme le jour, doit être magnifique. Malgré mon état d'abattement, je jouis autant que je le pus de ce phénomène inconnu à notre France, qui n'a de volcanique que le cerveau de ses habitans. La vue du Stromboli me procura encore une autre jouissance, celle de songer que je n'étais plus qu'à trente-six milles environ de Messine, où j'aspirais d'arriver.

Peu d'heures après nous laissâmes à notre droite les îles Eoliennes, chantées par Virgile, dans son *Énéide*, comme le séjour des vents et de leur dieu Éole.

On a pensé que ces îles formaient autrefois entre elles et la Sicile un seul continent, mais il n'en reste aujourd'hui que ces sommités qui, pour la plupart, furent des volcans. Ainsi le surplus du sol aura été submergé, et les voûtes qui lui servaient d'appui se seront écroulées à la suite des secousses redoublées qu'occasionnait une si longue suite de volcans. (1)

(1) Voir l'*Histoire des Volcans*, p. 189.

On pourrait former les mêmes conjectures sur les îles de l'Archipel de la Grèce ; mais, dit l'auteur de l'*Histoire des Volcans*, nous avons l'assertion positive contraire de Diodore de Sicile, d'après les renseignemens qu'il avait puisés dans la plus haute antiquité, et que confirment toutes les observations des savans modernes, entre autres Tournefort. (1)

Selon Diodore, ce fut le versement du Pont-Euxin qui, à une ou deux époques, produisit cette grande révolution, dans la partie de la terre qui divise aujourd'hui l'Europe de l'Asie, révolution qui vraisemblablement en occasionna une seconde ; savoir, l'extinction de cette multitude de volcans, dont presque toutes les sommités qui dominent cet Archipel attestent l'ancienne existence. (2)

Il serait donc probable aussi, d'après ce qui vient d'être dit, que de pareilles révolutions eussent séparé l'Asie de l'Amérique et produit cette foule d'îles qui primitivement n'avaient formé peut-être qu'un seul continent.

Enfin vers minuit on nous cria *terre!* Bientôt nous passâmes sans accident entre Carybde et Scylla, et nous entrâmes pleins de satisfaction

---

(1) *Relation du Voyage au Levant*, t. 1, p. 80, et t. 2, p. 63, et suivantes. Pallas, t. 5, p. 190, traduction française de ses voyages.

(2) *Histoire des Volcans*, p. 209-10.

dans le port de Messine, si beau et si vanté, mais que nous ne pûmes observer, à cause de l'obscurité. En outre, la douane s'étant opposée à notre entrée nocturne, il nous fallut encore passer le reste de la nuit sur le bâtiment et remettre au lendemain le plaisir de débarquer.

LETTRE XLVIII.

Messine.

18 mai.

Messine est dans une position digne de sa renommée; mais pour vous en rendre la description plus agréable et plus exacte je ne puis mieux faire que de laisser parler M. de Karaczay lui-même : (1)

« De majestueuses montagnes, dit-il, des rochers pittoresques, une éclatante verdure, des eaux limpides, une température douce, un air transparent, et surtout un ciel très pur, sans lequel rien n'est beau sur la terre, voilà ce que Messine doit à la nature.

« Cette ville, baignée par les eaux du Phare, se présente en amphithéâtre sur la base d'une

(1) Voyez son *Itinéraire en Sicile*.

chaîne de montagnes, dont les cimes bleuâtres se nuancent harmonieusement avec l'azur des vapeurs éthérées.

« Sur leurs larges flancs, des touffes de genets, de lauriers roses, d'agnus-castus dessinent le contour des ravins, et tracent des ruisseaux de feuillages et de fleurs ravivés par l'écoulement des eaux pluviales : plus bas se découvrent tantôt une cabane, tantôt un oratoire, un ermitage ou un vieux château, dispersés çà et là, et plus bas encore des plantations de figuiers, d'oliviers, de myrtes, d'orangers, de citronniers, d'aloès couronnent les débris des palais de Messine d'une guirlande que les hivers ne fanent jamais. Sous les murs de la cité bouillonnent, s'agitent, se déploient en larges ondes les flots écumeux du Phare, qui, dans ce lieu resserré, ressemble plutôt à un grand fleuve qu'à un bras de mer. Un port immense, de forme circulaire, les reçoit en son sein, où bientôt leur fureur s'apaise, tandis que la rive opposée les voit sans cesse se briser avec fracas contre les hautes montagnes de la Calabre, dont il reflète la masse verdoyante.

« On aperçoit au nord-est la ville de Scylla, dominée par un rocher énorme. Au sud-est, est celle de Reggio, bâtie sur un terrain plus ouvert; dans l'espace qui les sépare, une infinité de villages adossés à la chaîne des monts, et sur les premiers plans du tableau une multitude de chaloupes, de bateaux de pêcheurs, de navires de

toute espèce, voguent sur tous les points du rivage.

« Les murs de la ville, bâtis sur un terrain inégal, ont à peu près trois mille toises d'étendue. Une vaste citadelle, plusieurs forts et quelques batteries à fleur d'eau en défendent l'accès de toutes parts ; mais du côté de la mer, deux gardiens vigilans, Carybde et Scylla, la protégent plus sûrement encore. L'un, situé à douze milles nord-est du port, sur la côte de la Calabre, l'autre sur celle de la Sicile, à l'extrémité d'une langue de terre, dite San Ranieri, qui forme l'entrée du port, toujours redoutable aux navigateurs. Ils veillent à la sûreté de Messine mieux que tous les canons dont les remparts sont hérissés....,

« Le port de Messine, l'un des plus vastes et sans exception le plus beau de tous ceux de la Méditerranée, peut avoir trois milles de circuit; il a le rare avantage d'offrir partout un fond suffisant au mouillage des plus grands vaisseaux. L'admirable position du port de Messine devrait en faire l'entrepôt naturel de tout le commerce de la Grèce, le lieu d'échange le plus avantageux entre les peuples de l'occident et les Orientaux. »

Il peut contenir quatre-vingts ou cent vaisseaux de guerre; son quai déploie une magnifique suite de maisons, de même architecture, ornées de colonnes dont la construction date du renversement de cette ville en 1783, par un tremblement

de terre. Malheureusement elles ne sont point encore achevées. Dix-sept grandes portes ou arcades et un pareil nombre de plus petites donnent entrée à autant de rues correspondantes au port et aux rues principales de Messine ; savoir, la *rue des quatre Fontaines*, qui aboutit à deux portes opposées, la *rue du Cours*, la *strada Ferdinando*, rue neuve, et qui sera la plus belle lorsqu'elle sera achevée, puisque, outre sa grande largeur, elle traverse la ville presque dans toute sa plus grande longueur ; et deux ou trois autres rues remarquables, telles que la *strada d'Austria*, la *strada Maestra*, celle de la *Giudecca*, etc. » (1)

En suivant au nord la rue *San Ferdinando*, on trouve une place carrée entourée d'une grille, plantée d'allées d'arbres, ornée de gazon et d'une fontaine dont l'eau, dirigée par un conduit vers une extrémité de la promenade, sert aux habitans du quartier.

En suivant la même rue on arrive à une autre place, en forme de losange, dont toutes les maisons, ornées de colonnes et de même architecture, n'ont qu'un étage, afin d'éviter d'aussi grands désastres en cas de nouveaux tremblemens de terre, si fréquens en cette belle contrée.

La rue se termine à une espèce de promenade d'où l'on découvre les collines et les montagnes couvertes de vignes et d'arbres de toute espèce,

---

(1) Ou de la Juiverie.

qui environnent la ville, et d'où l'on jouit des plus admirables points de vue.

Rien ne manquerait à la position de Messine si elle n'avait sans cesse à redouter sa destruction par des commotions souterraines et le voisinage du terrible Etna. J'appris qu'elle avait éprouvé aujourd'hui même, et sans m'en être douté, trois secousses de tremblement de terre, ainsi que la ville de Reggio en Calabre, et que l'espèce de brouillard épais dont nous n'avons cessé d'être enveloppés depuis notre départ de Naples, et qui depuis plusieurs jours couvre la Sicile, est causé par les éruptions de cendre que l'Etna lance dans les airs et dont les parties les plus légères s'y balancent et s'y soutiennent long-temps; pousées ensuite par les vents, elles se répandent au loin et forment un brouillard tel qu'il intercepte les rayons du soleil, et ressemble aux brouillards épais de l'Angleterre et des contrées septentrionales de la terre. (1)

On me dit que depuis plus de vingt ans on n'avait vu le ciel si long-temps obscurci par un semblable phénomène qui ordinairement ne dure qu'un jour. Aussi les habitans sont alarmés et craignent une nouvelle catastrophe. Espérons que le ciel les préservera d'aussi affreuses calamités!

---

(1) J'ai appris depuis que cette cendre avait été portée, non seulement jusqu'à Naples, mais encore jusqu'à Rome, ce que je ne puis affirmer, et à peine croire, quoiqu'on me l'ait assuré.

Messine passe pour être plutôt ville de commerce que ville de plaisirs. Elle a cependant de la noblesse et presque autant de *princes*, de *marquis*, de *barons* que de nobles ; car tout le monde en Sicile est titré. La puissance des barons était grande avant la révolution, et elle eut pour origine la conquête de cette île par les Normands.

On y voit néanmoins peu de voitures, et l'on est frappé du calme de cette ville, surtout lorsqu'on arrive de Naples, si bruyante, si agitée et si populeuse.

La cathédrale, autrement dite *il Duomo*, bâtie au commencement du douzième siècle par le comte Roger, est un vaisseau gothique, riche d'ornemens mais pauvre d'architecture. Elle n'est pas voûtée, et la charpente qui en tient lieu n'est pas même dorée; quant aux bas côtés ils n'offrent que la charpente noire du toit, et elle n'est pas même cachée par un plancher, ce qui ferait croire que ce vaste et gothique édifice n'a pas été achevé. On y montre des statues et autres objets en or, en vermeil et en argent, des pierres précieuses, etc. ; mais tout cela ne fait pas du Duomo une belle église.

Elle est située sur la place de l'Annunziata, la plus belle de Messine, et où s'élève, si je ne me trompe, la statue en bronze de don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles V, et vainqueur des Turcs à la bataille de Lépante ; elle est entourée d'une grille et ornée d'arbustes ;

mais, comme d'autres statues de Messine, elle manque de style, de noblesse et de correction.

Une fontaine décore aussi cette place, où aboutissent différentes rues de la ville, entre autres celle des Quatre Fontaines, une des plus belles de Messine, et ainsi nommée parce qu'à l'endroit où elle est coupée par deux rues, quatre fontaines ornent son carrefour. Ces différentes rues, tirées au cordeau, aboutissent soit au port, soit à deux autres portes de la ville, l'une au nord, l'autre au midi.



LETTRE XLIX.

Taormina.

19 mai.

J'ai fait hier avec trois de mes compagnons de voyage un tour de force, c'est à dire soixante-douze milles avec les mêmes chevaux; vous me direz sans doute qu'il n'y a pas de quoi nous vanter, et qu'il y a de la barbarie dans cette action : cela se peut; mais il faut plus en accuser le maître des chevaux qui y a consenti et qui les a conduits lui-même que des voyageurs avides de connaître et à qui il ne restait que vingt-quatre heures, tant pour séjourner à Messine que pour voir une des antiquités les plus remarquables de la Sicile, je veux parler du théâtre grec de Taormina, dont de vastes débris gisent à terre mais qui pourtant, dit-on, conserve encore debout une partie considérable de ses murailles.

Nous partîmes de Messine à onze heures du matin, dans une calèche attelée de cinq chevaux

siciliens, vifs et pleins de courage, selon leur nature (1), et conduits par le maître et un postillon; et nous parcourûmes le pays le plus pittoresque et des plus intéressans tant par les sites variés qu'il offrait que par la vue de la mer, que nous côtoyions presque toujours, et par les différentes sortes de productions de cette île, moitié européenne et moitié africaine. Aux vignes en fleurs, aux orangers, citronniers, rosiers, qui embaumaient l'air, se joignaient des figuiers, hauts comme des chênes, des grenadiers couverts de leurs belles fleurs pourpres et de leurs beaux fruits, des figuiers d'Inde, autrement dits raquettes ou cactus, plantes indigènes ornées de leurs fleurs jaunes, et formant autour des champs et des vignes des haies impénétrables à cause de leurs aiguillons dangereux; des lauriers-roses fleuris en gros buissons croissaient dans le sable, et des palmiers déployaient avec grâce leurs branches ou feuilles longues et découpées.

La couleur de la peau des habitans est entre le blanc et le basané, et les traits des femmes m'ont paru avoir quelque chose d'africain. Les hommes en revanche, ainsi qu'à Naples, ont de

(1) On lit dans *l'Histoire des Français des différens états aux cinq derniers siècles*, par Montal, édit. 1828, d'après Armand de Villeneuve, dans son livre intitulé le *Propriétaire des Choses*, que les chevaux de Sicile, comme ceux de Perse, vivent cinquante ans; je n'ai pu jusqu'ici m'assurer de la vérité de ce fait.



beaux traits, et de grands yeux noirs et pleins de feu sont le partage des deux sexes.

On voit en Sicile comme dans les pays que j'avais parcourus de Nice à Gênes des montagnes et des rochers que les habitans ont su fertiliser par le moyen des terrasses, sur lesquelles ils ont transporté des terres; et dans ces diverses contrées j'ai constamment remarqué deux sortes de gens, des mendians ne faisant rien, peut-être parce qu'ils n'ont rien à faire, et des gens industrieux et laborieux qui savent tirer parti des plus mauvais terrains, que mépriseraient les peuples du nord. Le sable même de la mer est rendu fertile à force de soins, et il produit de la vigne ou des légumes par le moyen des eaux qui descendent des montagnes lorsqu'il y pleut, et que l'on recueille avec soin dans des citernes, afin d'arroser ce terrain sec et brûlant. En un mot, par ces soins agricoles, j'ai reconnu l'ancien et laborieux Sicilien dans le peuple actuel, si pauvre, mais si patient, si laborieux, si soumis, et si digne d'attirer les soins et l'intérêt de ses rois, auxquels il n'a cessé de rester fidèle.

Ce que j'admirai surtout chez ce peuple c'est que, malgré sa pauvreté et les haillons qui le couvrent, il n'en est ni moins gai, ni moins paisible, ni moins respectueux, et il n'offre rien de cette rusticité de notre populace. S'il invoque la bienfaisance, c'est avec politesse et sans im-

portunité ; on ne l'entend jamais proférer de juremens, ni dire des injures comme en France; et quant aux voleurs et aux assassins, je n'en ai pas plus vu ici que dans tous les autres lieux de l'Italie que j'ai parcourus : cependant nous aurions pu courir quelques dangers s'il y en avait eu, puisque nous fûmes sans cesse dans les montagnes, et que notre excursion se prolongea fort avant dans la nuit.

Nous vîmes tout à la fois l'orge mûre et coupée, le lin arraché, le chanvre déjà fort élevé, le seigle jaunissant, et le froment parvenu à sa plus grande croissance. Enfin, quoique seulement au mois de mai, tout y était aussi avancé qu'en France au mois de juillet pour quelques productions et qu'au mois d'août pour d'autres. Le vin de Sicile est excellent, et cependant une bouteille de ce vin ne vaut ici qu'un ou deux grani (un ou deux sous).

Tels furent les objets qui nous occupèrent jusqu'à ce que nous fûmes arrivés à un hameau situé sur le bord de la route, et distant d'une lieue environ de Taormina. Là nous descendîmes de voiture et nous prîmes des ânes pour gravir les montagnes où sont situées ces ruines que nous venions visiter de si loin.

Après avoir monté, descendu, monté de nouveau pour redescendre encore, et cela pendant plus d'une heure, nous arrivâmes à l'église de Saint-Pancrace, dont une partie des murs est

antique et faisait, dit-on, partie d'ancieus thermes dont on nous montra diverses ruines près de là. L'église de Saint-Pancrace est regardée comme le premier autel chrétien qui ait été établi en Sicile par S. Paul. « Cet humble édifice, dit Vasi, a su traverser les siècles, échapper à la dévastation des barbares, et aux efforts de la nature en courroux. »

Aussi comme je le trouvai respectable ! et quels grands souvenirs il me rappela, puisqu'il remonte presque à l'origine de notre religion et qu'il doit sa naissance au proconsul Saul, cet ardent persécuteur des premiers chrétiens, qui tout à coup frappé de la lumière divine embrassa avec la plus soudaine ardeur cette même religion objet de sa haine et dont il devint ensuite le plus courageux défenseur, sous le nom de Paul, *qu'il voulut substituer à son nom de Saul*, dit S. Augustin, (1) *à raison d'une transformation si noble*. Exemple en effet frappant du triomphe de la raison et de la vérité sur la haine et le mensonge.

Bientôt nous arrivâmes à la petite ville de Taormina, qui a remplacé la ville antique de Tauromenium, détruite de fond en comble en 968, par les ordres du calife Almoëz.

Taormina possède à peine quatre mille habitans, pauvres pour la plupart comme les Sici-

(1) Voir les *Confession de S. Augustin.*

liens en général ; elle n'en contient pas moins, dit-on, trente-trois églises, monastères ou confréries.

Là une foule d'obligeans mal vêtus nous offrirent de nous mener aux ruines du théâtre grec ; mais nous fixâmes notre choix sur un personnage qui nous parut bien s'énoncer et bien connaître ce que nous désirions voir. Il nous conduisit au haut du rocher où existent ces antiques ruines, auxquelles il sert de base.

Je ne pourrai vous vanter la beauté de l'édifice, parce qu'il est trop délabré pour cela ; mais il conserve cependant encore toute la forme de son enceinte, qui était vaste et demi-circulaire ainsi que tous les théâtres anciens. Ce qui est le mieux conservé est la partie qui composait la scène. On y voit encore la base de deux colonnes qui l'ornaient ainsi que deux chambres qui servaient de retraite aux acteurs. Deux portiques soutenus par des colonnes couronnaient sa partie supérieure et existent encore en partie.

On montait par un escalier taillé dans le roc, qui menait aux portiques ; tous les gradins sur lesquels s'asseyaient les spectateurs sont détruits, mais une grande partie des murs d'enceinte subsiste encore et rappelle la forme du thèâtre, autour duquel on circulait par un corridor extérieur, orné de pilastres ou de colonnes, et par des vomitoires ou passages qui conduisaient aux gradins.

Une seule chose nous frappa au milieu de ces

ruines; c'est la manière dont les sons s'y propagent encore. Notre Cicerone nous ayant fait placer sur la partie la plus élevée, c'est à dire à une distance d'au moins cent cinquante pieds de la scène, où il se plaça lui-même; il se mit à nous déclamer sans forcer sa voix quelques vers grecs d'une tragédie dont nous ne perdîmes pas une syllabe. Que devait-ce donc être lorsque l'édifice était entier, qu'aucune ouverture n'y introduisait de courans d'air, et que les acteurs portaient des masques faits de manière à étendre encore leur voix? Ceci ne fait que confirmer combien les anciens possédaient l'art de l'acoustique.

Ce théâtre, qui pouvait contenir trente mille spectateurs, était admirablement situé; devant lui était l'Etna, à gauche s'étendait la mer, dont les vagues battent le pied de l'immense rocher au haut duquel il était construit, et derrière lui était placée la ville de Tauromenium, dont assurément ce théâtre devait être un des plus beaux ornemens. Il paraît, comme on le voit par des vestiges, que les Romains changèrent cet édifice, plus ancien qu'eux, en amphithéâtre, leur plaisir favori; ce furent les Sarrasins qui commencèrent sa destruction ainsi que celle de la ville. Malheureusement ce que ces barbares avaient commencé fut achevé par le zèle pieux, mais non moins barbare des Normands, *qui dépouillèrent le théâtre de Tauromenium*, dit Vasi, *pour orner les monastères de Taormina.....*

Outre ce théâtre, on trouve encore à Taormina quelques débris d'aquéducs, de thermes et de piscines ou citernes. Celles-ci étaient au nombre de cinq, mais il n'en existe plus qu'une. Elles servaient soit à fournir de l'eau aux habitans lorsqu'ils étaient assiégés, soit aux naumachies, sorte de plaisir dont les Romains étaient également avides. Au centre de la ville se voient encore dix-huit arcades qu'on croit être les restes d'une naumachie ou d'un amphithéâtre.

On voit encore hors de la ville quelques débris insignifians de tombeaux, mais tous ces divers objets prouvent néanmoins que Tauromenium avait été une cité riche et considérable.

Nous quittâmes fort tard ces lieux si intéressans (à sept heures du soir) et, il faut le dire, pleins de regret de n'avoir pu apercevoir le pied même de l'Etna (1) dont nous n'étions pourtant qu'à sept lieues, mais qui resta constamment enveloppé par le fatal brouillard produit par les cendres vomies par son cratère et qui cachaient le front majestueux de ce terrible Titan, qui depuis tant de siècles fait trembler la Sicile. Nous ne fûmes de retour à Messine qu'à une heure du matin, non sans avoir ressenti en route cette fraî-

---

(1) Le nom de ce volcan est Gibel, mot arabe qui signifie *montagne*, et qui lui a été donné par les Sarrasins. Le mot Etna est le nom de la chaîne de montagnes dont ce volcan célèbre fait partie.



cheur piquante des nuits d'Afrique, augmentée encore par la transformation du brouillard en une petite pluie, dont notre calèche malheureusement découverte ne put nous garantir.

LETTRE L.

Messine.

Selon M. de Karaczay, Messine, fondée vers l'an 1004 avant Jésus-Christ par des peuples indigènes, dans la vallée de Demona, fut d'abord appelée Zanclé, du nom grec qui signifie une faux; mais les Messéniens, fuyant la mort ou la captivité que leur préparaient les Lacédémoniens leurs farouches vainqueurs, vinrent en Sicile, sous la conduite d'Anaxilas, et s'étant emparés de Zanclé, ils lui donnèrent le nom de Messine.

Ils eurent pour roi le philosophe Anaxilas et Agathoclès. Mais, vaincus ensuite par les Mamertins, ceux-ci appelèrent les Romains à leur secours contre Hiéron et les Carthaginois, ce qui produisit la première guère punique.

Cette ville est en partie sur le penchant des

collines et partie en plaine; son port, qui a la forme d'un demi-cercle presque parfait, est défendu par une superbe citadelle, et par le fort ou château de *San-Salvatore*. Le palais royal était à l'entrée du port, près du port franc; mais il fut renversé lors du tremblement de terre en 1783.

Avant les vêpres siciliennes, Messine comptait quatre-vingt-dix mille habitans; mais les fatales conséquences de cet affreux événement, la peste de 1743 et le tremblement de terre dont je viens de parler ont réduit cette population à quarante mille.

Cette ville, patrie de Simmaque, vainqueur aux jeux olympiques, du poète Ibicus, de l'historien Licus, du médecin Polyclète, le fut aussi dans les temps modernes d'Antonello, peintre qui transporta de Flandre en Italie l'art de la peinture à l'huile.

Les Messinois sont doux, polis et obligeans pour les étrangers. Ils les accueillent avec une bonté parfaite, et s'empressent de leur offrir tous les services qui sont en leur pouvoir. Je me plais surtout à me rappeler l'accueil obligeant du marquis del Bosco, auquel je fus présenté par son fils, mon compagnon de voyage.

Cette même obligeance est exercée par eux à l'égard des personnes qui leur sont entièrement inconnues. Je citerai pour exemple deux jeunes gens auxquels je m'adressai par hasard pour connaître le nom d'un couvent dont je désirais voir

l'église : non seulement ils s'empressèrent de me le dire, mais encore ils voulurent, malgré mes instances, m'y accompagner. Ils entrèrent au couvent, s'adressèrent aux moines, et m'entraînèrent presque malgré moi à visiter l'intérieur du monastère, qu'il m'importait peu de connaître.

Il y a beaucoup de mendians à Messine ainsi que dans les campagnes, où règne la plus grande misère; néanmoins le peuple est doux et il conserve de la gaieté, qui est le caractère sicilien.

C'est au théâtre de Messine que j'ai bien appris à connaître pour la première fois le rôle de Pasquin, si mal imité en d'autres pays; il est plein d'esprit, de finesse et d'originalité; il est satirique, piquant, moqueur, mais il n'est ni sottement ni audacieusement impertinent, comme nos pasquins ou valets de théâtre en France.

On jouait *il Sciocco per Amore* (le Fou par Amour). Là Pasquin ne s'adresse point à son maître pour lui dire des vérités, mais à un autre valet, de sorte que son audace est moins grande et les leçons plus indirectes; la pièce pleine d'esprit amusait beaucoup le public; malheureusement pour moi, Pasquin, excellent acteur, jouait son rôle en langue sicilienne, qui est presque une langue particulière et inintelligible pour un étranger à moins d'un interprète. Heureusement le jeune marquis del Bosco voulut bien m'en servir.

La température de Messine est, dit-on, fort

douce en hiver, et n'est extrêmement chaude en été que depuis sept heures du matin jusqu'à quatre heures du soir; plus tard la brise du détroit vient rafraîchir l'atmosphère.

LETTRE LI.

Départ de Messine.

18 mai.

Me voilà de nouveau, mon ami, rentré dans *ma galère*, mais avec moins d'empressement qu'à mon départ de Naples; heureusement que la mer est calme en ce moment, et si le vent peut ne plus nous être contraire, et qu'il ne nous vienne plus de tempête, j'espère être moins souffrant.

Vous vous rappelez que dans notre traversée de Naples à Messine nous avons ressenti tout ce qu'on a coutume d'éprouver en un plus long voyage, tempête, tonnerre, pluie, brouillard, vent contraire, etc., mais, ce que j'ignorais alors, et que j'ai appris depuis, c'est que, pendant que nous étions ballottés par les vents, deux vaisseaux, enveloppés comme nous de brouillards, périssaient près de Melazzo, à trente milles de Messine, contre des rochers

sur lesquels ils se brisèrent faute d'avoir pu les voir et par conséquent les éviter.

Je vous apprendrai aussi que nous avons pris à Messine la princesse Butera, jadis femme d'une grande beauté, et la dame la plus riche, dit-on, non seulement de la Sicile sa patrie, mais encore du royaume de Naples.

On dit qu'unie d'abord par la volonté de ses parens à un époux âgé qui ne pouvait guère plaire à une jeune personne belle et riche, elle épousa ensuite un jeune officier hanovrien appelé Charles Wilding, qui avait su toucher son cœur, et elle obtint du roi de Naples que le titre de prince Butera serait accordé à son nouvel époux.

Elle veut aller à Naples par la Calabre, craignant la mer, et comme elle est propriétaire du bâtiment à bord duquel nous sommes, elle a obtenu du capitaine, quoique cela le détournât de son voyage, de la débarquer à Pizzo, petite ville devenue célèbre par la triste fin du roi Murat.

Ainsi nous allons aborder sur une côte à laquelle ne touchent jamais les bâtimens qui vont directement de Naples en Sicile, et nous devrons cette bonne fortune à la Cléopâtre qui en ce moment commande sur le navire.

Messine est déjà à trois milles derrière nous, et, avant d'atteindre le Phare nous passons devant un village ou bourg appelé *della Pace*,

dont les habitans ne vivent que de la pêche d'anchois, qui y est fort abondante. Son église, surmontée d'un dôme, s'appelle *la Grotta della Pace*, parce qu'en dessous de ce dôme est une voûte qui sert de passage à la route.

Un peu plus loin se fait la pêche d'un poisson fort estimé à Messine, et que l'on appelle *la Spada* (l'épée), ennemi mortel, comme vous savez, de la baleine.

Vers ces lieux les montagnes qui environnent Messine s'abaissent insensiblement et sont remplacées par des collines fertiles, et ornées de maisons. Sur le bord de la mer on me montra de petits fortins en forme de cône tronqué élevés par les Anglais, pour empêcher, sous le règne de Murat, à Naples, le débarquement des Français en Sicile.

Le canal est si étroit en cet endroit que les boulets français tirés de la côte de Calabre venaient frapper les côtes de Sicile, ainsi que les vaisseaux anglais qui osaient traverser le canal.

C'est en cet endroit que se trouvent les fameux écueils de Charybde et de Scylla, plus célèbres encore que dangereux, quoique de légères embarcations s'y engloutissent parfois dans les temps gros et obscurs, l'hiver surtout. Ce ne sont autre chose que des gouffres et des rochers cachés sous l'eau, lesquels forment des courans qui se croisent, s'attirent et produisent des tourbillons

rapides où vont s'abîmer de frêles bâtimens, lorsqu'ils n'ont pas soin de les éviter. Charybde est au phare de Messine, et Scylla près de la côte de Calabre, où il a donné son nom à une petite ville située au bord de la mer; du reste j'eus beau prêter l'oreille et invoquer Virgile, je n'ai pu entendre la voix des sirènes. On m'a dit même qu'on en croyait la race éteinte, ce qui m'a dispensé de me faire attacher au mât du navire, comme le fit le sage et prudent Ulysse pour leur résister.

Après Scylla la première ville que nous découvrîmes fut Trapea, et enfin nous arrivâmes en face de Pizzo, et nous jetâmes l'ancre à environ un mille du rivage, la mer en cet endroit n'ayant point assez de fond pour que nous pussions en approcher davantage.

Soudain une foule de barques, parties de la côte et remplies de Calabrais au chapeau pointu, aux jambes nues, à la peau basanée et aux traits durs, vinrent entourer notre bateau à vapeur, dont ce peuple n'avait aucune idée, n'en ayant point encore vu : ils me rappelèrent les sauvages de l'Amérique accourant en foule visiter les vaisseaux de Christophe Colomb lors de la découverte de ce nouveau monde. Nous descendîmes dans leurs esquifs et nous allâmes aborder la plage de Pizzo, à peu près à l'endroit où Murat débarqua lui-même pour y perdre la vie : voici ce que j'ai appris à ce sujet.

Murat, qui, par de faux rapports, comptait sur un parti en Calabre et à Pizzo principalement, vint sans nulle prudence dans une simple chaloupe débarquer sur la plage, accompagné seulement d'un aide-de-camp et de quelques hommes. Mais comme il montait la hauteur sur laquelle est bâtie la ville, il aperçut toute la population accourant à lui : il crut d'abord que c'était en sa faveur ; mais s'étant aperçu bientôt du contraire, il voulut fuir dans une plantation d'oliviers, qu'on me montra en face du lieu de son débarquement et du nôtre, et de là descendant par un ravin qu'on me montra également il espérait pouvoir regagner son canot et se sauver. Mais des soldats, envoyés le long de la plage, l'atteignirent en ce moment et le firent prisonnier. Alors on lui fit remonter la montagne et on le conduisit dans un petit fort élevé au-dessus de la mer ; là est une sorte de petite plateforme ou terrasse où l'on fit halte. Murat vit alors le sort qu'on lui préparait ; et, avec toute la bravoure qu'on lui a connue, il ouvrit sa poitrine, ordonna lui-même le feu, et mourut comme il avait vécu, c'est à dire avec le plus grand courage. Mais ce qui ajoute encore à l'impression si naturelle d'un pareil récit, c'est que pendant qu'on nous montrait le mur criblé encore des balles qui l'avaient frappé, un coup de canon de rappel tiré de notre bâtiment se fit entendre et rendit encore plus terrible le récit de cet événement.

Avant de nous embarquer on nous mena voir le lieu où son corps fut déposé : c'est dans la nef de l'église; là est une pierre tumulaire servant d'entrée aux caveaux où on enterre les habitans, et parmi lesquels il paraît avoir été placé. A la voûte de l'église on nous montra le pavillon du bâtiment qui l'avait amené à Pizzo.

Invité par la princesse Butera et par son hôte à dîner avec elle et lui, ainsi que plusieurs de mes compagnons de voyage, notre rappel à bord nous empêcha d'accepter, et nous regagnâmes notre navire pour nous rapprocher des côtes de Sicile, et poursuivre notre voyage vers Palerme.

Je revis depuis la princesse à Naples, et je n'eus qu'à me louer de son gracieux accueil.

19 mai.

Cette nuit fut calme, et au point du jour nous avions laissé derrière nous le Stromboli et les autres îles éoliennes, aujourd'hui appelées Archipel de Lipari, du nom de son île principale, qui a dix-neuf milles de circuit et dix-huit mille habitans. La ville de Lipari est la résidence d'un évêque et du gouverneur de l'Archipel.

Qui ne connaît le vin de Malvoisie que produit cette île? On y trouve encore, dit-on, beaucoup

d'antiquités, et l'on vante la bravoure des Lipariotes et leur laborieuse activité.

L'île de Volcano, autrefois Hiéra, n'est séparée de Lipari que par un canal; elle n'est point habitée, et renferme un immense cratère qui ne jette plus que d'épais tourbillons de fumée, mais plus de flammes, ni de pierres, ni de lave depuis long-temps.

Salina, autrefois Thermisia, est fertile; elle produit un vin doux et recherché, et contient environ quatre mille habitans.

Panaria, l'antique Didime, a un bon port, mais n'a que deux cents habitans. Les autres îles sont Basiluzzo, avec trois maisons habitées; Liscabianca et Datoli, deux îles désertes; et Filicuri et Alicuri (autrefois Phénicusa et Ericusa), peuplées, la première de huit cents âmes, la seconde de deux cent cinquante. (1)

En côtoyant la Sicile nous découvrîmes bientôt au pied d'un rocher élevé la ville de Céfalu, et vingt-quatre milles plus loin nous passâmes devant la ville de Termini, située au pied d'une montagne élevée, auprès de la mer, et terminée en pointe.

Cette ville, suivant Vasi, (2) a été fondée par les Carthaginois après la chute d'Himéra, et détruite par Annibal pour venger Amilcar, qui y

---

(1) Voyez *Itinéraire de Rome à Naples*, par Vasi, p. 389.
(2) *Id. ibid.*

fut défait par Gélon le jour même de la mort des trois cents Spartiates aux Thermopyles, quatre cent quatre-vingt ans avant Jésus-Christ.

L'église majeure de Termini est, dit-on, construite sur les ruines du palais du proconsul Sthénius. Termini a des eaux chaudes assez estimées et qu'une tradition sacrée des anciens avait fait jaillir pour délasser Hercule. La contrée qui sépare Cefalu de Termini est très fertile et variée; elle descend en pente douce jusqu'à la mer.

Après Termini nous trouvâmes Trebbia, puis Mélicia, puis Solente, ancienne ville phénicienne, petit palais royal, où le feu roi habitait pendant les grandes pêches du thon, qui procurent à la Sicile un revenu assez considérable. Elle est bâtie au fond d'une anse ou golfe formé par le cap Zafarano, qui est une montagne élevée et flanquée d'un énorme rocher qui s'avance encore plus dans la mer, et ne tient au cap que par une langue de terre. Toute cette côte offre les points de vue les plus variés, et les montagnes séparées les unes des autres laissent apercevoir entre elles des vallées et des collines boisées. Sur le sommet des rochers on découvre diverses tours qui servent au besoin à établir des postes militaires.

C'est après avoir dépassé le cap Zafarano que l'on entre dans le golfe de Palerme, et bientôt après on aperçoit dans le fond de ce golfe un ter-

rain étendu, couvert d'habitations; c'est le bourg de la Bagharia, autour duquel s'étend une foule de maisons de campagne, appartenant aux habitans de Palerme, et dont une des plus belles est à la princesse Butera, qui possède en outre une partie de la côte que nous venons de parcourir, ainsi qu'une bonne partie de la Sicile, comme je l'ai déjà dit. Il y en a d'autres aux princes Prabia, Valguarneza, Cattolica, Palagonia, etc. La position de ces habitations est ravissante.

Enfin la ville de Palerme à son tour vint se déployer à nos regards ainsi que sa rade, son port et ses hautes montagnes, qui terminent ce superbe tableau.

LETTRE LII.

Palerme.

29 mai.

Cette ville, suivant moi, offre un aspect bien supérieur à celui de Messine en ce que, n'étant pas uniquement un port de mer, elle jouit sans obstacle de toute l'étendue de la mer.

Il est vrai que son intérieur est moins régulier que Messine, ville presque neuve; mais en revanche ses maisons, terminées pour la plupart en terrasses, ses fenêtres grillées, ses fontaines, ses petits clochers en forme de minarets, ses dômes et la construction mauresque de ses vieux édifices lui donnent un aspect oriental qui frappe, surprend et charme tout à la fois. On ne se croit plus en Europe; à chaque instant on s'attend à voir quelque derviche annoncer, du haut d'un minaret, la prière aux vrais croyans, ou bien quelque belle Phrygienne sortir voilée du harem de son seigneur et maître pour aller au bain ou à la promenade.

« Palerme, dit Karaczay (1), justifie bien son épithète, *la Felice,* si par là on entend une situation charmante, un ciel sans nuage, un sol fertile, des campagnes pittoresques, une ville superbe, un commerce florissant, des habitans hospitaliers. Le bas peuple y est misérable comme dans toutes les grandes villes; mais à la faveur d'un si beau climat il endure moins de souffrances, et le prix modique des denrées lui impose moins de privations; du reste, mêmes mœurs, mêmes habitudes, mêmes allures, même esprit d'indépendance, même égoïsme caractérisent égalemen le lazzarone de Naples et celui de Palerme.

« Palerme, ajoute Karaczay, est bien moins illustre que les autres villes de la Sicile, quoique plus ancienne, puisqu'elle fut fondée par une colonie de Chaldéens, connue dans l'antiquité sous le nom de Panormus (Totus Portus), mais elle renferme peu de faits intéressans dans ses annales. Liée au sort commun de l'île, elle partagea les vicissitudes politiques dont ce pays a offert de si fréquens exemples, sans présider néanmoins aux événemens qui les préparaient. Les émirs sarrasins y fixèrent leur demeure, et depuis, ceux qui ont régné sur cette belle contrée ont préféré le séjour de Palerme à toute autre résidence. » (2)

(1) *Itinéraire de Rome à Naples et en Sicile*, p. 315 et suiv.
(2) *Idem*, p. 317.

La ville est partagée en quatre parties égales par deux rues qui se coupent transversalement et forment un carrefour placé au centre. Ce carrefour est orné à ses quatre coins d'autant de fontaines appuyées à des bâtimens réguliers et surmontées des statues de Charles V, Philippe II, Philippe III et Philippe IV.

La plus longue et la plus belle de ces rues traverse la ville, du nord au midi, dans toute sa longueur, et s'appelle *Strada del Cassaro,* du mot arabe *alcassar,* qui veut dire palais ou rue de Tolède. Elle a, dit-on, quatorze cent cinquante pas de longueur sur quarante pieds de large. La rue qui coupe celle-ci, de l'est à l'ouest, s'appelle *Macqueda* ou *Strada Nuova.* Elle n'a que douze cents pas de long et quarante-quatre pieds de large; l'une et l'autre de ces rues sont pavées en larges dalles, avec trottoirs, et ornées de belles maisons dont les rez-de-chaussées sont consacrés aux boutiques.

Plusieurs autres belles fontaines ornent ces rues et les différentes places de la ville. Une des plus belles est sans contredit celle qui est au milieu de la place du palais de justice, dite *la place Prétorienne* ou du palais de justice. (1)

L'église la plus remarquable de Palerme est la métropole ou *il Duomo,* dont l'extérieur, d'une

(1) Voyez *Itinéraire de Rome à Naples et en Sicile,* pour la description.

construction aussi élégante que régulière, montre une architecture tout à fait mauresque. Elle est précédée d'une place ornée de statues. Quatre tours élancées, ou minarets terminés en aiguilles, s'élèvent aux quatre coins de l'édifice; un grand dôme est au milieu de la basilique, et de petits dômes surmontent diverses chapelles. Cette façade paraît avoir été construite d'après des plans apportés de l'Orient, exécutés entre 1166 et 1189 par l'archevêque Gauthier. L'église fut placée sous l'invocation de S[te] Rosalie, dont l'intercession délivra Palerme du fléau de la peste. Ce beau monument d'architecture peut être comparé, dit Vasi, aux plus belles mosquées de Cordoue, aux plus riches palais de Grenade.

Je m'attendais, en pénétrant dans le temple, à y trouver le même cachet mauresque; mais quels furent ma surprise et mes regrets de n'apercevoir au contraire qu'une église, belle il est vrai, d'une noble et élégante architecture, mais du style grec ou romain, et nullement en rapport avec son extérieur. J'appris que ce contresens impardonnable était dû à un artiste, non sans talent d'ailleurs, dont le nom m'est inconnu, et qui, sous prétexte de restaurer ce précieux monument, vint en détruire l'heureuse harmonie, et le dégrader par les disparates les plus choquantes.

Il fallut bien en prendre mon parti et visiter ses détails, qui au reste ne sont dépourvus ni d'intérêt ni de beauté.

La coupole et le chœur sont ornés de vingt-huit statues ou bustes en marbre blanc, du célèbre Sicilien Ghagini. Les chapelles ont quelques tableaux et bas-reliefs estimés; mais ce qu'on y trouve de plus riche et de plus remarquable c'est le maître-autel. On n'y voit que jaspe, brocatelle, (1) albâtre oriental et agates, et son immense tabernacle est tout en lapis-lazuli.

Les murs des bas côtés de l'église sont revêtus de marbres les plus rares, de stucs de la plus belle composition; et à chaque pilier de la nef principale sont appuyées des doubles colonnes en marbre qui produiraient encore un beaucoup plus bel effet si elles étaient plus élevées. Elles sont au nombre de quatre-vingts.

Ce qui m'inspira surtout le plus vif intérêt dans ce temple majestueux, ce furent les somptueux tombeaux en porphyre oriental et en marbre blanc qui renferment les corps, 1° du roi Roger, fils du comte Roger, conquérant de la Sicile et petit-fils de Tancrède de Hauteville, qu'a si bien chanté *il divino Tasso*; 2° de l'impératrice Constance, sa fille, puis des deux empereurs Henri VI et Frédéric II, de Constance, reine d'Aragon, et de Guillaume, duc d'Athènes.

Selon Vasi, on les croit d'une époque an-

(1) Marbre précieux et rare.

térieure à la période du onzième au quatorzième siècle, et transportés peut-être de Rome en Sicile par l'empereur Constantin, petit-fils d'Héraclius; « en effet, dit-il, les quatre tombeaux en porphyre d'un seul bloc ont une analogie parfaite avec celui de l'impératrice Hélène, placé au Vatican.

« Ces lieux, ajoute-t-il, témoins de leur vie, dépositaires de leurs corps et illustrés par de grands souvenirs, inspirent une émotion toute particulière au voyageur qui vient de loin pour les contempler. Il nous semble près d'eux que notre imagination, transportée par une influence magique dans ces temps reculés, nous rende contemporains de leurs actions glorieuses. La puissance devint le prix de la valeur du roi Roger, redouté de ses voisins après les avoir vaincus; il régna pendant cinquante ans sur la Sicile, dont il sut maintenir la gloire et la prospérité. Le brillant cortége des arts apparut à la cour de Frédéric II, et pendant son règne on oublia que la guerre et l'anarchie avaient dévasté ces belles contrées, que des brigands armés avaient pillé ces temples, qu'un proconsul fameux avait aussi dépouillés autrefois. La civilisation a passé à travers la barbarie, et la Sicile a conservé les tombeaux de ses conquérans et de ses maîtres ».

La munificence du feu roi Ferdinand a pourvu

à la conservation de ces beaux monumens.

En suivant la rue de Tolède, on remarque diverses autres places, entre autres la place Royale, mais mal bâtie, et qui n'est ni pavée ni plantée. Un de ses côtés contient le palais royal vieux édifice dépourvu de grandeur et de majesté. Sa cour est étroite, les escaliers sont sales, et les colonnes qui soutiennent les péristyles de ses différens étages lui donnent plutôt l'apparence d'un cloître que d'un palais. Aux deux angles de sa façade se voient encore deux bastions que l'on garnit au besoin de quelques pièces de canon. Depuis que Naples est devenue la métropole, c'est le vice-roi ou son remplaçant qui habite ce palais. Il est fort ancien et mal meublé. Une grande antichambre contient divers portraits en pied des rois de Sicile, peints à l'huile.

La grande salle est belle, mais mal meublée. La chapelle, fort vantée, n'offre réellement que des richesses entassées d'une manière barbare et une architecture moitié gothique, moitié grecque, du bas empire; on y voit une profusion d'albâtre, de porphyre, de marbres orientaux; et des figures gigantesques en mosaïques couvrent les murs dans le goût de Saint-Marc de Venise. Les mosaïques sont composées de porphyre, d'une espèce de vitrification dorée et de fragmens de terre antique. Cette chapelle a été bâtie en 1129 par le roi Roger; elle a trois nefs et double ordre de

colonnes. On croit que son église souterraine a servi d'asile aux chrétiens dans les temps de la persécution.

Au haut du palais est l'observatoire, dont la direction appartient au savant astronome Cacciatore, élève du célèbre abbé Piazzi Gilente, inventeur, dit-on, il y a environ trente ans, du célèbre instrument astronomique connu sous le nom de cercle de Hamsden. C'est à l'abbé Piazzi qu'on doit la découverte de Cérès, huitième planète.

En suivant toujours la *Strada di Cassaro*, ou rue de Tolède, nous nous trouvâmes, le baron d'Eichtal et moi, à la porte de la ville, dite *Porta Nuova*, et ensuite dans un immense faubourg rempli de palais d'une forme élégante, entre autres celui du duc de... qui est à peine achevé: poursuivant notre excursion sur une route bien plantée, nous suivîmes la plus délicieuse vallée, couverte de maisons, de jardins, d'orangers, de citronniers, de figuiers, de quelques palmiers, de lauriers-roses, d'oliviers, et, sur le penchant des montagnes arides, d'aloès qui, à l'âge de cinq ans, poussent une tige dont la hauteur s'élève jusqu'à trente pieds, et se couronne d'une fleur ou plutôt d'une réunion de fleurs blanches en forme pyramidale « qui s'épanouissent, dit Vasi, en août, et à la fin d'octobre la tige et la plante ont cessé d'exister. » On voit aussi sur le penchant de ces mêmes montagnes une quantité considérable d'*opuntia* (cactus ou figuiers

d'Inde), dont le fruit se mange par le peuple ou se confit. Cette plante s'élève à la hauteur des figuiers, mais ne forme pas du vrai bois. On s'en sert pour faire cuire de la chaux.

La contrée produit aussi le platane, arbre indigène à la Sicile, l'azédarac, le bignonia, le grand jucca, le palmier dattier, le grenadier, le caroubier, le châtaignier, le tamarinier, le palmier nain, de l'écorce duquel on fait de petites cordes, l'arbousier, le cassier, le palma christi, le myrte, le jasmin d'Espagne, et l'acanthe. Un excellent melon d'eau, et tous les fruits ou plantes potagères d'Europe y croissent en abondance.

C'est en suivant pendant quelque temps cette délicieuse vallée que nous arrivâmes à Morreale, ville située sur une montagne, et peuplée, quoiqu'à deux milles seulement de Palerme, de douze mille habitans. Malheureusement là comme dans toute la Sicile il y a beaucoup de pauvres, et nous fûmes soudain entourés de mendians en guenilles et d'enfans entièrement nus, indécence qui ne paraît nullement choquer ni la pudeur publique ni la police, puisqu'on la souffre.

C'est au milieu de cette escorte que nous arrivâmes à la cathédrale, vaisseau fort ancien, et dont la nef est soutenue par vingt-deux colonnes antiques de granit oriental, dont la disparité prouve qu'elles ont été enlevées de divers monumens pour en orner cette église, qui n'offre

d'ailleurs aucune beauté. Elle n'a point de voûte, mais, comme beaucoup de vieilles églises d'Italie, un plafond que l'on redore en ce moment, ayant éprouvé un incendie ; les bas côtés laissent voir la charpente du toit appuyée sur les murs extérieurs.

Je ne comprends pas comment Vasi parle de cette église comme d'un des plus beaux monumens de la Sicile, par sa grandeur, son architecture, etc., etc. : il faut alors que je l'aie bien mal appréciée, car je l'ai trouvée plus riche que belle.

Une des chapelles contient, dit-on, les intestins de notre roi S. Louis, mort en Afrique, comme chacun sait. Le roi Guillaume Ier, surnommé *le Méchant*, et son fils Guillaume II, dit *le Bon*, y ont aussi leur sépulcre.

La riche abbaye des bénédictins appelée *Santa Maria di Nuova* est contiguë à cette église; elle est également fort ancienne et possède quelques beaux tableaux, entre autres du célèbre Pietro Novelli, le Raphael de la Sicile, selon Vasi, ami et rival de Vandyck, né et mort à Morreale, et trop peu connu hors de l'Italie. La position de cette abbaye est ravissante, elle domine toute la vallée que je viens de parcourir, et des fenêtres de son premier étage on découvre toute la contré ainsi que Palerme et son golfe.

Cette abbaye, suivant Karaczay, fut bâtie comme la cathédrale, en 1174, par Guillaume II,

roi normand, appelé *le Bon;* les moines y arrivèrent du couvent della Cava, près de Salerne. Les premiers abbés furent archevêques de Morreale, et le sont encore. Leur église, depuis 1182, a le titre de métropolitaine, et a pour suffragantes celles de Catane et de Syracuse.

Ce sont les moines du mont Cassin qui en forment le chapitre. (1)

LES CAPUCINS.

A notre retour de Morreale nous passâmes par le couvent des capucins, dont on nous avait recommandé les catacombes; ce sont de simples caves, creusées dans le roc vif, spacieuses et éclairées par le jour. Là le plus affreux spectacle nous attendait : tous les murs sont tapissés de squelettes entiers, couverts des restes de leurs linceuls. On en voit de différentes grandeurs depuis l'enfance, et ils appartiennent à des personnages de tous rangs qui se sont fait enterrer aux capucins. Ces sépultures ont lieu dans ces vastes caves mêmes. On nous montra l'espèce de caveau où l'on dépose les corps; on les couvre d'une certaine terre qui, au lieu de les pourrir les dessèche; de sorte qu'au bout de six mois, on les en retire en cet état, et on les attache contre les murs du souter-

(1) Page 346, *Itinéraire de Rome à Naples et en Sicile.*

rain auprès de ceux que nous vîmes exposés.

Cet usage semble être une imitation orientale, et comme les premiers cénobites nous sont venus d'Égypte, il serait assez vraisemblable que quelques-uns d'entre eux, quittant l'Orient pour venir s'établir en Sicile, eussent imaginé de profiter de la qualité du terrain et de l'air desséchant de ces caveaux pour y faire une sorte d'imitation de l'ancien usage égyptien de dessécher et conserver les corps. On voit dans cette crypte (ou souterrain) garnie de deux ou trois cents morts, différens gentilshommes et un pacha de Tunis qui s'était fait chrétien. On distingue encore les traits de chaque personnage; tous ont les bras croisés sur la poitrine ou placés le long du corps; les femmes seules ne sont point exposées, elles sont renfermées dans des coffres couverts. On y voit également de magnifiques cercueils qui avaient servi à y apporter de grands et riches personnages qu'on eut soin d'en tirer de suite afin de leur faire subir par l'enterrement, et selon le désir de leur famille, l'état de dessiccation où je les ai trouvés.

On m'a dit que le 2 novembre, jour des morts, ces différens corps sont revêtus de leurs anciens habits d'apparat et de leurs décorations, sans doute pour montrer aux vivans la futilité et la fragilité des vanités et des grandeurs humaines. Cette leçon de morale, donnée dans un tel lieu, est bien faite pour produire une grande im-

pression sur les assistans, néanmoins je doute que beaucoup en profitent. Il suffit de connaître un peu l'espèce humaine pour s'en convaincre; l'effroi passé, on retombe dans ses faiblesses, et bientôt on oublie cette grande et terrible leçon.

Les capucins ont une crypte particulière dans le même lieu; on les y voit exposés de la même manière et enveloppés dans leurs vieilles robes.

En quittant ces respectables religieux, qui mirent une complaisance extrême à nous faire voir leur couvent, nous allâmes au palais Zisa, situé dans un des faubourgs de Palerme appelé la *Olivuzza*.

Selon Karaczay, ce monument élégant, de style mauresque, et le Palazzo Cuba, sur la route de Morreale, qui sert maintenant de caserne à la cavalerie, sont l'ouvrage d'un émir, qui leur donna les noms de ses filles.

Dans tous les deux on voit encore des inscriptions arabes, et dans le palais Zisa, où je me trouve, habitèrent aussi des princes normands, qui y firent exécuter les peintures à fresque qu'on y voit encore mais fort dégradées. A l'entrée est une fontaine, qui rappelle à son tour l'époque des princes sarrasins.

Étant monté sur la plateforme de ce palais, appartenant aujourd'hui au prince Scherra, nous jouîmes sans contredit de la plus belle vue de Palerme et de ses environs. Au midi se décou-

vrait le cap Zafrano, le bourg de la Bagharia, Morreale, le mont Cucce, et à son pied toute la belle vallée que nous venions de parcourir. Au nord s'étendait une autre vallée non moins belle que celle-ci, où est située une maison de campagne du roi, dite *Bocca di Falco*, et au-delà de laquelle s'élevait le mont Sferrata Cavallo, ainsi que le mont Pellegrino; enfin, au dessous de nous se déployait la délicieuse maison de campagne de la princesse Butera, dont les jardins s'étendent jusqu'à l'enceinte de ce vieux palais. Boccace, dans son *Décameron*, fait mention de cette vue magnifique, dont le ciel si pur de la Sicile augmente encore la beauté.

Munis d'une permission écrite que nous avait donnée la princesse Butera en nous quittant, nous allâmes voir sa villa, et je fus surpris d'y trouver réunis, ce qui est si rare en Italie, richesse, bon goût, élégance et propreté. Les jardins, arrangés à l'anglaise, sont parfaitement tenus et contiennent une foule de fleurs, de plantes et d'arbustes étrangers. La feuille découpée du poivrier, entre autres, qui croît en Sicile, produit un charmant effet au milieu d'autres arbustes. Mais, ce qui me fit sourire en parcourant ces jardins fut de voir des pins et des sapins soignés ici dans des pots comme nous soignons en France les plantes de la Sicile et des Tropiques. Certes, je ne m'attendais pas à trouver des arbres si rustiques en nos contrées traités ici avec tant

de soins et de délicatesse; tellement est vrai ce proverbe *qu'on n'est jamais roi dans son pays*.

Ce qui rend surtout cette habitation délicieuse, c'est la vue admirable dont on jouit des appartemens supérieurs, lesquels sont ornés de terrasses et de tentes, à la manière orientale. De cet endroit, assis sur un divan entouré de coussins, on contemple à son aise toute la ville de Palerme, la mer, les montagnes, les rochers qui la bordent, et la riche plaine qui entoure cette belle cité.

Heureuse retraite, m'écriai-je, pour un philosophe sybarite de nos jours, qui, las du monde, de ses plaisirs et de ses superfluités, viendrait ici, comme le rat de la fable, se faire ermite *dans un fromage*.

L'appartement de la princesse est de la plus grande richesse et de la plus grande élégance : divans, tapis turcs, tableaux, statues antiques, magnifiques vases étrusques, et de plus son portrait placé dans un boudoir digne de la reine de Cithère. La princesse a été fort belle autrefois.

En bas on trouve une salle de bains, une salle de billard et une bibliothèque ornée de colonnes, entourée de divans, bien fournie de livres, et où l'on jouit, malgré la chaleur du jour, de la plus délicieuse fraîcheur. On peut se figurer combien une telle habitation doit offrir de charme

lorsque la reine de ces lieux, aimable, instruite et riche, vient l'habiter et y recevoir une société tout à la fois nombreuse et distinguée.

LETTRE LIII.

Il monte Pellegrino. — Grotte Sainte-Rosalie.

21 mai.

On m'avait tant vanté la vue du mont Pellegrino, situé, comme je l'ai dit, au nord de Palerme, et servant d'abri au port de cette ville, que, malgré la fatigue de cette course et la chaleur qu'il fait ici depuis hier, je me suis décidé à m'y acheminer aujourd'hui à cinq heures du matin.

De Palerme au pied de la montagne les voitures peuvent y transporter les voyageurs, mais alors des ânes seuls peuvent les remplacer; car la route en zig-zag qui mène au sommet est fort longue et fort escarpée, et il me fallut près de deux heures pour y parvenir. Là, à gauche, je trouvai un belvéder d'où l'on découvre toute la plaine de Palerme, et la riche vallée où est située la maison de campagne du feu roi Ferdinand II, appelée *la Favorita* parce qu'il

l'aimait beaucoup. Elle est peuplée d'une prodigieuse quantité de lièvres et de faisans, et contient un espace de terrain considérable réservé pour la chasse. On voit dans les jardins une belle fontaine. L'habitation est dans le style chinois, ornée de magots, de sonnettes, de parasols, et au milieu de tout cela, dit Karaczay, des saintes Vierges et des gravures anglaises. Auprès de la Favorite est la belle habitation du prince Wiscemi, et la vallée est parsemée de beaucoup d'autres villa, entre autres celle du prince Belmonte.

Je fus charmé de trouver dans le belvéder des bancs pour jouir plus à mon aise de cette belle vue et pour me reposer un peu de la raideur de la montée. En même temps j'écrivis sur mes tablettes que ce mont, connu du temps des Romains sous le nom de *mons Eveta*, était devenu célèbre dans le cours des guerres puniques par la longue défense qu'y avaient faite les Carthaginois, dans ses positions inexpugnables. Le nom qu'il possède maintenant ne le rend pas moins célèbre par la dévotion d'une foule de pélerins qui viennent y visiter le tombeau de Ste Rosalie, patrone de Palerme; ce qui lui a fait donner le nom de *monte Pellegrino*.

Lorsque j'eus quitté le belvéder, je m'acheminai vers le tombeau de la sainte. Bientôt je trouvai de distance en distance de petites loges bien blanches, servant de stations, et dans cha-

cune desquelles est représenté un sujet de la Passion de Jésus-Christ : peu de temps après j'arrivai au couvent, contigu à l'église, laquelle est construite dans le flanc d'un énorme rocher coupé à pic, et dans la grotte même où s'était retirée, dit-on, S[te] Rosalie, princesse issue du sang royal, qui avait quitté le monde et la cour du roi Roger, dont elle faisait l'ornement, pour embrasser la vie contemplative et vivre dans cette grotte, où elle mourut à l'âge devingt-deux ans.

On prétend que ce fut un paysan qui y découvrit son corps en 1624 : ses reliques furent portées en procession à la cathédrale, et la ville ayant été délivrée de la peste, on érigea sur le mont Pellegrino la chapelle qui s'y voit ; mais en place de son corps, qui resta à Palerme, on y substitua sa statue en marbre, sculptée par Tedeschi, et une relique de la sainte. Depuis ce temps une procession se répète sur la montagne tous les ans le 15 juillet, accompagnée d'une foule immense de peuple, et donne lieu à des réjouissances publiques qui durent plusieurs jours. (1)

La grotte n'a d'ouverture et de jour que par la porte d'entrée. L'autel, placé sur le tombeau de S[te] Rosalie, est à gauche et le maître-autel au fond ; le milieu de la grotte laisse apercevoir une ouverture naturelle dans le roc qui

(1) Voyez également Karaczay.

s'élève à une grande hauteur; et comme de cette voûte l'eau dégouttait en divers endroits, il a fallu y placer différens récipiens et tuyaux en plomb, qui reçoivent et conduisent les eaux dans une citerne en dehors de la grotte. A l'entrée de la chapelle sont les stalles du clergé qui dessert cette église, unique peut-être en son genre, et qui sert de paroisse aux habitans du hameau et des environs. Elle n'est éclairée que par des lampes et par l'entrée de la grotte fermée par une grille.

Après avoir quitté ces lieux vénérés et avoir traversé quelques chétives maisons habitées par de pauvres familles, je me dirigeai à travers un terrain couvert de pierres et sans chemins tracés vers l'extrémité de la montagne, laquelle n'est composée que de rochers arides où paissent quelques chèvres; j'y trouvai un autre belvéder soutenu par des pilastres, et dont la coupole est surmontée de la statue colossale de Ste Rosalie, fort vénérée des marins et des pêcheurs, à qui elle sert de fanal pendant le jour.

De ce lieu on jouit de la vue d'une grande étendue de mer et d'une partie du golfe de Palerme. Ce rocher est si élevé que les vaisseaux, et surtout les bateaux qui passent à son pied, ne semblent qu'un point noir se balançant sur les flots, à peu près comme une coquille de noix.

Le belvéder a ses murs noircis par les noms de tous ceux qui sont venus le visiter, et qui par un tel fait se croient immortalisés; je fus moins présomptueux, ou peut-être plus prudent, ne voulant pas me laisser dans un lieu si désert.

OBSERVATOIRE.

A mon retour de mon pélerinage je retournai au palais royal, dans l'espoir de trouver le savant directeur astronome qui le dirige, le signor Cacciatore, élève de Piazzi, et pour lequel j'avais une lettre de recommandation d'un autre savant mathématicien, le baron de San Gioseppe, auteur d'un ouvrage nouveau dans lequel il démontre avoir trouvé un *calendrier perpétuel*, selon une *méthode synoptique* autre que celles existantes, et qui est soumis, en ce moment, à l'examen de l'académie de Naples. (1) Le baron de San Giseppe, de la famille des Procida, m'avait recommandé à un oncle de ce nom, habitant de Palerme comme lui, et chez lequel je me serais présenté malgré son nom, si fatal jadis aux Français, si j'avais pu séjourner davantage en cette ville. Ceux-ci, sous Charles d'Anjou, avaient injustement enlevé à cette famille l'île de Procida,

---

(1) Cet ouvrage, m'a-t-on dit, a été depuis mon départ approuvé à Naples et même adopté à l'académie.

près de Naples, qui lui appartenait, et telle fut la cause de la haine et de l'horrible massacre connu sous le nom des *Vêpres Siciliennes* qui eut lieu dans toute la Sicile par suite d'une conspiration dont Procida fut le chef ou au moins un des chefs.

Le savant astronome était à la campagne, et je ne trouvai que messieurs ses fils, qui cherchèrent autant qu'ils le purent à remplacer leur père en me montrant les différens instrumens astronomiques confiés à son savoir, entre autres le cercle de Hamsden, dont l'abbé Piazzi, ex-jésuite et célèbre astronome, fut l'inventeur, et qui sert à toutes les observations astronomiques. (1)

Ce cercle est une roue en cuivre composée de deux cercles tenus parallèlement à une certaine distance l'un de l'autre par des boulons de même métal. C'est entre ces cercles qu'on fait passer le télescope. Cette double roue tourne entre quatre montans ou colonnes en cuivre, et tout l'appareil est placé sous un petit dôme dont la calotte tourne sur elle-même à volonté, et dont une partie s'ouvre lorsque l'on a quelques observations astronomiques à faire. Il y a trente ans environ que l'abbé Piazzi paraît avoir inventé cet instrument précieux. Mais étant allé à Lon-

(1) C'est le même abbé Piazzi qui, en 1801, découvrit une huitième planète appelée Cérès. (Voyez *Vasi*.)

dres pour le faire exécuter par l'Anglais Hamsden, celui-ci le fit passer sous son nom et se donna ainsi le mérite d'une invention dont il n'avait été que l'exécuteur.

Selon le dire de MM. Cacciatore, Palerme seule possède cet intrument parfait, et, selon eux aussi, celui de Londres ne serait point exact. Cependant le baron d'Eichtal m'a dit qu'il en existait un à Munich. Ainsi, d'après cette assertion, Palerme aurait toute la gloire et l'avantage de cette découverte, et Paris même, l'orgueilleuse Lutèce, ne serait qu'à sa suite. Mais de crainte de vous tromper et que vous ne pensiez que je veux vous faire voir *la lune en plein midi*, je quitte les cieux pour reporter mes yeux vers la terre et vous faire voir d'ici toute l'étendue de Palerme, qui, petite en apparence, a besoin de cet observatoire placé presque à son centre pour être bien jugée.

Cette ville, bâtie au milieu d'une plaine, n'a guère plus d'une lieue de circuit, et vous pourrez juger de sa population, due en partie à son commerce, lorsque vous saurez qu'elle contient environ cent soixante-trois mille âmes. Elle est défendue par un fort et par des batteries à fleur d'eau ; savoir, celle de Saint-Erasme, du côté de la Bagheria, sur la route de Tormini, et celles de l'Arenello et du Môle, du côté du mont Pellegrino.

On y compte, dit-on, vingt églises principales,

soixante-dix-sept couvens des deux sexes, quinze conservatoires ou retraites de femmes et de filles, cinq grands hôpitaux, deux monts-de-piété, un hospice pour les enfans trouvés, deux théâtres, une université, un séminaire, trois bibliothèques, un observatoire, etc., etc.

UNIVERSITÉ.

L'université, dit Karaczay, a été fondée par le roi Ferdinand Ier, qui encouragea beaucoup les beaux-arts, dont il était un protecteur vraiment royal.

On y a joint l'académie des beaux-arts, et le feu prince Belmonte, par le legs qu'il lui fit d'un grand nombre de tableaux, permit de commencer une galerie de peinture. On y voit aussi dans le musée d'antiquités plusieurs belles statues trouvées dans les ruines de l'antique ville de Tindari et ailleurs, entre autres une Flore, un Adrien en costume de prêtre, un torse du plus beau travail grec, etc.

Les professeurs de cette université passent pour avoir beaucoup d'érudition, et sont, suivant Vasi, très estimés dans le monde littéraire.

Elle possède une belle collection de médailles gréco-siciliennes

PROMENADES.

Le long de la mer et des murs extérieurs de la ville, au nord, se trouve un espace assez large formant la promenade dite *la Marina*. Une partie

de cet espace, plantée de plusieurs rangées d'arbres, forme une promenade fort belle pour les piétons, tandis que l'autre partie est abandonnée aux nombreuses voitures qui chaque soir parcourent et la rue de Tolède et ces lieux.

De distance en distance sont placées des statues en marbre blanc, érigées en l'honneur des Bourbons qui ont régné en Sicile et à Naples; mais loin d'être lourdes et colossales comme celles de notre pont Louis XVI à Paris, elles offrent au contraire les plus belles proportions.

A l'extrémité orientale de cette promenade, et près de l'endroit où nous avions débarqué en arrivant, est la Flora, ou le jardin botanique, qui sert en même temps de jardin public, et dont les entrées sont fort belles. Aux plantes et aux arbustes rares que ce jardin possède il joint des promenades agréables. On y voit des allées d'orangers, de citronniers et de lauriers formant des berceaux couverts; le poivrier croît auprès du mûrier d'Amérique, du palmier d'Afrique et de l'orme d'Europe. Ces allées droites correspondent entre elles et aboutissent à des salles de différentes formes et grandeurs. Une d'elles est consacrée à des monumens funèbres élevés en l'honneur de divers hommes célèbres de la Sicile, entre autres à Epicharme de Syracuse, Archimède, du sang royal d'Hiéron, Empédocle d'Agrigente, Maurolice de Messine, nouvel Archimède, etc., etc.

Assis au pied de ces tombeaux et ombragé par l'épais feuillage des arbres qui m'entouraient, toutes mes pensées se reportèrent vers les temps de l'antiquité où la Sicile, comme l'Egypte, était visitée par les philosophes de la Grèce; où séjournèrent Aristippe et Xénocrate, et où Platon vint rêver sa république, aimable rêve d'une imagination toute philanthropique, mais qui, semblable à une bulle de savon, paré comme elle des couleurs de l'Iris, devait, aussi bien qu'elle, s'évanouir dans les airs.

J'avais sur moi l'*Itinéraire de Sicile*, par M. de Karaczay, homme instruit. Je voulus remonter avec lui aux siècles les plus reculés de l'histoire de cette île fameuse dont je foulais le sol avec transport, et voici ce que j'y trouvai de conforme d'ailleurs avec l'histoire.

« La Sicile, la plus grande île de la Méditerranée, n'a pas moins, dit-on, de deux cent trente lieues de côtes. Sa configuration triangulaire lui fit donner par les anciens le nom de *Trinacria*. Plus tard les Sicaniens, peuple d'origine ibérienne, s'en étant emparés, lui imposèrent celui de *Sicania*. Plus tard encore, les Siculiens, peuples du Latium, passèrent dans cette île, la subjuguèrent et lui donnèrent le nom de *Sicile*, qui lui est resté. Elle fut dans la suite soumise à divers princes qu'on appelait *tyrans*. (1)

---

(1) Ce qui ne voulait pas dire pour cela princes cruels, mais

« Après une longue guerre, les Carthaginois mirent à profit les troubles qui suivirent la mort de Denys, et consolidèrent leur puissance en Sicile. Sans l'arrivée de Timoléon les Africains demeuraient maîtres de Syracuse. Les victoires du héros de Corinthe les obligèrent à conclure la paix; mais elle fut de peu de durée : Agathoclès, pressé de nouveau par eux, conçut et exécuta la pensée hardie d'aller mettre le siége devant Carthage. Pyrrhus, allié des Carthaginois, fait encore une fois de la Sicile le théâtre de la guerre; il en est repoussé. L'occupation de Messine par les Mamertins fut le prétexte de la première guerre punique, et la seconde rendit les Romains maîtres de la Sicile.

« A la chute de l'empire d'occident, Genseric, roi de Vandales, enleva cette île aux Romains et la dévasta. Les victoires de Bélisaire la rendirent de nouveau à Justinien Ier, en 553. Les premières incursions des Sarrasins en Sicile remontent, selon Novaïri, historien arabe, à l'an 45 de l'hégire, ou 665-66 de l'ère chrétienne. Des émirs la gouvernèrent jusqu'en 1070, époque à laquelle ils en furent chassés par les Normands. De là elle passa successivement au pouvoir des Allemands, des Français et des Aragonais, qui

chefs ou rois. L'abus seul du pouvoir a depuis jeté de l'odieux sur cette dénomination. De ce nombre furent les deux Denys, tyrans de Syracuse, qui se rendirent célèbres par leur amour des sciences, par leurs cruautés et les malheurs du dernier.

en demeurèrent les maîtres jusqu'en 1516; Ferdinand-le-Catholique réunit alors la Sicile à la couronne d'Espagne. Le traité d'Utrecht de 1713 la donna au duc de Savoie Victor-Amédée. Enfin, après avoir été conquise et perdue encore une fois par les Espagnols, elle est possédée, depuis le traité conclu à Vienne en 1736, par la branche des Bourbons qui règne en Espagne, et dont un infant est aujourd'hui roi des Deux-Siciles. »

A cette notice intéressante je veux ajouter ce qui suit du même auteur.

« La petite ville de Sperlinga, située dans l'intendance de Catane, est remarquable en ce que ses habitans refusèrent de prendre part au massacre général des Français qui eut lieu en 1282 dans toute la Sicile au coup de cloche des vêpres, et sauvèrent ceux qui s'étaient réfugiés dans leurs murs. Justement fiers de cet acte d'humanité, ils montrent encore sur la porte de leur hôtel-de-ville cette inscription à la fois si belle et si simple :

« Quod Siculis placuit, sola Sperlinga negavit,

« Ce qui fut consenti par toute la Sicile fut refusé par la seule Sperlinga. »

Jugez de mes regrets, mon ami, de n'avoir pu aller visiter un peuple si plein d'humanité ! d'autant qu'on m'assura qu'il y existait encore quelques familles françaises de cette époque, et

que les mœurs, les usages et la propreté des habitans de cette ville tiennent plus de la nation française que de la nation italienne. Cette privation fut pour moi, je vous assure, un véritable sacrifice.

« La Sicile, ajoute Karaczay, gouvernée maintenant par un lieutenant du vice-roi, est divisée en vingt-trois districts, formant sept intendances; savoir, Palerme, Messine, Catane, Syracuse, Trapani, Girgenti et Calta-Nissetta. On y compte en tout quatre cent quarante villes, bourgs et villages. D'après le dernier recensement, la population de l'île s'élève à un million six cent cinquante mille âmes, tandis que dans les temps anciens la seule ville de Syracuse ne comptait pas moins d'un million deux cent mille âmes. »

Je crois que dans cette population de douze cent mille âmes il faut comprendre le littoral de Syracuse, sans quoi l'on tomberait ici dans l'erreur grossière qui donnait aussi à Rome antique près de cinq millions d'habitans, tandis qu'elle n'en possédait guère plus de douze cent mille, le surplus de cette population appartenant à son littoral ou à sa banlieue.

Si donc Rome ne possédait que douze cent mille habitans, comment supposer que Syracuse en ait eu le même nombre? Jamais assurément cette ville n'a pu égaler Rome en étendue ni en population.

ÉTAT ACTUEL DE LA SICILE.

La Sicile, par son sol, son climat, son commerce, devrait être un paradis terrestre, et cependant tout le monde ici se plaint. La noblesse, autrefois riche et puissante, est maintenant pauvre, et le pauvre y est misérable. On demande ici sans honte. Assurément si le besoin et la faim étaient toujours la cause de cette nécessité, on excuserait le demandeur; mais cette impudeur, ici comme en Italie, a gagné les gens aisés, et des employés de la police et des douanes ne rougissent pas de tendre la main aux étrangers pour recevoir de l'argent qu'ils n'ont pas le droit de demander, et pour lequel ils n'ont rien fait. L'article surtout des passeports et des douanes est une vexation continuelle à l'égard des étrangers. Il n'est pas de douane où non seulement on ne visite leurs effets, à moins qu'on ne paie un tribut, et encore à peine est-il payé d'autres douaniers succèdent aux premiers et viennent demander à leur tour aux mêmes voyageurs, qu'ils vont attendre à leur débarquement pour exiger d'eux une nouvelle visite d'effets ou une autre imposition. Pour mon compte, j'ai été arrêté trois fois successives par de semblables vexations en débarquant à Palerme.

De même, il n'est pas de ville, de bourgade où il ne faille faire viser son passeport, et pas de ville, où l'on séjourne, où il ne faille en faire faire

un sinon payer fort cher celui qu'on vous laisse. Les consuls même des diverses puissances perçoivent un tribut, soi-disant pour la police. Cependant je dois à la justice de déclarer qu'aucun consul français ne m'a rien demandé, soit en Italie, soit en Sicile, pour mettre son visa sur mes passeports; et ceux de Messine et de Palerme (1) comme ailleurs en général ont été pleins de politesse et d'amabilité à mon égard; mais je sus par mes compagnons de voyage, qui, comme je vous l'ai dit, étaient de diverses nations, qu'ils n'ont pas toujours trouvé dans leurs consuls respectifs en Sicile le même désintéressement, ayant été obligés de payer six carlins (environ cinquante-quatre sols) ou plus peut-être pour obtenir le visa qu'ils réclamaient, tandis que je n'ai rien payé pour le même objet. On dit, il est vrai, que c'est pour la police; mais s'il en est ainsi, pourquoi les Français en seraient-ils seuls exemptés?

MOEURS.

Les mœurs siciliennes passent pour être fort relâchées, et cela dès le plus jeune âge et dans

---

(1) Jeunes gens de bonne famille, qui furent tous deux destitués par suite de la révolution de juillet 1830; je fus assez heureux pour retrouver l'un d'eux, le comte Ratti de Menton, à Paris en décembre 1831, chez madame la comtesse de Lostange, sa tante, dont vous connaissez l'esprit, le mérite et l'amabilité.

toutes les classes. Mais on en rejette les torts sur le climat, et l'on accuse le soleil des blessures de l'amour.

Quant au caractère sicilien, il est vif, gai, fin, rusé, mais parfois, dit-on, vindicatif. Néanmoins il est généralement doux, poli et très empressé à obliger les étrangers; j'en ai eu plus d'une preuve à mon égard, et je me plais à les signaler. Mais si l'intérêt ou la cupidité viennent à se mettre de la partie, alors Pasquin sait joindre à son esprit fertile les ruses de Scapin, pour mieux enjôler son monde et soutirer quelque argent au voyageur. Au surplus, bien qu'un peu cupide, le Sicilien ne passe pas pour être voleur; ainsi ne vaut-il pas mieux encore donner quelque argent à celui qui en demande avec politesse que de se le voir enlever entièrement comme en d'autres pays par des gens qui auraient honte de tendre la main pour quelque monnaie, mais qui ne rougissent pas d'emporter votre bourse?

Comme à Naples, les hommes en Sicile ont généralement de plus beaux traits que les femmes, ce qui vient sans doute de ce qu'étant plus forts le climat a moins d'influence sur leur constitution.

Les mœurs aussi doivent influer sur les traits, ainsi que la négligence, la misère et la malpropreté. Nubiles dès onze et douze ans, les femmes du peuple ont à vingt-quatre ou vingt-cinq ans presque perdu leur beauté. Cependant les Siciliennes m'ont paru en général mieux que les

femmes du peuple napolitain. Quant aux classes supérieures, les soins qu'elles ont de leur personne leur donnent l'avantage de conserver beaucoup plus long-temps leur beauté. J'en ai vu de fort jolies, et qui plus est, chose rare en ces climats, des femmes blondes.

Les femmes du peuple sont coiffées en cheveux comme en Italie. Lorsqu'elles sortent de chez elles, elles se couvrent la tête d'une espèce de schall ou voile de couleur, qui parfois les fait ressembler à des pénitens, auxquels il ne manque que le visage caché et des trous pour voir et respirer. Ce costume est plus oriental qu'européen.

Les bourgeoises, c'est à dire les classes aisées, se couvrent d'un voile blanc.

Malheureusement il manque à ce peuple la qualité la plus précieuse, la propreté. La plupart des femmes, même aisées, ont plus ou moins un air négligé dans leur mise ou leur tenue, et celles du bas peuple y ajoutent une malpropreté révoltante. Elles ont la peau sale et noire ainsi que le linge qui les couvre, et des vêtemens déchirés, sans que leur main s'arme d'une aiguille et cherche à réparer les outrages du temps. Leurs cheveux sont mal peignés et remplis de vermine, dont elles se dépouillent publiquement et sans honte. Chacun s'entr'aide dans cette besogne. La mère peigne sa fille, la fille peigne sa mère ou son père, et tout cela dans la rue, sur le seuil de leur

maison ou de leur boutique et sans égard pour les passans, qui par fois sont gratifiés de leur superflu.

La populace n'a pas non plus le sentiment des convenances qu'inspire ailleurs le simple instinct; l'homme en guenilles en France a la pudeur de sa position, et se tient un peu à l'écart; ici au contraire il viendra s'asseoir à côté d'une femme bien mise sans en rougir et sans qu'elle-même en paraisse choquée. Est-ce la grande habitude de vivre au milieu des pauvres qui cause ce rapprochement des extrêmes? ou plutôt ne serait-ce pas l'effet que produit sur un peuple pieux la religion chrétienne, qui, en domptant l'orgueil humain, rapproche l'opulence de la misère et lui rappelle que tous les hommes sont frères? Je n'ose l'affirmer, mais je l'en crois bien capable, car elle est bien plus libérale et plus amie de l'égalité que nos prétendus libéraux et républicains, lesquels n'invoquent la liberté que pour asservir, l'égalité que pour dominer, et la libéralité que pour s'enrichir et pour corrompre les autres.

Du reste le Sicilien, comme l'Italien, a peu de besoins, et ne passe pas pour être voleur; à peine voit-on des serrures aux portes, et encore quelles serrures! Certes, il n'existe pas une telle sécurité chez les peuples où les individus se méfient les uns des autres.

Les Siciliens, comme les Italiens, sont toujours,

même une partie de la nuit, hors de leurs maisons. Ils semblent redouter la solitude; aussi toutes les boutiques sont sans fenêtres, et toutes les portes sont ouvertes. La rue de Tolède principalement est entièrement garnie de ces boutiques dont les distributions et les ouvertures cintrées rappellent celles que j'ai vues à Naples, et depuis à Pompéi; là, chaque famille se réunit, travaille et cause avec les passans; ce qui donne de la gaieté et du mouvement à cette population, qui n'attend qu'une meilleure administration pour devenir plus laborieuse, plus riche, sinon peut-être plus heureuse; car, qui ne connaît la fable du Savetier et du Financier de l'inimitable La Fontaine?

THÉATRES.

Il y a deux théâtres à Palerme, comme je crois déjà l'avoir dit: l'un pour la comédie et l'autre, appelé *Santo Carolino*, pour l'opéra. J'entendis dans celui-ci la voix délicieuse de la charmante et excellente actrice mademoiselle Almerina Mazzochi, de Naples, âgée de vingt-quatre ans, et la belle basse-taille du bouffe Spagni dans *Adélaïde de Shabran.*

ILLUMINATIONS.

Il y avait précisément ce soir-là au théâtre ce qu'on appelle *un illuminazione*, c'est à dire qu'entre chaque loge et du haut en bas de la

salle, on avait placé des girandoles garnies de bougies, dont l'éclat donnait à la salle la clarté du jour. Ces illuminations contrastent beaucoup avec les jours ordinaires, où le théâtre seul est éclairé, et où les salles, en Sicile comme en Italie, sont presque dans l'obscurité.

Ces illuminations ont lieu dans de certaines circonstances, telles qu'à l'anniversaire de la naissance du roi, de la reine, de quelque prince ou princesse de la famille royale, ou pour la présence de la cour, ou de quelque grand personnage que l'on veut fêter. On pense bien qu'en pareil cas les dames veulent paraître à leur avantage, et qu'à leurs charmes naturels elles ont soin d'ajouter ceux que leur procure l'éclat et l'élégance de la toilette. Aussi ce coup d'œil, je vous assure, ajouta beaucoup à l'agrément de cette soirée.

Voilà, mon ami, tout ce que j'ai à vous dire de la Sicile, n'ayant pu, comme je vous l'ai dit, la parcourir en entier; néanmoins j'en ai vu assez pour juger de son ciel et de son climat, (dont la beauté est telle qu'en de certains endroits, à Girgente entre autres, on jouit d'un printemps perpétuel, de la variété de ses sites, de la fertilité de son sol,) dont un quart à peine est défriché, et du parti qu'en pourrait tirer le gouvernement. L'histoire passée de cette île, jadis si riche et si peuplée, prouve assez ce qu'elle pourrait devenir encore. Elle possède des mines

d'or, d'argent, de cuivre, de fer et de plomb dont on néglige l'exploitation. L'on ne s'occupe, dit-on, que de celles de soufre, d'alun, de nitre, de mercure, de vitriol, de salpêtre et de sel gemme ou fossile. Elle possède divers marbres précieux, et en outre de l'albâtre, du porphyre, des agates, des grenats, des jaspes, du lapis lazuli, du cristal de roche et diverses pierres précieuses. A Trapani et à Messine se fait la pêche du corail. Dans le voisinage de l'Etna, principalement à l'embouchure de la Giaretta, abonde l'ambre jaune, plus diaphane que celui de la mer baltique, et qu'on travaille fort bien à Catane.

La Sicile produit aussi beaucoup de soie, mais faute d'industrie on l'exporte écrue du pays pour une valeur d'environ un million de ducats (à peu près quatre millions et demi de notre monnaie).

« Un trait principal, dit M. de Karaczay, du caractère des Siciliens, est leur amour pour leur pays; l'attachement pour le sol qui les vit naître, ranima toujours leur courage après les nombreux désastres dont ils furent victimes. Ce sentiment leur donne la force de vaincre tous les obstacles; il féconde la lave, fertilise la cendre, élève une ville sur les ruines de celle qui vient d'être engloutie. »

L'auteur aurait dû ajouter que ce peuple, malgré son état de pauvreté, est resté constam-

ment fidèle et dévoué à ses souverains et aux lois qui le gouvernent. Quel parti ne tirerait pas d'un tel peuple le souverain qui résiderait au milieu de lui, ou au moins un vice-roi qui l'y remplacerait, s'il employait tous ses soins à y faire prospérer le commerce et l'agriculture ! En moins d'un siècle, j'ose l'affirmer, la Sicile recouvrerait son antique richesse et son ancienne population.

SIROCCO.

Le climat de Palerme, comme de la Sicile en général, passe pour être très sain. Le seul vent du sud appelé *sirocco* produit un effet pénible sur tout ce qui a vie, et même sur les plantes.

« Ce vent, dit M. de Karaczay, n'est autre chose que le khamsin tant redouté des Orientaux, atténué par le mélange d'un fluide moins vicié. Il prend naissance dans les sables brûlans du grand désert de Libye, où le défaut absolu de végétation produit une extrême rareté d'oxigène. Malgré la longueur du trajet, il arrive en Sicile, poussé par les vents du sud-est, et répand sur ce beau pays, mais particulièrement sur Palerme, sa maligne influence. Il frappe d'une égale paralysie les facultés morales et physiques, et jette tout le corps dans un malaise semblable à celui de la fièvre. Un assez bon remède, ajoute-t-il, contre ses effets malins, est de prendre des bains de mer de grand matin, et de se tenir clos et couvert au lever et au coucher du soleil, de sui-

vre un régime humectant et de manger le soir le moins possible. Les étrangers regardent ces précautions des habitans du pays comme autant de préjugés, mais ils paient cher leur incrédulité. Les gens aisés ont ordinairement leurs appartemens disposés de façon à avoir des chambres exposées les unes au nord, les autres au midi. Les premières sont fraîches en été et dans les grandes chaleurs, même de jour ; les secondes sont plus chaudes en hiver. La noblesse possède d'ailleurs de beaux palais bien meublés et ornés de petits jardins et de terrasses fréquentées le soir. Celui de la princesse Butera sur la Marina passe pour être le plus beau.

Ce n'est pas seulement en Sicile que le sirocco se fait sentir, on en éprouve également les malins effets à Naples ainsi qu'à Rome, et même dans presque toute l'Italie, surtout dans la partie méridionale ; à la vérité il se mitige suivant les distances et les localités. La France méridionale n'est pas non plus exempte de son influence, et je me souviens que lorsque je voyageais dans le provinces qui approchent les Pyrénées, les habitans se plaignaient d'un vent du sud qu'ils appellent les *autans*, et qui les faisait beaucoup souffrir. Ce vent, me disaient-ils, vient d'Afrique, et fait tout languir en ce pays. Les hommes et les animaux sont sans force, sans ardeur, sans énergie, les poules mêmes se retirent dans leurs poulaillers, et les feuilles comme les fleurs

languissent et se flétrissent. A Rome, le comte de Luzow, ambassadeur d'Autriche près du saint Père, m'a dit que la campagne de Rome éprouvait les mêmes résultats du sirocco, et un bon peintre en a fort bien rendu les effets dans un tableau fort estimé qu'il possède. Ainsi nul doute que les autans des provinces françaises, voisines de l'Espagne, et le sirocco ne soient ce même vent d'Afrique appelé *khamsin* par les Orientaux, et que la Sicile reçoit de première main.

LETTRE LIV.

Départ de la Sicile. — Lever et coucher du Soleil.

28 mai.

Je retourne à Naples par la route la plus directe, c'est à dire en abandonnant la côte et en nous dirigeant en pleine mer, où nous ne rencontrerons jusqu'à trente milles de Naples d'autre terre que la petite île d'Ustique, à trente milles de la Sicile.

La moindre chose occupe dans un voyage sur mer, le balancement du navire, le sillon qu'il trace dans sa course rapide, les substances phosphoriques qui s'aperçoivent la nuit, et qui le long du navire laissent en se dégageant une longue trace lumineuse et des étincelles qui ressemblent à des diamans; la vue inattendue d'une voile au fond de l'horizon ou même d'un oiseau fatigué qui vient s'abattre sur les mâts et les cordages,

tout cela fait spectacle et occupe l'attention oisive du passager. C'est bien autre chose quand la nature vient à lui offrir un de ces tableaux si dignes d'elle, que l'homme admire partout, mais qui le frappe bien plus encore lorsqu'il n'est distrait par aucun autre objet. Je ne parle pas de ces scènes où sa vie peut être en danger, de ces tempêtes qui menacent de l'engloutir, ou des combats dont je n'ai pas été témoin, mais je citerai simplement le lever et le coucher du soleil, spectacle magnifique partout, mais admirable sur mer.

Là rien ne borne la vue du spectateur. L'horizon étendu va au-delà même de la portée de ses yeux, et l'attention n'est détournée par aucun autre objet comme sur terre.

Au moment donc où cet astre allait passer dans l'autre hémisphère, le ciel était pur, l'air était calme et la mer ressemblait à un lac dont la surface était à peine ridée par le souffle du zéphir. A mesure que le soleil descendit vers l'horizon, il perdit de son éclat. Peu à peu ses rayons s'éteignirent dans l'onde, et lorsque son disque eut atteint lui-même l'horizon, il ne parut plus qu'un immense globe de feu qui semblait d'abord voguer sur le liquide élément, et puis, s'y plongeant peu à peu, il parut s'y engloutir et s'y éteindre.

C'est pendant les trop courts instans accordés pour observer cet admirable spectacle que l'ob-

servateur est à même de reconnaître la forme sphérique de la terre. L'horizon ne lui paraît plus plat comme sur terre, mais il décrit un arc de cercle à l'extrémité duquel disparaît le soleil; et le lieu où se cache cet astre ne lui semble pas même à une distance immense du vaisseau. Nulle expression, mon ami, ne pourrait rendre la sensation que ce magnifique spectacle me fit éprouver, d'autant que la mer seule peut le procurer, et que je ne m'étais pas attendu à en jouir. Aussi, après avoir assisté au coucher du dieu du jour, je voulus également être témoin de son lever, et c'est une faveur qu'il ne refuse à aucun mortel vigilant.

Pour cet effet je passai une partie de la nuit sur le pont, afin de saluer ses premiers rayons. L'air qui nous enveloppait était doux comme un bain de lait; les étoiles brillaient d'un vif éclat dans l'espace azuré de ce beau ciel de Sicile et de Naples, et se reflétaient sur la mer dont aucun souffle ne ridait la surface. Mille étincelles phosphoriques seulement naissaient et disparaissaient avec l'écume mugissante des eaux froissées par la rapidité de la marche du navire, et le silence qui régnait à bord donnait à toute cette scène quelque chose de muet qui la rendait plus imposante encore.

Appuyé contre les cordages qui entourent le vaisseau, je m'abandonnais à ma mélancolie extatique, à laquelle je trouve tant de charme,

lorsqu'elle n'est pas produite par quelque peine de cœur, et qu'elle n'est que l'effet de la méditation; alors l'âme semble dégagée des liens étroits et souvent douloureux qui la tiennent captive, et, prenant son essort, elle aime à errer dans l'espace. Combien alors elle se plût à voler de la terre au ciel, du ciel à la terre! Avec quelle promptitude elle parcourt les distances et les siècles! Que doit-ce donc être, mon ami, lorsque l'âme, tout à fait débarrassée de l'enveloppe terrestre, appelée corps, qui la soumet à ses caprices, comme à ses souffrances et à ses passions, peut s'élancer sans obstacle et sans contrainte hors de la sphère terrestre! Tel est sans doute le sort réservé après cette vie à l'âme du juste; sort assurément ineffable, puisqu'il lui est permis alors de connaître enfin ce qu'est Dieu, et de pénétrer dans les mystères qui lui sont maintenant cachés!

Au bout de quelques heures je sentis l'air s'agiter peu à peu, l'horizon à l'orient prit une teinte moins obscure; peu à peu il s'éclaircit encore, bientôt une faible clarté borda la surface de l'eau et la sépara du ciel par une teinte plus tranchée, ce qui annonça le crépuscule. Une douce clarté, précurseur de l'aurore, vint en courrier nous annoncer sa prochaine arrivée; le ciel alors déploya un voile d'une teinte rosée, ornée de perles et de rubis, et la déesse nous apparut dans toute sa beauté.

C'est bien sur mer que l'on peut dire qu'à son approche la nuit fuit en traînant après elle son voile sombre et orné d'étoiles d'or, car pendant que l'orient s'éclairait peu à peu, l'occident, resté dans une obscurité profonde, semblait opposer encore une barrière au jour. Mais peu à peu enfin l'aurore chassa ces ombres devant elle, et l'astre du jour, sortant de la mer comme je l'y avais vu entrer la veille, s'éleva lentement dans les cieux, et son globe immense, reprenant ses rayons et son éclat, recommença à parcourir sa brillante carrière.

Au bout de quelques heures nous approchâmes des côtes de Naples, et nous pûmes bientôt contempler de nouveau sa position admirable. C'est surtout en arrivant par mer qu'on peut bien l'apprécier, et voici le tableau qui s'offrit à mes regards charmés. A ma gauche se montra l'île d'Ischia et celle de Procida, ensuite vint le cap Misène, le fort de Baia, la ville de Puzzol, la petite île de Nisida et son lazaret; la pointe du mont Pausilipe, le faubourg de Chiaia, puis Naples dans toute son étendue. A ma droite s'étendait le faubourg de San-Jovani, le Vésuve, Portici, Résina, la Torre del Grecco et l'Annunciada. En face de Naples Castella-Mare, Sorrento, Campanella, le tout sur le bord du golfe qui forme un immense fer à cheval; enfin pour terminer ce magnifique tableau, s'offrait l'île de Caprée, qui semble une montagne lancée

dans la mer pour achever le cercle et séparer la pleine mer du plus beau golfe de l'univers. (1)

---

(1) Il a cinquante milles de circuit, et Naples et ses faubourgs forment un arc de cercle d'environ huit milles d'étendue.

LETTRE LV.

Capo di Monte.

25 mai.

Je reviens de Capo di Monte. C'est un château royal élevé sur une colline au nord de la ville, et dont la noble et simple architecture m'avait frappé hier en mer, à mon retour de Sicile.

On y monte par une route plantée en acacias et autres arbres. Il est entouré de bosquets et d'allées couvertes d'où l'on découvre une vue fort étendue mais moins belle pourtant que celle dont on jouit du château même, car il domine une vallée délicieuse par sa fraîcheur, sa fertilité, la variété de ses sites et le nombre d'habitations charmantes qui s'y trouvent répandues.

C'est surtout du balcon, ou plutôt de la galerie extérieure qui règne autour des quatre façades du premier étage qu'il faut admirer ce coup d'œil. La vallée dont je viens de parler va

toujours en s'élargissant au midi jusqu'à Naples, où elle se termine, et au delà de laquelle les yeux se portent sur la mer, le Vésuve, Caprée, etc., etc., de sorte que de ce palais je vis la contre-partie de ce que j'avais vu la veille en rentrant à Naples. J'ignore si quelque peintre a eu l'heureuse idée de tracer ce tableau, mais à coup sûr c'est un des plus magnifiques points de vue de Naples et de ses environs.

L'intérieur du palais n'est pas fini, la partie même du nord n'est qu'à moitié de sa hauteur, mais lorsqu'il sera achevé ce sera un monument remarquable par la beauté et la pureté de son style.

C'est un édifice carré terminé en plate-forme orné de pilastres et dont les murs sont construits en superbes pierres taillées. Il est divisé en plusieurs cours extérieures. L'escalier est large d'abord, mais au premier pallier il se rétrécit, et, malgré ses degrés en précieux marbre d'Espagne, ainsi que les colonnes qui le terminent, il perd dès lors de sa beauté, de son style et de sa régularité.

Les appartemens situés au premier étage sont vastes et multipliés, ils sont ornés d'un assez grand nombre de tableaux modernes estimés, entre autres ceux de Camuccini, aujourd'hui premier peintre romain; mais il y en a peu de l'ancienne école d'Italie : on y voit néanmoins une belle copie de la Sybille du Dominiquin. Il y a aussi

quelques beaux paysages et quelques tableaux de genre. Plusieurs appartemens sont bien meublés, et l'on voit entre autres dans celui de la reine une armoire remplie de petits objets de goût moderne remarquables par leur choix et leur fini. Cependant il règne en général en ce palais beaucoup de simplicité.

CATACOMBES DE SAINT-JANVIER.

Au pied de la colline de Capo di Monte est l'église de Saint-Janvier-des-Pauvres, édifiée jadis par l'évêque S. Sévère pour y recevoir le corps de S. Janvier lorsqu'il fut transporté à Naples. C'est dans cette église qu'existe l'entrée principale des catacombes de Saint-Janvier, souterrains pratiqués dans la colline en forme de corridors à trois étages. On prétend qu'elles s'étendaient jusqu'à Puzzol d'un côté, et de l'autre jusqu'au mont Lautrec, quoique personne n'ait jamais pu s'en assurer, dit Vasi, car on y pénètre à peine de quelques pas.

On dit qu'elles servaient anciennement de communications souterraines à la ville, mais l'opinion la plus générale est que ce furent des carrières dont on avait extrait du sable et des pierres pour bâtir, et qu'elles servirent ensuite aux chrétiens dans les temps de persécutions, pour y prier et enterrer leurs morts, comme celles de Rome et autres.

Ce que ces catacombes offrent de plus intéres-

sant est l'église des anciens chrétiens, à laquelle on monte par quelques degrés. Sa voûte est soutenue par des piliers, ou colonnes taillées dans le tuf même, ainsi que la sacristie. Les corps, ainsi que dans les autres catacombes, étaient placés dans des niches creusées dans le tuf même.

COLLÉGE DES CIMSI OU DES CHINOIS.

Sur le penchant méridional de la même colline est un collége fondé par Matthieu Cipa, en 1732, pour l'éducation des jeunes Chinois qui viennent s'y instruire de la religion catholique, et s'en retournent ensuite comme missionnaires.

LETTRE LVI.

Voyage à l'île de Caprée. — Castellamare. — Sorento.

Les récits de Tacite sur Tibère m'avaient trop intéressé pour ne pas désirer connaître le repaire que s'était choisi ce monstre, afin de se livrer avec moins de honte à ses turpitudes, et avec moins de danger à sa tyrannie. Je veux parler de l'île de Caprée, aujourd'hui Capri, à trente milles de Naples, dont la vue de cette ville est si pittoresque, et qui ne semble de loin qu'un rocher élevé, coupé en deux parties, et dont la teinte bleuâtre se fond si bien avec le ciel et les eaux de la mer.

Accompagné de M. Pré..., voyageur français, nous allâmes d'abord en voiture jusqu'à Castellamare, bourg riche et peuplé sur le bord de la mer, et où beaucoup d'étrangers et d'habitans de Naples viennent demeurer quelque temps l'été pour respirer un air plus frais, ce lieu étant garanti du sirocco (ou vent du midi) par les mon-

tagnes de la Calabre, qui longent toute cette côte jusqu'en face de Caprée.

Le nom de Castellamare lui vient d'un château fortifié placé à mi-côte de la montagne, et dont il ne reste plus que quelques tours.

Cette petite ville ou gros bourg possède un chantier où l'on construit de petits bâtimens, et un petit port pour les contenir. On y voit aussi un arsenal, et de plus des bains d'eaux sulfureuses et minérales, qui sortent du pied de la montagne. L'odeur des premiers est si forte qu'on la sent même en mer lorsqu'on s'éloigne de la côte.

Castellamare renferme dix à douze mille habitans, population nombreuse mais proportionnée à celle de tous les lieux qui avoisinent Naples, et qui est prodigieuse. La montagne contre laquelle cette ville est située est couverte d'une forêt de châtaigners et autres arbres, et ornée de maisons de campagne et de jardins.

Là nous prîmes une barque pour nous mener jusqu'à Sorrento, afin de jouir sur mer de la vue de cette côte, infiniment plus agréable prise de ce point que par terre, en ce qu'on l'embrasse tout entière, et que de là on peut observer d'un coup d'œil la quantité de villages, d'églises et d'habitations qui parent le sommet et le penchant des montagnes.

Parmi ces villages on nous montra celui de Vico, bâti sur un rocher élevé de la côte, laquelle est partout escarpée et fermée de masses

énormes de rochers plus pitoresques et plus imposans les uns que les autres, et dont d'immenses débris lancés dans la mer annoncent diverses catastrophes produites par des tremblemens de terre.

Tantôt leurs sommets avancés en voûte menacent d'anéantir la faible barque qui se hasarde à naviguer sous leur ombre, tantôt leurs flancs entr'ouverts laissent apercevoir des grottes profondes ou d'immenses crevasses, tantôt on entend le bruit retentissant de pierres qui roulent du haut en bas de la montagne, dont elles se détachent, soit par un effet naturel, soit par l'effort des hommes qui travaillent aux carrières qu'on y aperçoit. Ces masses, en roulant dans la mer, font mugir et écumer les vagues qu'elles déplacent.

Pendant que ces scènes sévères et variées fixaient notre attention, nous avancions vers Sorrento ; bientôt nous vîmes notre barque s'approcher plus encore de la côte, et des cavernes affreuses, véritables repaires de corsaires, s'offrirent partout à nos regards ; loin d'éviter ces lieux sauvages et de s'éloigner en mer, nos mariniers se dirigèrent au contraire vers un énorme rocher, dont la tête élevée nous cachait les rayons du soleil. Nous ne savions que penser de cette manœuvre ; nos mariniers, disions-nous, sont calabrais : or l'on sait que chez ce peuple plus d'un voyageur a été victime de la cupi-

dité; qui sait ce qu'ils projettent à l'égard de deux étrangers sans défense et qu'ils peuvent soupçonner avoir sur eux des richesses qu'ils n'ont pourtant pas? Peut-être ont-ils en ces lieux sauvages des brigands auxquels ils vont nous livrer? Telles étaient nos réflexions, inspirées en partie par nos lectures de voyages si pleins en général de mensonges ou d'exagérations, et en partie par ces rochers caverneux vers lesquels nous nous dirigions.

Où donc nous menez-vous? demandai-je alors à nos mariniers, qui ne parlaient que calabrais, c'est à dire un langage pour moi presque inintelligible. Par cette caverne, me répondirent-ils; et en effet nous passions en ce moment sous la voûte basse d'une caverne creusée par la nature et aussi silencieuse qu'obscure. Ce fut alors que nous crûmes réellement qu'ils avaient à notre égard de sinistres projets. Mais bientôt, la voûte s'élevant, nous fit découvrir par la teinte bleuâtre des ondes qu'au-delà nous retrouverions le jour et la mer. En effet, nous sortîmes enfin de ces lieux effrayans, et soudain se dissipèrent nos craintes sinistres, comme disparaissent avec les ombres de la nuit les songes effrayans produits d'une imagination malade; nous sûmes que nos mariniers n'avaient eu d'autre intention que de nous montrer cet accident sévère de la nature.

Avant d'arriver à Sorrento, nous traversâmes

une autre grotte ; mais nos craintes alors avaient disparu et ne revinrent plus, pas même en montant à Sorrento par une ouverture sauvage et sombre, formée par des rochers élevés, remplis de cavernes profondes, et qu'ils nous fallut gravir par un chemin raide, étroit, silencieux et suspendu sur l'abîme ; cependant cet endroit, défendu par quelques hommes déterminés, pourrait s'opposer au débarquement de toute une armée.

Sorrento, ainsi que plusieurs villages que nous trouvâmes avant d'y arriver, est situé au-dessus de rochers élevés qui, vus de la mer, semblent un mur immense construit le long de la côte. Les montagnes en cet endroit laissent entre elles un terrain fertile, couvert des plus riches récoltes et des plus beaux orangers ; ces arbres y forment plutôt des forêts que des bosquets, par la quantité de jardins qui en sont remplis, et qui ne sont séparés les uns des autres que par des murs. Nulle contrée de l'Italie n'offre de si belles ni de si bonnes oranges ; on les dit même supérieures à celles de Malte et du Portugal. Jamais en effet je n'en ai mangé ni de plus douces, ni d'un goût plus fin et plus exquis ; en outre elles y sont à si bon marché, qu'on en a deux et même trois pour un grano, monnaie qui ne vaut que quatre de nos centimes ; les habitans en font un grand commerce à Naples, où elles se vendent plus cher.

C'est au centre de ces lieux parfumés que nous

allâmes loger, et rien ne manquerait au charme qu'ils procurent si on pouvait errer à volonté au milieu de ces arbres délicieux; malheureusement on ne peut qu'en voir les têtes dominant les murs qui bordent tous les chemins, et d'un petit paradis terrestre on en a fait la promenade la plus triste et la plus monotone.

Enfin nous arrivâmes à notre auberge, ou plutôt à notre maison de campagne, car c'est réellement une ancienne villa, changée en auberge, où nous allâmes loger; tout y était tellement propre que nous pensâmes un instant avoir fait le contraire de don Quichotte, qui prenait des auberges pour des châteaux, tandis que nous craignîmes d'avoir pris un château pour une auberge; d'autant qu'au plafond du vestibule nous aperçûmes des armoiries, que la façade n'avait point montré d'enseigne, que la maîtresse avait le ton le plus décent et le plus honnête, et que ses fils, qui vinrent nous inviter à loger chez eux, avaient des manières polies et une mise fort soignée et au dessus de leur condition.

Nous apprîmes alors que cette auberge peu commune était consacrée aux étrangers riches qui viennent passer quelques instans d'été à Sorrento; ce qui, comme on voit, en fait plutôt une maison de campagne qu'une auberge destinée à recevoir tout venant; et cela m'expliqua l'éducation, le ton et les manières distinguées des propriétaires.

Toutes les chambres y étaient d'une propreté remarquable, et les lits d'une grande blancheur. Le salon était meublé en soie, et la salle à manger, ainsi que deux ou trois pièces qui la suivaient, offraient un ameublement infiniment supérieur à ceux des auberges en général, et surtout de celles de Calabre, dont je vous ai donné un échantillon.

En face de la porte d'entrée de la salle à manger était un balcon garni de pots de fleurs, et les murs étaient tapissés de jasmin d'Espagne; sur la table où l'on nous servit à souper, on vint nous poser un grand vase également plein de fleurs; enfin nulle part je n'avais vu tant de soins et de recherches pour bien traiter les voyageurs. Le haut de la maison est terminé par une plate-forme d'où nous jouîmes tout à notre aise de la vue de ce terrain fertile, de ces orangers si nombreux et si beaux que les murs nous avaient cachés jusque-là, et nous trouvâmes nos chambres embaumées par l'odeur suave de leurs fleurs innombrables, dont la blancheur tranchait sur le beau vert de leur feuillage et contrastait avec la couleur brillante de leurs fruits aussi beaux que délicieux.

C'est dans ces lieux fortunés que nous allions passer la nuit, mais auparavant nous voulûmes aller jusqu'à la petite ville de Sorrento, qui en est distante d'un mille environ, pour y voir la maison où naquit le Tasse, ou plutôt celle

qui la remplace, et où l'on voit son buste.

Elle est placée à l'extrémité de la ville, sur un rocher battu par les flots, et dans une charmante position. Des Anglais l'habitent en ce moment.

« Le propriétaire, dit M. Valery, était encore, il y a quelques années M. Gaëtan Spaziano, descendant de la sœur aînée du poète, Cornelia, qui l'avait reçu si tendrement, quoique avec cette défiance particulière à l'infortune il eût cru devoir, après une si longue absence, ne se présenter à elle que sous les habits d'un vieux pâtre dont il s'était revêtu dans le voisinage; scène touchante de reconnaissance racontée par lui et son ami Manso, et qu'on croirait empruntée d'Homère. » (1)

La ville est propre, assez jolie et possède quelques belles églises.

PIAVE OU PLAINE DE SORRENTO.

On appelle ainsi le pays fertile qui occupe tout l'espace compris entre Sorrento et Salerne.

« La plaine de Sorrento, dit M. Lullin de Château-Vieux, est à peu près la seule partie du royaume de Naples dans laquelle on puisse reconnaître l'action d'une industrie éclairée et active. C'est aussi dans cette belle contrée que les habitans ont essayé avec un grand succès

---

(1) *Voyage de M. Valery*, t. III, p. 401.

d'étendre la culture du coton. Elle était déja usitée à Naples, mais jusqu'à ces dernières années on ne semait que sur de petits espaces, pour satisfaire à une consommation locale et bornée.

CULTURE DU COTON.

« On laboure en mars la terre à la bèche, on y sème le coton dans des lignes espacées de trois pieds. Les plantes ne sont distantes dans la longueur de ces lignes que de deux pieds, la terre est assez riche pour n'avoir pas besoin d'engrais, mais seulement d'un binage continuel, pour en détruire les mauvaises herbes. Aussitôt que la floraison est terminée et que les capsules bien formées n'ont plus besoin que du soleil pour les mûrir, on casse l'extrémité des branches et on attire ainsi la sève dans les fruits.

« La récolte dure long-temps et se fait en ramassant les capsules à mesure de leur maturité. Il ne reste plus alors qu'à nettoyer le coton en le séparant de ses graines ; cette opération est longue et minutieuse. (1)

ASSOLEMENT DE LA PLAINE OU PIAVE DE SORRENTE.

Première année, — maïs fumé ;
Deuxième année, — blé, suivi de féves ;
Troisième année, — coton ;

---

(1) Pages 295 et suivantes.

Quatrième année, — blé, suivi de trèfle faruch, ou rouge;

Cinquième année, — melons, suivis de légumes.

« Cinq années, huit récoltes, dont deux sont céréales, trois légumineuses, une commerciale, et deux sont destinées à l'entretien des animaux. Il est impossible, dit M. Lullin de Château-Vieux, de mieux assortir ensemble les diverses récoltes.

« La grande valeur de coton par le petit territoire de Sorrente, ajoute-t-il, m'a fait remarquer le peu d'espace qu'il faut pour approvisionner l'Europe entière des productions commerciales dont elle a besoin lorsqu'elles sont cultivées d'une manière exclusive.

« C'est ainsi qu'une faible partie de Saint-Domingue produisait autrefois le sucre qui se consommait dans la moitié de l'Europe. Un marais desséché fait croître lui seul le lin précieux dont s'enrichit la Belgique; une étroite vallée entre deux montagnes couvertes de sapins possède l'unique manufacture de fromages de Gruyère, dont l'exportation s'étend jusqu'aux Indes; et je suis convaincu que le royaume de Naples pourrait facilement produire, sans nuire à la consommation, la plus grande partie du coton que demandent les besoins de l'Europe. » (1)

(1) Pages 296 et suivantes.

Le climat variable de Rome n'a pu acclimater le coton.

Il faisait nuit quand nous rentrâmes au logis. Le lendemain, à cinq heures du matin, une barque nous attendait déja au bord de la mer ; nous prîmes alors congé de nos hôtes comme on en voit peu, de la belle contrée qu'ils habitent, et, malgré les efforts d'un vent contraire et d'une mer grosse et agitée, nous arrivâmes en deux heures et demie au port de Caprée, qui n'est qu'une plage étroite, habitée par quelques pauvres pêcheurs.

CAPRÉE.

Là s'offrit comme partout un Cicerone qui ne connaissait des objets qu'il nous vantait que leur position et non leur histoire.

Il nous mena d'abord dans un petit jardin, pour voir, disait-il, le tombeau de Vespasien, chose selon lui d'autant plus authentique, qu'on y avait trouvé des monnaies à l'effigie de cet empereur ; il est en marbre blanc, d'un travail plus que simple, à l'exception de la partie supérieure, sculptée, si je ne me trompe, en feuilles de laurier superposées, et d'un assez beau travail. Auprès de ce tombeau s'élève une petite chapelle dans laquelle on nous montra quatre petites colonnes fort laides qu'on nous dit antiques. Mais assurément tous ces objets de peu d'intérêt ne valaient pas la marche qu'on nous

fit faire à la grande chaleur du jour; d'autant qu'ils sont situés dans la partie occidentale de l'île et qu'il fallait revenir sur nos pas pour aller voir ce qui réellement nous avait attirés en ces lieux, les ruines du palais de Tibère, situées au sommet de la partie orientale.

Nous parcourûmes d'abord la partie centrale de l'île, qui forme une sorte de vallon entre les deux rochers qui la composent, et où est bâtie la ville de Capri. Ce vallon offre deux pentes, l'une au nord, qui regarde Naples, et l'autre au midi, vers la Sicile; il est bien cultivé et produit le vin de Capri, fort estimé à Naples, selon notre Cicerone, quoique je ne le croie guère meilleur que nos vins de basse Bourgogne (appelé de vigneron) et encore de fort mince qualité. Il n'a nullement la chaleur des vins d'Italie, peut-être est-ce ce contraste qui fait ici son mérite; quant à moi je n'ai pas su l'apprécier, et probablement beaucoup d'autres sont et seront de mon avis en dépit de l'éloge de notre guide.

La ville de Capri, qui n'est qu'un village entouré d'une muraille, et fermé par deux portes étroites, est située sur la crête de ce vallon et domine ainsi d'un côté le golfe de Naples, de l'autre la mer de Sicile.

En deux enjambées nous eûmes franchi cette capitale, mais en revanche il nous en fallut beaucoup d'autres et bien de la fatigue pour parvenir au sommet oriental de l'île, et ce ne fut qu'après

avoir marché et monté pendant plus d'une heure, par un chemin raide, raboteux et couvert de pierres, que nous parvînmes à ces célèbres ruines que je désirais connaître.

A droite sur la pointe la plus élevée du rocher sont les restes d'une tour où Tibère avait fait élever un phare.

A gauche en avançant un peu, notre guide nous montra un tronçon de colonne encore debout, qui faisait partie de la porte d'entrée du palais. Cette porte était fort étroite, apparemment pour empêcher toute surprise; après l'avoir passée, notre guide nous fit descendre dans une petite chambre carrée, dont le pavé en mosaïque subsiste encore, et où l'on voit quelques restes de colonnes; les murs, suivant l'usage des Romains, étaient de construction réticulaire, c'est à dire composés de briques longues, mais étroites, et en forme de lozange; la partie longue se mettait dans le mur, la partie courte en formait le parement: ce qui donnait au stuc dont on le revêtissait plus de solidité, et permettait ensuite de peindre les murs à fresque. Un corridor et un escalier nous conduisirent à l'étage supérieur; là nous vîmes des restes de voûtes, des murs encore revêtus en stuc, des seuils de porte en marbre aussi bien conservés que s'ils venaient d'être posés, deux immenses salles voûtées, qu'on nous dit avoir servi de salles de bains, et dont une des deux

est à moitié comblée ; nous vîmes également plusieurs autres corridors et chambres à divers étages, entre autres celle qu'on nous dit avoir été la chambre de Tibère. Elle conserve encore tout son pavé en mosaïque, son seuil en marbre blanc, et des petits restes de stuc sur ses murs. On y a également trouvé deux vases et un bas-relief, qui sont maintenant au musée de Naples. Enfin, le sommet de cet édifice en ruines est terminé par une plateforme sur laquelle on a élevé une construction moderne dont une partie n'est point habitée et dont l'autre sert de logement à un pauvre vieux ermite.

C'est sur cette plateforme qu'une espèce de gardien nous offrit non un de ces rapas somptueux qu'on servait au voluptueux Tibère, mais du pain bien sec, des figues non moins sèches, du fromage de chèvre bien dur et du vin de Capri, qui, malgré notre soif, nous parut peu digne de sa prétendue renommée.

Ainsi, disions-nous en broyant péniblement notre pain sec et nos figues, nous foulons en ce moment ces lieux où le tyran du peuple romain, au milieu des plus honteuses orgies, traçait des listes de proscription et envoyait la terreur et la mort planer sur son vaste empire. Rome tremblait à cent lieues de Caprée, le sénat courbait le front en recevant les décrets qui décimaient ses propres membres, et Séjan lui-même, ce digne ministre d'un tel maître, n'é-

chappa point au glaive dont il avait frappé tant de têtes. Du haut du rocher où nous faisions notre frugal repas, on nous dit que ce monstre avait fait précipiter plus d'une victime dans la mer ; à la vérité elles ont dû peu souffrir, car il est si élevé, que mortes avant d'être en bas, les flots n'ont pu recueillir que leurs cadavres. A peine y peut-on entendre le mugissement des vagues qui se brisent à son pied, et une barque ne paraît de là qu'un atome.

L'ermite, pauvre et vénérable vieillard, âgé de près de quatre-vingts ans, était venu réclamer de nous quelque aumône. Nous le fîmes asseoir à notre festin et goûter de notre vin ; il nous en remercia comme si nous avions fait beaucoup pour lui, et se retira ensuite en bénissant le Seigneur.

Ainsi un pieux cénobite invoque le ciel au lieu même où Tibère bravait sa puissance et sa justice ! celui-ci est pauvre mais satisfait, il termine en paix sa longue et sainte carrière, tandis que Tibère, quoique armé de la foudre, tremblait sans cesse; le remords le poursuivait au milieu même de ses débauches, et, en horreur au genre humain, il périt assassiné ! Que l'on me dise maintenant quel est le sort le plus digne d'envie, du crime sous la pourpre ou de la vertu sous un froc ! Philosophes, banquiers, financiers, avocats, savans, ambitieux de toute espèce, impies de toute sorte, débauchés de

tous degrés, qui méprisez la morale religieuse et n'appréciez que l'or, les plaisirs, le pouvoir, venez à Caprée, et vous apprendrez, en voyant le vieillard assis sur ces ruines, à reconnaître la puissance de la vertu et le néant des grandeurs!...

Telle est, mon ami, cette île célèbre, qui pour la connaître m'a fait faire plus de soixante milles, affronter une mer agitée qui m'a rendu malade, gravir des montagnes et des rochers par le soleil le plus ardent, et passer deux jours à courir par mer, par monts et par vaux.

En valait-elle la peine? me demanderez-vous peut-être. Vous en avez lu la description, je vous en laisse le juge. Quant à moi je ne comprends pas comment un Anglais a pu, comme le raconte M. Valery, se retirer et vivre trente ans sur ce rocher isolé, à peine habité, et auquel il ne reste d'intéressant que ses souvenirs historiques et quelques ruines.

Il fallait assurément que cet Anglais eût bien eu à se plaindre des hommes pour pouvoir ainsi totalement s'en séquestrer.

On dit que dans une autre partie de l'île, au bord de la mer, se trouve une grotte profonde et large, mais dont l'entrée cependant est étroite, et qui, n'étant éclairée que par la réverbération de la mer, frappée des rayons du soleil, donne à l'eau qu'elle renferme la couleur du plus bel azur. La fatigue et de plus le temps qui me manqua m'empêchèrent d'aller voir cet effet de lumière.

LETTRE LVII.

Pompéi. — Herculanum. — Le Vésuve.

28 mai.

Enfin, mon ami, mes vœux sont comblés! j'ai vu Pompéi, Herculanum et le Vésuve, auteur innocent de leur catastrophe épouvantable, et à qui en même temps l'on doit leur conservation : car sans lui, en effet, les barbares du nord, ou les Sarrasins, ou même les chrétiens auraient depuis long-temps renversé ce que ce volcan n'a fait qu'engloutir ; ainsi, comme on le voit, s'il a fait des victimes par ses éruptions, il a su conserver aux peuples modernes deux cités antiques qui les ont plus instruits sur les usages et les arts des Romains et des Grecs que tout ce l'histoire a pu leur en dire.

Figurez-vous quelle dut être mon émotion en entrant dans Pompéi, en parcourant ses rues, ses temples, ses forums, ses théâtres, ses maisons, qui depuis deux mille ans sont vides d'ha-

bitans, et dans lesquelles, depuis ce temps, ont régné le silence et la mort.

Les pavés de ses rues, usés par les roues des chars grecs ou romains, ne sont plus foulés maintenant que par les pas de quelques voyageurs ; et ses palais, ses temples, ses maisons ne sont plus habités que par quelques serpens ou par des lézards timides qui fuient à l'aspect des vivans.

La mer battait autrefois les murs de la cité ; repoussée maintenant à plus d'un mille de là par la lave et les cendres du Vésuve, elle n'y fait plus entendre le bruit de ses vagues, et Neptune est allé loin de Pompéi chercher un temple et des autels. Ses casernes sont désertes, on n'y entend plus la trompette militaire, non plus qu'au théâtre comique les sons de la flûte mélodieuse, et les pièces de Sophocle et d'Euripide ne se jouent plus au théâtre tragique. Ces édifices sont là presque entiers, mais sans acteurs ni spectateurs ; les forums sont également silencieux, et les temples, depuis vingt siècles, sont sans dieux, sans prêtres, sans sacrifices. Je vois des boutiques ouvertes dont celles de Naples et de Sicile sont des imitations, mais où sont les marchands? j'entre dans les thermes, mais où sont les baigneurs voluptueux qui s'oignaient d'huiles et de parfums les plus suaves? j'aperçois des fontaines, mais leurs sources sont taries ; je remarque des hôtelleries, mais aucun voyageur ne vient s'y reposer ; je pénètre dans les maisons, je parcours leurs dif-

férentes distributions, leur vestibule, leur péristyle, leurs chambres, leurs salles de bains, leur lararum, (1) leur atrium, (2) leur triclinium, (3) leur exédre, (4) leur æcus, (5) leurs jardins, leurs portiques, leurs cryptes portiques, (6) et partout j'appelle en vain leurs maîtres; les siècles seuls me répondent, et les échos même ont depuis bien long-temps oublié leurs noms!...

Les tombeaux seuls possèdent encore leurs habitans!... plusieurs d'entre eux sont admirablement conservés; d'autres n'étaient point achevés lorsque arriva la funeste catastrophe; on en voit dont le marbre blanc qui les compose est brut encore ou à moitié taillé; ce qui prouve que l'usage était de sculpter et polir ces monumens sur place; enfin, dans cette ville qui revoit le jour, on n'entend que les pas de quelques soldats invalides commis à sa garde, silencieusement assis sur le seuil de quelque

---

(1) Sorte de chapelle domestique, où étaient les dieux Lares ou domestiques.

(2) Lieu où les anciens Romains recevaient les étrangers.

(3) Salle à manger.

(4) Salle de réunion dans l'appartement des femmes, qui servait aussi de *Triclinium* les jours de festin.

(5) Salle qui donnait sur le jardin.

(6) Galeries souterraines placées au dehors des galeries ou portiques du jardin, et où l'on conservait les amphores ou grands vases qui contenaient le vin et l'huile. C'est aussi dans ces lieux que, dans les grandes chaleurs, on venait chercher de la fraîcheur.

33 Sito per la guardia
34 Porta HERCULANEA
35 Albergo di ALBINO
36 Termopolio
37 Casa delle VESTALI } 1769 al 70.
38 Abitazioni dirute 1775 al 80
39 Casa di Chirurgo 1771
40 Officina della DOGANA
41 Fabbrica di Sapone
42 Termopollii
43 Fontana
44 Casa delle DANZATRICI
45 Casa del NARCISO } 1811
46 Casa dell' ISIDE, 1813.

76 Casa dell' IMp.re FR
SECONDO 1819
77 FORO TRIANGOL
78 Tempio di NETTU
ERCOLE, Dal 1767 a
79 Putealc 1796.
80 Emiciclo 1765.
81 Casa del IMp.re GIUS
CONDO, Dal 1763 al 6
82 Serbatojo di acqua, 1
83 TRIBUNALE, Dal 1
84 Tempio d'Iside, 1765
85 Tempio d ESCULAPI
86 Officina statuaria, Dal 1

porte, ou ceux de quelques cicéroni ignorans et intéressés, qui guettent les voyageurs pour recevoir leur argent et pour leur enseigner ce qu'ils ignorent eux-mêmes.

Je n'entrerai pas dans tous les détails de cette ville si curieuse, si intéressante, ils seraient trop longs; mais je vous renverrai à l'ouvrage instructif et plein d'exactitude du chanoine de Jorio, un des directeurs du musée de Naples, homme aussi aimable et aussi complaisant qu'il est instruit et judicieux antiquaire, et qui a fait sur Pompéi des recherches précieuses. Cet ouvrage est intitulé *Plan de Pompéi* et *Remarques sur ses édifices*. Néanmoins pour vous donner une idée de Pompéi je joins ci-contre le plan de cette ville, indiquant la situation où elle est maintenant, et que j'ai fait graver d'après celui de l'ouvrage susdit.

Il n'y a guère qu'un quart de Pompéi de découvert, et encore une partie en est due aux travaux faits par les ordres de Murat pendant son règne éphémère. Alors huit cents ouvriers y travaillaient chaque jour, maintenant il y en a à peine quarante; (1) il est vrai qu'un roi légi-

---

(1) « D'après les calculs les plus exacts, dit M. Valery, l'es-
« timation complète de Pompéi donnerait lieu à une dépense
« de 694,589 ducats (2,894,080 fr.), et il n'y a d'alloué cha-
« que année pour les travaux et réparations que 6,000 ducats.
« (25,000 fr.) On voit que s'il a fallu cent vingt ans pour par-
« venir à la découverte du cinquième que nous possédons, il

time est économe de l'argent de ses sujets et évite autant qu'il peut d'augmenter les impôts; néanmoins si j'étais roi de Naples, moins sage sans doute que celui qui y règne, je ne pourrais résister au désir de pousser avec plus d'ardeur le décombrement de cette ville, et voici les moyens économiques que j'emploierais pour atteindre mon but sans fouler mes peuples : j'y établirais des travaux de charité, et j'y appellerais tous les hommes sans ouvrage qui mendient, suivant leur dire, par nécessité. Je les enrégimenterais comme des soldats, et, comme tels, je leur donnerais une certaine paie qui leur suffirait non seulement pour les nourrir, mais encore pour nourrir leur famille. Par ce moyen je ferais peu à peu naître en eux le goût du travail, et, une fois possesseurs de cette vertu, je serais sûr qu'ils ne la perdraient plus.

Si ce moyen ne réussissait pas, je le remplacerais par un autre plus économique encore; c'est à dire qu'à l'instar des anciens Romains j'y emploierais mes soldats; et chaque régiment y enverrait un certain nombre d'hommes qui seraient remplacés par d'autres, et cela successivement; par ce moyen j'utiliserais mes troupes en temps de paix, j'habituerais mes sol-

« faudra encore quatre cent quatre-vingts ans pour jouir de « l'aspect entier de Pompéi. » (T. III, p. 384.)

dats au travail et je les rendrais plus robustes. (1)

Par ce moyen aussi je parviendrais enfin à achever en peu de temps de rendre au jour une ville qui d'ailleurs doit renfermer dans ses cendres des trésors bien supérieurs au prix des fouilles qu'elle nécessiterait. (2) En effet on peut juger de ce qui doit rester encore enseveli de statues, de vases, de médailles, de mobiliers et autres objets précieux, d'après ce qu'on a déjà découvert, et Pompéi, sortant de son tombeau, couvrirait d'une gloire immortelle le souverain qui lui aurait rendu l'existence.

Une chose seulement me paraît embarrassante, c'est de savoir où l'on pourra transporter toutes les cendres qui couvrent encore cette ville, car déjà on a formé le long de la route de véritables montagnes avec celles qui proviennent des fouilles

---

(1) Si ce moyen était employé en France lorsqu'il s'agit d'objets d'utilité publique, tels que canaux, fortifications, routes, etc., que de grands travaux, toujours et inutilement en projet, seraient depuis long-temps exécutés ! c'est en employant les bras de leurs légions en temps de paix que les Romains ont entrepris et achevé des ouvrages qui font encore notre admiration, et qui néanmoins ont dû, par ce moyen, peu leur coûter, au moins en main-d'œuvre.

(2) On prétend, mais ridiculement sans doute, que si l'on met tant de lenteur dans les fouilles de Pompéi, c'est pour engager les voyageurs à y retourner, afin d'en voir les progrès successifs. Cette supposition est trop puérile pour qu'on s'y arrête, et surtout pour qu'on y croie.



déjà faites, et cependant il n'y a guère qu'un quart de la ville de déblayé.

Si j'étais roi de cette magnifique contrée, je voudrais encore, lorsque Pompéi serait entièrement découvert, lui rendre le cachet d'une ville antique; j'en accorderais le séjour à des vieux militaires et à leur famille, à condition qu'ils portassent l'ancien costume grec ou romain, ils auraient en outre des armures romaines ou grecques, et j'y établirais des gymnastiques et autres exercices antiques. Au lieu de transporter au musée tout ce qu'on y découvrirait, j'y conserverais un double de chaque chose; ainsi les maisons principales, qui sont considérées comme modèles, seraient rétablies et meublées comme autrefois, et leurs habitans y reprendraient le costume antique. Les temples reverraient leurs autels, des mannequins seraient vêtus en grands-prêtres, et il n'y manquerait que les cérémonies païennes et les hécatombes. Les théâtres à leur tour seraient rétablis; et certains jours de l'année on y jouerait à l'instar des anciens; le cirque, au lieu des combats de gladiateurs, plaisirs barbares d'un peuple cruel, offrirait des combats de lutteurs ou de pugilateurs. Les boutiques à leur tour retrouveraient des marchands auxquels il serait permis toutefois de vendre aux mesures et poids modernes, et de n'être point *grecs* sur ce point, si faire se peut.

Quant à la gravité romaine, comme on ne

pourrait y habituer le caractère napolitain, je laisserais les habitans s'abandonner à la gaîté ionienne dont ils ont hérité.

Le soldat ferait sentinelle sur les remparts de la ville ainsi qu'aux portes, armé de la lance, du casque et du bouclier, et les juges, ainsi que les sénateurs, seraient revêtus de la toge romaine; tout enfin rappellerait qu'on se trouve en une ville antique et nous reporterait ainsi, comme par un songe, au siècle d'Horace, de Catulle, de Properce, de Virgile ou de Pline.

Que pensez-vous de mon idée, mon cher comte? vous la trouverez inexécutable, peut-être même extravagante; néanmoins je suis sûr qu'elle vous naîtrait comme à moi à Pompéi, où il ne manque que le réveil de ses habitans pour la rendre à son état primitif.

Une chose me frappa en parcourant cette ville, ce fut de voir que tous les édifices publics, ainsi que les maisons particulières, étaient non seulement privés de leur couverture, dont la charpente fut sans doute carbonisée par la cendre rouge du Vésuve, mais encore d'une partie de leurs mobiliers, et même de la plupart de leurs marbres, colonnes et sculptures; cependant tout aurait dû s'y trouver lors des fouilles, et il n'en a point été ainsi: quelle a pu donc en être la cause?

— « La raison en est, me répondit un Italien instruit que j'y rencontrai, et auquel je m'étais adressé pour cet objet, qu'avant la catastrophe

qui a englouti Pompéi, cette ville avait éprouvé les cruels ravages d'un tremblement de terre. (1) Cette belle basilique, que vous admirez au Forum en ce moment, avait été renversée par lui, et vous voyez qu'on la reconstruisait plus belle qu'auparavant, lorsque tout fut englouti. Vous avez dû remarquer également que la plupart des colonnes des temples et des maisons fortement endommagées par le même tremblement de terre avaient été plus ou moins réparées depuis la base jusqu'à six pieds de hauteur, par une couche de stuc qui en a même caché la cannelure, ce fut sans doute pour leur donner plus de solidité. Il paraît certain qu'après la première éruption du Vésuve les habitans sont venus enlever de leurs maisons ce qu'ils y avaient de plus précieux pour aller habiter ailleurs. Il en aura été de même par rapport aux temples et aux basiliques, et voilà à quoi on doit attribuer ces dégradations et ces enlèvemens d'objets qui en effet, sans cette cause, et sans les tremblemens de terre précédens n'auraient point eu lieu. (2) Ainsi, comme on le voit, il ne sera resté

---

(1) D'après Sénèque, ce tremblement de terre aurait eu lieu sous le consulat de Régulus et de Virginius, le 5 février de l'an 63 de l'ère chrétienne.

(2) Vasi croit même que Pompéi ne fut pas entièrement ensevelie en 79, puisque Suétone nous apprend que Titus usa de tous les moyens possibles pour en réparer les dégâts, et Dion nous dit que ce même empereur *envoya deux consuls dans*

dans la ville que ce qu'on n'aura pu emporter, et c'est ce qui après aura été recouvert entièrement par les éruptions successives qui ont englouti en entier et la ville et quelques-uns de ses habitans.

ORIGINE DE POMPÉI.

On ignore, dit Vasi, l'étymologie de sa dénomination ; sa fondation est attribuée à Hercule ainsi qu'Herculanum; mais on sait qu'elle fut habitée par les mêmes peuples que cette dernière, c'est à dire les Osques, les Etrusques, les Pélasges, les Samnites et les Romains. L'an 665 de Rome, Sylla y fonda une colonie.

Pompéi, situé près de la rivière *Sarno*, avait, selon Tite-Live et Florus, un port magnifique propre à recevoir l'armée navale de P. Cornelius. Elle fut le centre du commerce de Nola, Nocera et Accera, villes alors également célèbres, et c'est ce qui rendit Pompéi fort peuplée, riche et opulente. Plusieurs illustres personnages Romains y avaient des maisons de plaisance, entre autres Cicéron, qui, comme on voit,

---

la Campanie, qui établirent des colonies à Pompéi et à Herculanum pour les repeupler. « On peut donc conjecturer, dit-il, qu'il n'y eut qu'une partie de ces malheureuses villes d'ensevelie dès le temps de Titus, tandis que l'autre partie qui restait fut repeuplée jusqu'aux éruptions postérieures qui obligèrent tout le monde à s'éloigner de ces lieux. »

en avait partout, et qui d'ailleurs en parle dans ses lettres à Atticus.

HERCULANUM.

Herculanum, poursuit Vasi, fut plus malheureuse encore que Pompé, en ce qu'engloutie sous la lave et sous la cendre mouillée par les eaux qui sortirent du Vésuve, elle n'a plus formé qu'un rocher sur lequel on a élevé Résina et en partie Portici, sans que même on se soit douté alors qu'une ville souterraine leur servait de fondement.

Le hasard seul, comme presque toujours, la fit découvrir. Les habitans de Résina, dit Vasi, ayant creusé en 1689 jusqu'à la profondeur de soixante-cinq pieds, pour établir des puits, ils y trouvèrent des débris de marbres précieux, et plusieurs inscriptions appartenantes à la ville d'Herculanum. Emmanuel de Lorraine, prince d'Elbœuf, en 1720, ayant besoin de marbre pour son château de plaisance de Portici, fit creuser autour de ce même puits, et y découvrit plusieurs statues. Ces circonstances rappelèrent le souvenir d'Herculanum, mais le gouvernement s'opposa à la continuation des fouilles, de crainte d'endommager les maisons du village bâti au-dessus.

Nous sommes redevables de la dernière découverte d'Herculanum à Charles III, qui fit reprendre ces travaux, commencés par le prince

d'Elbœuf. A peine les ouvriers eurent pénétré à soixante-cinq pieds de profondeur dans ledit puits, qu'ils découvrirent une inscription lapidaire et quelques débris de statues équestres en bronze. Ils continuèrent à creuser horizontalement, et trouvèrent deux statues de marbre, avec d'autres fragmens; mais la plus belle découverte fut celle du théâtre d'Herculanum, où le peuple fut, dit-on, surpris par la terrible éruption du Vésuve au moment d'une représentation.

Il serait à désirer, ajoute Vasi, qu'Herculanum revit le jour, comme Pompéi, mais les villages de Portici et Résina, construits au-dessus, ont empêché de compléter les fouilles qu'on n'a pu faire qu'horizontalement et les unes après les autres, en comblant à mesure les édifices fouillés après en avoir retiré les choses les plus précieuses. Les rues étaient larges, tirées au cordeau et pavées de laves de la même espèce que celle que vomit aujourd'hui le Vésuve; ce qui prouve qu'il y avait eu des éruptions antérieures à celles de l'an 79 de Jésus-Christ, ces rues avaient des trottoirs des deux côtés comme celles de Pompéi. (1)

Cependant le théâtre n'a point été comblé, ce qui m'a permis d'aller le voir. Sa circonférence a deux cent quatre-vingt-dix pieds à l'extérieur,

(1) *Itinéraire de Rome à Naples.*

et deux cent trente à l'intérieur. Vingt-un rangs de degrés, surmontés d'une galerie ornée de statues en bronze servaient à contenir les spectateurs, qui devaient être nombreux, puisque Herculanum possédait cent mille âmes, tandis que Pompéi n'en avait que quarante mille. Il était revêtu en marbre. On y trouva entre autres objets deux siéges en bronze, où s'asseyaient les consuls; ce sont ceux que j'ai décrits en parcourant les salles du musée de Naples, où ils sont placés maintenant. Là comme à Pompéi, l'orchestre était posé entre les spectateurs et le proscenium (avant-scène), et les musiciens étaient placés dans différentes stalles faisant face aux acteurs. Le fond du théâtre était percé de trois portes par où entraient et sortaient les acteurs, qui avaient derrière la scène des chambres et des corridors particuliers. On y a trouvé des masques, et l'empreinte de l'un deux se voit encore à la lave attachée à la voûte.

Tous les corridors, les arcades, les vomitoires ou passages, les portes existent encore intactes; mais l'eau qui suinte sans cesse de la voûte, formée par la lave que l'on a creusée, mouille continuellement et noircit les parois des murs, et gâte le marbre blanc qui les compose. Il a fallu soutenir et boucher une partie des corridors, afin d'éviter quelque accident aux maisons supérieures, et pour que de nouvelles ruines ne vinssent pas se joindre aux ruines anciennes. Ainsi, moins

heureuse que Pompéi, Herculanum est condamnée probablement à une éternelle sépulture.

Partout dans ce théâtre on voit le bois qui était entré dans sa construction carbonisé ; et des tronçons de colonnes renversées, ainsi que d'autres objets que l'on a découverts, démontrent qu'Herculanum, comme Pompéi, avait éprouvé les désastres d'un tremblement de terre avant d'être engloutie par la lave et par la cendre.

On a trouvé en cette ville, dit le même archéologue Vasi, beaucoup de temples, ainsi qu'une infinité de maisons d'une bonne architecture et remplies d'objets d'art. Le Forum, qu'on a aussi découvert, était une place rectangulaire de deux cent vingt-huit pieds de long, environnée d'un portique soutenu par quarante colonnes. L'accès de cette place se trouvait formé par cinq arcades ornées de statues équestres. Les deux plus belles représentent les Balbus père et fils, et se conservent dans le musée Bourbon à Naples. Ce portique communiquait par un autre portique à deux temples, dont l'un avait cent cinquante pieds de longueur. Presque toutes les maisons étaient peintes à l'encaustique, genre de peinture commun chez les anciens; on a trouvé aussi une grande quantité de bouteilles et des gobelets de gros verre.

En quittant ces lieux froids et humides, que l'on ne peut visiter qu'aux flambeaux, on me mena voir une maison nouvellement découverte, et

qui, plus heureuse que le reste d'Herculanum, n'avait été engloutie que par la cendre, et aucune construction n'avait été faite au dessus; aussi voit-elle maintenant le jour. Elle est située vers le rivage de la mer, qui alors baignait ses murs, et, au toit près, qui n'existe plus, et quelques autres dégradations, elle a conservé debout ses péristyles, ses cours, ses murs, et toutes ses distributions; on y a même rétabli son petit jardin, où l'on voit maintenant des fleurs.

Voilà, mon ami, tout ce qu'on peut voir d'une ville autrefois riche, grande, peuplée, qui s'est vue engloutie par un fleuve de lave descendant du Vésuve, parcourant et dévastant les campagnes et ne s'arrêtant qu'après avoir passé au dessus de cette cité et s'être englouti dans la mer, dont il a reculé le rivage.

Quel spectacle pour une population tout entière, de voir ainsi la destruction s'avancer vers elle sans qu'aucune puissance humaine eût pu détourner sa marche et ses désastres! On arrête un incendie, mais qu'opposer à des torrens de lave liquide, qui se jouent de tout obstacle et qu'aucune prévoyance ne peut prévenir? Il ne reste qu'à fuir et à quitter pour toujours le lieu de sa naissance. (1)

---

(1) Vasi prétend que les matières volcaniques qui couvrirent Herculanum n'étaient composées que d'un déluge de cendres et de pierres embrasées, et non de bitume liquéfié; qu'autre-

LE VÉSUVE.

Si je viens de vous décrire les désastres causés par ce volcan célèbre, il est juste maintenant que je vous parle de ses bienfaits. Ils sont tels que malgré tant de funestes catastrophes, nulle contrée ne possède dans un même espace autant de population que celle qui l'environne. Partout on ne voit que villes, bourgs ou villages; la montagne elle-même, jusqu'à moitié de sa hauteur, est garnie d'habitations, et si Portici s'est élevé sur Herculanum, on prétend qu'Herculanum elle-même fut construite sur une ville qui avait éprouvé son sort; tellement ce pays offre de charme et de richesse. Ceci prouve en même temps que si l'homme tient à la vie il tient plus encore à son bien-être et à ses jouissances.

Outre la vue, qui est enchanteresse, toute espèce de culture y réussit, et toute sorte d'arbre y croît. Les vignes produisent tant de vin qu'on en a

---

ment il eut été difficile de la déterrer; que ces matières s'étant ensuite mêlées avec les eaux bouillantes qui sortirent du Vésuve, elles s'étaient converties en un mortier très épais, et qui ensuite est devenu très dur en se refroidissant.

Cela se peut pour une partie d'Herculanum, et le bois carbonisé qu'on a trouvé en cette ville appuierait assez cette assertion; néanmoins on ne peut douter que des ruisseaux de lave ne s'y soient joints, puisqu'ils couvrent encore les terrains environnans, qu'il a fallu en débarasser les lieux où passe la route actuelle, et que la plupart des maisons sont construites sur cette même lave.



une bouteille pour moins d'un sou, et cependant qu'on ne croie pas que ce soit du mauvais vin, on se tromperait; il est au contraire chaud, coloré et plein d'alcool. Les légumes y croissent en abondance, ainsi que les fruits; et malgré une sécheresse de plus de quatre mois qu'on y éprouve en ce moment, toute cette nature, qui serait desséchée dans nos provinces septentrionales, est ici du plus beau vert; les blés, en ce moment prêts à être moissonnés, sont magnifiques, et les habitans de cette heureuse contrée sont presque assurés chaque année d'une riche et abondante récolte. Ainsi comme on le voit, s'il se trouve en ce pays beaucoup de pauvres, il faut plus l'attribuer encore à son immense population qu'à la paresse et à l'inconduite des habitans.

« Le dernier recensement fait peu de temps avant 1812, dit M. Lullin de Châteauvieux, porte la population du royaume de Naples à six millions trois cent quarante-cinq mille âmes: on ne peut attribuer cette multiplication immense qu'à la longue paix dont il a joui sous la dynastie des Bourbons. (1) La population s'élève jusqu'à cinq mille âmes par lieue carrée dans le rayon que le Vésuve arrose de ses cendres.» (2)

PRODUIT DES TERRES.

Dans les plaines et les vallées, les blés, selon

(1) Page 248, Lettres de l'Italie.
(2) Page 266.

M. Lullin de Châteauvieux, rendent huit et dix pour un, et, suivant la coutume des Romains, la terre est labourée sans retard pour recevoir des semences d'une autre espèce. Chaque automne et chaque printemps renouvellent ainsi l'espérance du laboureur, et les saisons le trompent rarement. (1)

« Chaque métayer des environs de Naples ne prend à ferme que l'espace qu'il peut cultiver avec sa famille, c'est à dire quatre ou cinq arpens. Ils ne gardent pour leurs peines que le tiers des récoltes, les deux autres tiers appartiennent au maître et ils l'acquittent en nature entre les mains de son *fattore*. Ils n'ont pas de charrues et cultivent à la bèche; il est vrai que la terre mêlée de cendres se cultive aisément, et toute la famille s'aide. (2)

« Les arbres portent la vigne et donnent des fruits. On en cueille ensuite les feuilles en automne pour nourrir les bestiaux l'hiver. Entre les rangs d'ormeaux croissent des melons qu'on vend avant de semer le blé. Après la moisson de celui-ci, on retourne le chaume à la bèche pour y semer des féves ou du trèfle à fleurs pourpres. Pendant six mois les enfans viennent chaque matin en couper avec la faucille une charge pour en nourrir les vaches, quoiqu'on

(1) Page 250.
(2) Page 262.

leur préfère les femelles de buffles, qui donnent plus de lait. Les laboureurs plus aisés ont en outre des chèvres et quelquefois un âne ou un petit cheval pour mener les fardeaux à la ville. Au printemps on plante le maïs sur le chaume du trèfle ou des féves. On fume alors les terres, et cette récolte, qui nourrit la famille, est un jour de fête dans les campagnes. Les villageois y vont ensemble et les jeunes filles en dansant, suivis de leurs pères chargés des outils. Arrivés près de leurs domaines, chaque famille va au sien; mais ils sont si près les uns des autres, qu'ils peuvent s'entendre et se répondre. Ils cueillent souvent sept épis sur la même tige, et plusieurs ont trois palmes de longueur. Lorsque le soleil est levé, le père de famille va chercher des melons ou pastèques dans le champ voisin, pendant que les enfans cueillent des fruits sur les figuiers d'alentour. On rapporte ces fruits sous un ormeau autour duquel tout le ménage vient s'asseoir pour manger, puis le travail recommance et ne cesse qu'à la fin du jour. Alors chaque famille va visiter ses voisins, et se raconte les richesses de la récolte. Après cette récolte, ils retournent la terre pour ensemencer de nouveau du blé. Après le blé on y sème des légumes de diverses espèces. Les terres produisent ainsi du vin et des fruits, des grains et des légumes, des feuilles et de l'herbe pour leurs bestiaux. Mais malgré cela le métayer est pauvre en

général, surtout lors d'une mauvaise récolte. La misère est partout la compagne assidue de la fécondité du sol, parce qu'elle attire et augmente tellement la population que la terre, subdivisée à l'infini, cesse bientôt de pouvoir entretenir à elle seule les bras qu'elle a trop multipliés. (1)

ASSOLEMENT DES TERRES QUI ENTOURENT LE VÉSUVE.

Première année, — maïs fumé ;
Deuxième année, — blé ;
Troisième année, — ognons et autres légumes ;
Quatrième année, — blé suivi de féves, de trèfle faruch ou rouge ;
Cinquième année, — melons.

« Cinq années, six récoltes, un seul fumage. Ainsi ces terres volcaniques nourrissent une famille de cinq personnes avec le tiers du produit de cinq arpens. Ces ménages sans doute vivent avec sobriété, mais enfin ils prospèrent ; on ne peut guère trouver qu'aux Indes l'exemple d'une telle richesse et d'une si grande population. » (2)

Afin d'arriver au point du jour au cratère, nous partîmes vers huit heures du soir de Résina, accompagnés d'un guide appelé Pascal Sal-

(1) Page 262 et suivantes.
(2) Pages 265 et suivantes.

vatore, jeune homme actif et intelligent, qui sait parler français et dont la famille, depuis plusieurs générations, fournit des guides pour monter au Vésuve; il nous dit qu'il y avait à Résina sept familles autorisées pour cet objet, et à qui on fait apprendre gratuitement le français.

Nous étions montés, selon l'usage de ces caravanes, sur des ânes, et Pascal, à pied, nous indiquait la route et excitait nos montures. Le chemin que nous suivions était détestable autrefois, mais il s'améliore beaucoup par les soins du roi Ferdinand, qui s'occupe de le rendre viable pour les voitures, non-seulement jusqu'à une maison de campagne, ou plutôt un rendez-vous de chasse qu'il possède à moitié de la hauteur et auprès de laquelle nous passâmes, mais encore bien au-delà, c'est à dire jusqu'à l'ermitage, seule habitation qui existe depuis là jusqu'au Cratère.

Pendant que nous nous acheminions vers l'ermitage, nous aperçûmes des lumières brillantes au haut du Vésuve, dont la marche ressemblait à ces spectres ou feux follets dont on parle dans quelques romans ou contes de vieilles femmes; c'étaient en effet deux torches qui éclairaient la marche de voyageurs revenant de la montagne; et, à peine arrivés à l'ermitage, nous vîmes cette caravane, composée de plusieurs dames, de cavaliers et de guides, traverser la cour et poursuivre sa route vers Résina, d'où nous

venions. Quant à nous, voulant n'arriver qu'au point du jour au Cratère, nous entrâmes dans l'ermitage, afin de nous y reposer quelques heures. L'ermite, âgé de cinquante ans environ, n'est point prêtre, et ressemble plutôt à une espèce d'aubergiste établi pour donner asile aux voyageurs qui vont au Vésuve, qu'à un cénobite voué à la solitude. Il nous reçut même avec assez d'humeur lorsqu'il crut voir que notre séjour chez lui allait interrompre sa nuit. Mais, ayant appris que nous ne voulions point le déranger, ni l'empêcher de se coucher, il se remit, et après nous avoir vendu une bouteille de vin du Vésuve, appelé *Lacrîma Christi*, fort estimé dans le royaume de Naples et même ailleurs, il alla se coucher et nous laissa goûter ce vin, que je ne trouvai nullement merveilleux, et bien inférieur, selon moi, à nos bons vins de Bourgogne. Peut-être au surplus notre ermite n'était-il pas fourni de la meilleure qualité, ou, comme les habitans de Bonne, réservait-il son superfin pour meilleure occasion. (1)

---

(1) « Les prétendus ermites du Vésuve, dit M. Valery, ne « sont pas tout-à-fait dignes du respect qu'ils inspirent à quel- « ques voyageurs mélancoliques. Leur hospitalité n'est pas du « tout gratuite : ils n'ont jamais été prêtres, et ils ne sont en « fait que deux paysans intéressés, avec un garçon, tenant « guinguette *aux trois ormeaux*. Leur maison, adjugée comme « une autre location, a même autrefois passé pour un de ces « rendez-vous galans et furtifs communs dans le voisinage des

Cet ermitage est, comme je l'ai dit, la dernière habitation que l'on trouve en montant le Vésuve ; il est situé sur la crête d'une colline et fait face à la mer. On voit à l'extrémité de la terrasse trois énormes tilleuls, au travers desquels on découvre Naples et son golfe. Cette colline étant séparée du cratère par un vallon, n'a rien à craindre des torrens de lave qui coulent à son pied, ce qui sauve l'ermitage de leurs affreux ravages. Des bois et quelques vignes couvrent tous les environs jusqu'au pied de la montagne de cendres produite par les diverse éruptions, et qui est inculte.

A l'ermitage est établie une brigade de carabiniers (gendarmes à cheval), pour la sûreté des voyageurs, qu'ils accompagnent dans leurs excursions au Vésuve.

A deux heures et demie du matin notre guide alluma des torches, et nous partîmes ; il faisait très froid à cette heure sur la montagne, et nos manteaux nous garantissaient à peine du vent piquant que l'approche du jour avait élevé, et qui offrait la température que l'on éprouve dans nos contrées à la fin de novembre ; aussi j'y fus d'autant plus sensible que la journée avait été extrêmement

---

« grandes villes. Il y a environ quarante ans, l'un de ces er-
« mites, mort très vieux, était un ancien valet de chambre de
« madame de Pompadour, à laquelle il avait, dit-on, manqué
« gravement, et qui le congédia de son service. »

(Voir son *Voyage en Italie,* t. III. p. 38.)

chaude comme celles qui l'avaient précédée.

Ce contraste peut être comparé à celui que l'on éprouverait si l'on quittait un bain chaud pour aller se jeter dans l'eau froide; aussi je fus à même de comparer presque à l'instant les sensations si opposées du chaud et du froid, et certes je préférerai toujours les premières aux secondes. En dilatant trop nos muscles la chaleur diminue notre vigueur il est vrai, néanmoins elle ne nous fait éprouver aucune douleur, notre corps est affaibli, et voilà tout; mais lorsqu'il est saisi par le froid, violemment contracté dans toutes ses parties, il éprouve soudain une vive douleur qui l'irrite et le rend impatient. Les pores resserrés ne peuvent plus transpirer; le sang circule moins facilement dans chaque membre, et les extrémités en sont même privées; de là congélation, lésion et mort, etc.; avec un froid moins vif on a des accidens moins graves, il est vrai, mais le sang qui coule avec lenteur, s'épaissit dans les vaisseaux et y séjourne : de là les catarrhes, les rhumatismes, la goutte et une foule d'autres maladies aiguës, sans compter la mélancolie, le spleen, etc., dont sont affligés les peuples du nord; tandis que les peuples du midi, grâce à une bienfaisante et presque continuelle transpiration, évitent cette foule de maux et de souffrances, et obtiennent de leur brillant soleil cette gaîté et cette vivacité qui les caractérisent.

Pendant qu'en grelottant le froid me faisait faire

ces glaçantes et piteuses réflexions, si appropriées à la circonstance, nous approchions de la montagne de cendre, et bientôt, pour en commencer l'ascension il nous fallut quitter nos montures et les confier à un guide et à un des gendarmes qui nous avaient accompagnés; alors commença la marche la plus pénible que j'eusse jamais entreprise : nous ne marchions que dans une cendre légère qui fuyait sous nos pieds et nous faisait chaque fois reculer d'une partie de ce que nous avancions, heureux lorsque de temps à autre nous rencontrions quelques pierres sur lesquelles le pied trouvait un appui plus solide et plus assuré. En outre plus nous gravissions (et cela presque à pic), et plus le cône de cendre semblait s'élever à son tour. Si j'eusse été un Renaud du Tasse, j'aurais cru aux charmes d'une Armide, et pourtant c'était tout simplemeut l'effet de la perspective, qui de loin rapproche les objets et les éloigne à mesure qu'on en approche.

Bientôt le froid dont j'avais tant souffert disparut peu à peu par suite de nos efforts et de notre fatigue, et je fus obligé de me dépouiller alors du manteau qui peu auparavant me suffisait à peine. Je soufflais, je m'arrêtais, je me reposais, pour marcher et pour souffler encore. A mesure que nous nous élevions la nuit diminuait d'obscurité ; bientôt l'aurore vint pâlir nos torches, et enfin lorsqu'après plus d'une demi-heure d'une marche aussi pénible, nous fûmes parvenus au

sommet de la montagne, le soleil nous honora de sa présence.

Je ne vous dirai pas que je fus amplement dédommagé des fatigues en arrivant au cratère, je mentirais, d'autant que je m'étais imaginé voir une ouverture considérable au fond de laquelle j'aurais aperçu une fournaise immense; au lieu de cela je n'ai trouvé qu'un cratère vaste il est vrai, (de cinq mille six cent vingt-quatre pieds de circonférence, selon Vasi), mais entièrement bouché, à l'exception d'un mamelon, qui se trouve vers son centre et d'où sort en ce moment de la fumée; de sorte que c'est un cratère dans un autre cratère. « La forme et la surface du cratère varient souvent, dit Vasi; il est tantôt concave et tantôt convexe, suivant le degré de force de la fermentation intérieure. Cette espèce de croûte est formée par la lave, les scories, le sable, les cendres et autres matières volcaniques; la chaleur qu'on éprouve dans le cratère est souvent aussi forte que celle d'une étuve. » En ce moment il offre une superficie noire sillonnée par de larges crevasses d'une couleur jaunâtre ou sulfureuse et bitumineuse, d'où s'exhale en divers endroits de la fumée; cette fumée sort également de quelques crevasses de rochers environnans, ce qui m'a fait supposer que tôt ou tard de nouvelles éruptions pourront bien former de nouveaux cratères, et qu'un jour peut-être celui actuellement existant se changera en quelque

montagne ou en quelque lac tels que ceux d'Albano, d'Agnano, de la Solfatara et autres, tellement ces phénomènes terribles bouleversent et changent la nature.

J'appris d'ailleurs que le cratère qui a englouti Pompéi et Herculanum n'est pas celui au bord duquel je me trouve ; il était au levant de celui-ci, et n'en est séparé que par la vallée formée par les deux montagnes de cendres que ces deux cratères ont produites. Ainsi, comme l'on voit, il pourrait arriver qu'un jour il se formât une nouvelle ouverture, qui remplacerait à son tour celle actuellement existante.

« La force avec laquelle les cendres sortent du cratère, dit Vasi, fait qu'elles s'élèvent très haut et se soutiennent long-temps en l'air. Le vent les porte quelquefois à une distance étonnante. Les anciens écrivains nous racontent que lors de l'éruption de l'an 79 de l'ère chrétienne, les cendres du Vésuve arrivèrent jusqu'en Egypte et en Lydie, qu'elles allèrent jusqu'à Constantinople, en 470, jusque dans la Pouille en Calabre, en 1139; qu'elles volèrent enfin jusqu'en Sardaigne, à Raguse et à Constantinople en 1631.

« On peut juger, ajoute-t-il, de la violence de ce volcan par la hauteur prodigieuse de la colonne de fumée qui s'en élève; on prétend que lors de l'éruption de 1631, la hauteur de cette colonne

fut évaluée à trente milles, (1) et celle de 1779 avait mille toises de haut (2) sur vingt de diamètre. (3) Le Vésuve vomit aussi des pierres d'un poids et d'une grosseur énorme, que la violence et la force de l'air lançait à une hauteur et à une distance prodigieuse. Mais ce qui est encore plus singulier, c'est que l'immense quantité de matières sorties des entrailles du volcan, et qui couvrent toutes les terres environnantes jusqu'à la mer, suffiraient, si elles étaient réunies, à former une montagne pour le moins quatre fois aussi grande que le Vésuve lui-même.

« On ne doit pas supposer, comme le font bien des gens, que le Vésuve communique avec d'autres volcans, et entre autres avec l'Etna en Sicile, la Solfatara de Pouzzol et l'île d'Ischia. Les observations les plus exactes démentent cette assertion, et il n'est pas vrai que le mont Etna et le Vésuve fassent leurs éruptions en même temps et par une cause commune, ou que l'un

(1) Ceci est difficile à croire, car cela ferait plus de vingt lieues perpendiculaires, de sorte que ces projectiles auraient été lancés bien au delà de notre atmosphère, et dès lors il n'y aurait pas eu de raison pour que cette colonne ne se fût élevée indéfiniment.

(2) Différence énorme.

(3) Je présume qu'il y a ici erreur, car qu'est-ce qu'une colonne de vingt toises de diamètre pour un cratère dont la circonférence est, suivant Vasi lui-même, comme il le dit plus haut, de 5,624 pieds ou de 937 toises 2 pouces de circonférence?



de ces volcans s'allume lorsque l'autre s'éteint comme quelques-uns l'ont dit.

« La première éruption du Vésuve dont les écrivains fassent mention est celle du 24 août de l'an 79 de l'ère chrétienne, qui ensevelit Herculanum, Pompéi et Stabia, (1) mais elle ne dut pas être la première, puisqu'on a reconnu que ces villes étaient déjà pavées de laves et autres matières volcaniques, et l'on va jusqu'à dire qu'Herculanum fut elle-même construite sur une ancienne ville engloutie par une éruption. Au reste Herculanum a été trouvée couverte de six couches de cendres, formant ensemble une hauteur de soixante-cinq pieds, ce qui prouve incontestablement qu'il y eut encore cinq éruptions après celle qui, en 79, ensevelit cette ville. »

Jamais le Vésuve, à mon grand regret, n'avait

---

(1) Stabia fut d'abord habitée par les Osques, puis par les Etrusques, les Pelasgues, les Samnites et les Romains. Elle fut également engloutie en 79 par les cendres du Vésuve, « et quoique, dit Vasi, elle ait été retrouvée à peu de profondeur, on en a cependant comblé toutes les parties à mesure qu'on les découvrit, pour ne pas gâter les riches campagnes situées dessus. » Dans cette ville, ajoute-t-il, on a trouvé un grand nombre de *papiri* ou manuscrits sur papyrus d'Egypte, que l'on conserve à Naples avec ceux d'Herculanum. Cette ville est à quatre milles de Pompéi, du côté de Castellamare.

Le petit nombre de squelettes qu'on y a découverts prouvent que les habitans ont eu le temps de s'enfuir et d'emporter leurs meubles précieux, car on n'y en a trouvé qu'une petite quantité.

été plus silencieux; non seulement il ne jetait pas de flammes, mais à peine je vis s'en élever quelque peu de fumée, ce qui me priva d'un de ces magnifiques spectacles dont je m'étais fait une si haute idée, et dont la peinture a bien souvent essayé de rendre quelques scènes. (1)

Il fallut bien prendre mon parti et me résigner à ma mauvaise fortune; mais puisque la nature se refusait de se montrer dans toute l'horreur de son courroux, je cherchai à m'en dédommager en admirant sa splendeur et sa magnificence; je m'élevai alors sur la plus haute crête du cratère, et de là je pus à mon aise contempler le plus immense et le plus magnifique des panoramas.

Je planais non seulement sur Naples et son superbe golfe, sur Portici, Résina, Castellamare, Sorrento; sur les îles de Caprée, d'Ischia et de Procida; sur le mont Pausilippe, Pouzzole, etc.; mais encore mes regards s'éten-

---

(1) « On ne doit pas se fier, dit Vasi, au calme apparent que « le Vésuve conserve quelquefois pendant une longue suite « d'années, en n'exhalant qu'une fumée lente; car c'est alors « que les matières, qui bouillent et fermentent continuelle- « ment dans le sein de la montagne, s'accumulent et cherchent « à sortir du profond abîme qui les renferme. C'est aussi dans « ces circonstances que se font sentir les secousses souter- « raines, et qu'on voit s'élever des tourbillons d'une fumée « noire et épaisse, qui est un mauvais augure lorsqu'elle prend « la forme d'un cône ou d'un arbre de pin, car c'est l'indice « certain d'une éruption prochaine et violente. »

daient sur toute la campagne, et même jusqu'à Terracine, Gaëte, Sainte-Agathe, etc.; enfin aussi loin que ma vue pouvait aller.

A mes pieds se voyaient les torrens de lave qui avaient jadis englouti Herculanum, et qui avaient repoussé à un mille plus loin le rivage de la mer, tandis que des pluies de cendres avaient fait éprouver à Pompéi et Stabia un sort aussi funeste. A l'aspect de ce tableau magique, de ce magnifique ensemble, et de la riche et fertile contrée qui se déployait à mes pieds, je sus comprendre enfin comment des villes avaient succédé à d'autres villes englouties, et des peuples à d'autres peuples.

Ce coup d'œil produisit une telle impression sur mes sens que je ne pouvais plus m'arracher de ces lieux, et lorsque je sortis de mon extase, je m'aperçus que j'étais resté seul et n'eus que le temps de me hâter pour aller rejoindre ceux qui, moins enthousiastes que moi, redescendaient déjà la montagne.

Cette descente ne fut plus qu'un jeu auprès de la montée, il n'y eut qu'à se laisser glisser dans la cendre. Nous passâmes auprès de l'ermitage sans nous y arrêter, et après avoir déposé notre guide et nos ânes à Résina, nous repartimes sur-le-champ pour Naples.

CAUSE DES VOLCANS.

Lechman, dans la description des eaux de

Pyrmont, explique les volcans par le moyen des eaux de la mer qui mettent en jeu les pyrites, ces composés de feu et de soufre qui se rencontrent partout dans le sein de la terre. C'est le sentiment de Henkel dans sa *Pyrologie*. (1) « Les eaux de la mer, dit Lalande, qui sont visqueuses et salées, sont plus propres que d'autres à produire l'inflammation des volcans, et l'on trouve en effet près de la mer presque tous les grands volcans d'Europe; le sel que les eaux tiennent en dissolution est lui seul un élément du feu. On sait que les cuisiniers jettent ordinairement du sel sur les charbons pour rendre la braise plus ardente. »

« On a observé, dit Vasi, que l'eau de la mer quittait parfois le rivage pendant l'éruption ; ce qui fait croire qu'elle s'introduit alors dans l'intérieur de la montage ; les coquilles marines, qui se trouvent souvent dans l'eau vomie par le Vésuve, rendent cette opinion assez probable. Quelle que soit d'ailleurs l'origine de ceux qui pénètrent dans cette fournaise, elles doivent nécessairement en augmenter la force et l'agitation, et contribuer à accélérer l'éruption. »

L'auteur de l'*Histoire naturelle des Volcans* pense que s'il y avait une fissure assez considérable pour que les eaux de la mer entrassent avec une telle abondance qu'elles laissassent le rivage à

(1) Page 308.



sec, elles suffoqueraient le volcan. Il regarde donc l'accident extraordinaire des eaux qui se déchargent par le cratère, ou comme un simple dégorgement des eaux pluviales rassemblées dans des cavités internes du volcan, comme l'avait jugé sir William Hamilton, ou bien comme une suite des désordres sans nombre qui arrivent dans les entrailles de la terre, au temps des fortes commotions qu'elle éprouve en ces rencontres. Ce sont des réservoirs écartés qui s'ouvrent et dont les eaux se portent au foyer du volcan qui les vomit. » (*Histoire naturelle des Volcans*, p. 160.)

« Les redoutables phénomènes des volcans, dit P.-J.-J. Virey, du Val-de-Grâce, paraissent être des fournaises superficielles qui ne semblent pas se communiquer par un feu central, hypothèse fameuse du physicien Mairain, mais qui, posés sur la charpente de rochers et de granits du globe, trouvent, dans les couches de matières inflammables et jadis organisées qui les recouvrent, un aliment presque inépuisable. L'eau qui vient arroser ces corps phlogistiques (inflammables) fournit, en se décomposant, l'oxygène qui alimente la flamme, et l'hydrogène qui, planant et se mélangeant dans les airs, s'allume par l'étincelle électrique et frappe à l'égal de la foudre.

« C'est encore l'expansion de ce gaz, mêlé d'eau vaporisée, qui gonfle, soulève, boursoufle

et fait regorger des torrens de laves enflammées, principes de ces prismes basaltiques polygones qui recouvrent tout le terrain (1).

« Pour allumer le soufre intérieur de la terre, ajoute Lalande, et le mettre en mouvement, il suffit qu'il s'y mêle du feu avec un peu d'eau; alors l'acide sulfureux, s'unissant au feu avec rapidité, produit une pénétration et un frottement qui embrasent le mélange. »

Je crois que pour expliquer cette cause MM. Thénard et Gay-Lussac diraient : La combinaison subite du soufre avec le fer peut produire le dégagement de calorique et de flammes qui causent les éruptions volcaniques.

« M. Lémery, continue M. de Lalande, expliquant dans sa chimie la préparation du safran de mars, fait voir comment elle sert à donner une idée de la formation des volcans, et dans les Mémoires de l'Académie (2), il raconte une autre expérience qui la rend encore plus sensible. Il mit en été, dans un grand pot, cinquante livres de mélange de fer et de soufre pulvérisé

---

(1) *Réflexions géographiques et chimiques sur les volcans*, par J.-J. Virey, du Val-de-Grâce. — *Mémoires concernant la Chimie*, par MM. Guyton, Monge, Bertholet, Fourcroy, Adet, Hassenfratz, Séguin, Vauquelin, G.-A. Prieur, Chaptal, Van Mons, Deyeux, Parmentier, Bouillon-Lagrange. (Tome 36, p. 290.) Bibliothèque Mazarine.

(2) Pour 1700, page 103.

réduit en pâte avec de l'eau; il plaça le pot dans un creux qu'il avait fait dans la terre, à la campagne, il le couvrit d'un linge et ensuite de terre à la hauteur d'environ un pied. Il aperçut huit ou neuf heures après que la terre se gonflait, s'échauffait et se crevassait. Il en sortit des vapeurs chaudes et sulfureuses, et ensuite quelques flammes qui en élargirent les ouvertures et répandirent tout autour une poudre jaune et noire. Il ne resta dans le pot qu'une poudre noire et pesante, qui était de la limaille de fer dépouillée d'une partie de son soufre (1). »

(1) De Lalande, *Voyage en Italie*, t. VII, p. 185.

LETTRE LVIII.

L'Albergo dei Poveri.

29 mai.

L'hôpital général, appelé *Albergo dei pòveri*, (asile des pauvres) est plutôt un magnifique palais. Sa façade est d'une noble et belle architecture; ses corridors, ses dortoirs, ses ateliers, ses cours, etc., tout y est grand, et il pourrait contenir plus de pauvres encore quoiqu'il en possède deux mille. Les hommes, les femmes, les enfans des deux sexes sont séparés les uns des autres, et des quartiers particuliers leur sont assignés. J'ai vu les dortoirs, ainsi que l'infirmerie, ils sont propres et bien aérés; mais il n'en est pas de même des réfectoires et des ateliers : une odeur fétide qui y règne me força d'en sortir, et je ne pus m'empêcher d'en faire l'observation à mon guide, habitant de l'hospice. — Cela vient, me dit-il, de ce qu'il s'y trouve beaucoup de monde réuni. — Sans doute,

lui répliquai-je, mais pourquoi les fenêtres en sont-elles fermées? En de pareils endroits on ne saurait trop renouveler l'air, fût-il même chaud. Ce réfectoire est vide en ce moment, et pourtant, malgré l'odeur piquante et nauséabonde qui blesse notre odorat, les fenêtres n'en sont pas même ouvertes. Les directeurs de cet établissement devraient songer que s'il importe pour la santé que les dortoirs soient aérés, il n'importe pas moins que les classes, les ateliers et les réfectoires le soient également, puisque ce sont des lieux où l'on se tient presque toute la journée. Je ne parle ici que du quartier des garçons, n'ayant pas vu celui des filles, lequel sans doute, ainsi qu'à Gênes, doit être mieux tenu. Quoi qu'il en soit j'ai trouvé ici les enfans mieux et plus proprement vêtus; ils ne demandent pas, comme à Gênes, l'aumône à ceux qui viennent les visiter. On leur fait apprendre un métier quelconque, selon leur choix, et de plus à lire, écrire, compter et les principes de la langue italienne; de sorte qu'à l'âge de dix-huit ans, époque de leur sortie, ils sauvent travailler et peuvent se choisir un état ou une profession, suivant leurs goûts ou leurs dispositions. On y admet aussi les fils de militaires; enfin rien n'est plus réellement *libéral* qu'un tel établissement.

Tout auprès de l'*Albergo dei poveri* se voit le jardin botanique, qui est grand et bien soigné.

LETTRE LIX.

Théâtre Saint-Charles. — Fête du Roi.

31 mai.

C'était hier la Pentecôte, jour anniversaire de la fête du roi et du prince héréditaire (le duc de Calabre); le canon, dès la veille au soir, s'était fait entendre; à la pointe du jour, il retentit de nouveau. Tout dans cette grande et belle ville prit un double air de fête: les églises se remplirent de fidèles, non pour entendre des grandes messes, on n'en dit point à Naples, mais des messes basses qui se disent toute la matinée, et qui sont accompagnées, dans de telles circonstances, par d'excellente musique. Les troupes, de leur côté, étaient dans la plus brillante tenue, et le peuple, en habits de fête, remplissait plus que de coutume encore les places, les quais et les rues. Les vaisseaux de guerre, pavoisés, avaient quitté le port et étaient allés jeter l'ancre dans le golfe à quelque distance les uns

des autres ; ce qui, joint à une foule de barques qui sillonnaient l'onde, rendait la mer presque aussi peuplée que la terre.

Au milieu du jour tous les forts de Naples tirèrent alternativement de nouveaux coups de canon, les vaisseaux de guerre leur répondirent, et leur feu réciproque, vu de mon balcon, ressemblait à un combat naval. La mer couverte de fumée, le feu qui s'échappait de la lumière et de la bouche des canons, le bruit grave et retentissant de l'airain répété par les échos des montagnes, rendaient ce spectacle aussi magnifique qu'imposant.

A huit heures et demie du soir toute la ville fut illuminée, et le prix des places au théâtre Saint-Charles doublé ce jour-là, parce qu'en l'absence du roi et de la reine (1) le prince héréditaire devait y assister ainsi que ses frères. La salle était éblouissante par la quantité de bougies dont elle était éclairée, et c'est ce qu'on appelle avec raison *illuminazione al teatro* (*illumination au théâtre*). Cette salle magnifique, une des plus grandes qu'on connaisse, a six rangs de loges, et chaque séparation de loge avait sa girandole de six bougies, ce qui faisait six cercles de

(1) Ils étaient alors en Espagne pour le mariage de leur fille avec le roi d'Espagne ; ils devaient aller ensuite à Paris pour voir leur autre fille chérie, notre duchesse de Berri. Ils y vinrent en effet, sans se douter, hélas ! qu'ils allaient visiter une monarchie expirante !



lumières les uns sur les autres; et cette clarté, augmentée encore par les lustres de la salle, rappelait celle du jour et mettait à même d'admirer complètement la richesse des dorures et des sculptures de la salle ainsi que les élégantes draperies des loges et la brillante parure des femmes de la noblesse de Naples qui les remplissaient.(1) Le parterre, composé d'hommes bien mis et de femmes de la bourgeoisie ou d'étrangères, attendait avec un silence respectueux le commencement du spectacle. Chacun y était assis dans une stalle, numérotée, où l'on n'entre qu'avec un billet portant le même numéro qu'on reçoit à la porte, et l'on y est conduit par un des hommes chargés de cette fonction; de sorte qu'il n'y a jamais dans le parterre à Naples ni encombrement, ni querelles, ni disputes, ni voies de fait : en outre il ne peut par ce moyen y avoir plus de monde qu'il n'y a de places à donner, et l'on y est assis à l'aise et sur de bons coussins. Ah! me disais-je, quand verrai-je dans les parterres de nos théâtres en France cet ordre, cet entendement, et surtout cette décence?

De nombreux applaudissemens annoncèrent bientôt l'arrivée du prince royal et de ses trois frères; alors la toile se leva et me découvrit la

(1) A Naples, comme dans le reste de l'Italie, les familles nobles sont, dit-on, propriétaires des loges.



scène, dont la grandeur est proportionnée à celle de la salle.

On y joua *Costanza e Oringaldo*, musique de Rossi, pièce arrangée en un acte pour la circonstance ; mais malgré la belle voix de Tamburini, *e della sua promessa sposa*, (comme l'indiquait l'affiche) la signora Tosi, je ne pus résister au sommeil ; dès lors princes, acteurs, décorations, parterre, et même les femmes jeunes, jolies et élégantes des loges, tout disparut à mes yeux, qui ne se rouvrirent qu'au ballet d'*Etéocle et Polynice, ou le Siége de Thèbes*. Tout en ce ballet charmait et fixait les regards : fraîcheur et exactitude parfaite des costumes, précision des mouvemens, changemens bien exécutés, décorations magnifiques, danseurs excellens, musique délicieuse, trois chars dorés attelés de deux chevaux chacun, se disputant le prix de la course, combats à la lance, à l'épée, etc. ; puis des tours en bois, roulant contre les murailles de Thèbes, des béliers sapant leur base, enfin des soldats montant à l'assaut ; voilà, mon ami, ce qui m'a réveillé, intéressé, charmé, et qui a terminé un des plus agréables jours de ma vie.

La Madonna del Arco. — Caractère, mœurs des Napolitains.

1 juin.

Chaque classe a son genre de plaisir ; et si les riches vont dormir à l'Opéra, le peuple, ici

comme à Paris, va rire et s'amuser de bon cœur dans les guinguettes ou à la campagne. Hier eut lieu la fête de la Madonna del Arco, village à huit milles de Naples; on y vient en dévotion de plus de dix milles à la ronde, et aujourd'hui les faubourgs, la ville, les quais étaient remplis de gens qui en revenaient. Les uns étaient dans des voitures ou calèches de place, (1) et les habitans des campagnes dans de lourds chariots de forme antique, à quatre roues égales, et attelés de bœufs énormes, armés d'immenses cornes. Ces chars ont des cerceaux garnis de feuillage; et de leur intérieur partent les chants, les cris, les rires des nombreux pèlerins villageois qu'ils contiennent, et qui retournent chez eux au son du tambour de basque, et accompagnés de piétons qui, en jouant du même instrument, dansent la *tarentella*, danse vive qui rappelle un

---

(1) La calèche de Naples, *calesso*, est une espèce de boguet à un cheval, qui va comme le vent. Les anciennes ont la forme d'une coquille et sont fort dures; on ne peut y être assis que deux au plus, et au moindre cahot on serait jeté hors de la voiture si heureusement les routes et les chemins de ce pays n'étaient unis comme des allées de jardin. Les nouvelles ressemblent à nos boguets et sont plus douces et d'une forme plus agréable. Un des voyageurs tient les rênes, et le conducteur, placé derrière la caisse et armé d'un long fouet, crie sans cesse au cheval : lavora! lavora! Malgré l'exiguité de cette voiture, on la voit quelquefois chargée de six personnes; deux dans la caisse, deux sur le brancart et deux derrière. Personne en ce pays ne va à pied, à peine le pauvre.

peu les danses bachiques des anciens. On se souvient d'ailleurs qu'une ancienne tradition populaire fait danser ceux qui étaient piqués par une araignée de cette contrée appelée *tarentella* ou *tarentulle*, quoiqu'il soit reconnu maintenant que c'est une fable. Néanmoins c'est cette danse, comme l'indique le nom, que l'on a voulu imiter, même dans l'antiquité. Lorsque les danseurs passent devant une madonne ou devant l'image de S. Janvier, patron de Naples, ils s'arrêtent et ne manquent jamais de les saluer.

Rien n'est plus gai que les Napolitains, naturellement sobres. Leur vivacité les porte à parler fort haut, à gesticuler beaucoup; mais rarement j'ai vu entre eux de querelles sérieuses. Fort rarement ils se battent, et on ne les voit pas, comme en d'autres pays, chanceler d'ivresse et insulter les passans; cependant le vin y est capiteux, abondant et à très bon marché. Le climat, je pense, autant que la civilisation, les porte à cette sobriété et à cette mollesse de caractère. Ici le soleil égaie l'esprit, adoucit l'humeur, et porte aux sensations vives et à l'enthousiame. Je crois que les Napolitains, même les Napolitaines, aux grands yeux noirs et vifs, ne me démentiront pas.

EXTRAITS DE DUPATY,
RÉFUTATIONS OU OBSERVATIONS A CE SUJET.

Je veux joindre ici quelques réflexions de Dupaty sur le climat, les mœurs et le caractère des peuples de ce pays, qu'on a trouvées ici assez exactes, bien qu'il lui soit échappé quelques erreurs que je me suis permis de rectifier, sans rien changer toutefois à son style, si léger, si vif, si fin, si pétillant d'esprit et de grâce.

« La population du royaume de Naples, dans les endroits habités, est prodigieuse, dit Dupaty; c'est que le climat, le sol, la mer, les mœurs y sont naturellement féconds; on y vit à peu de frais, on y vit de peu, on y vit long-temps.

« On y vit à peu de frais; la chaleur du climat émousse singulièrement la faim, et si elle aiguise la soif, elle multiplie en même temps les moyens de la satisfaire. Les Apennins désaltèrent le Napolitain de leurs neiges, la mer le nourrit de ses poissons et de ses coquillages, la cendre du Vésuve de fruits, de blé et de vin; on est vêtu du climat. »

Ceci est tellement vrai, que les hommes du peuple n'ont souvent qu'un simple caleçon, et les femmes une simple chemise.

« On vit de peu, ajoute l'auteur; en effet point de travail et beaucoup de sommeil. »

Dupaty aurait dû dire: peu de travail, car plus ou moins chacun ici travaille, et il suffit de

voir comment les campagnes y sont cultivées ainsi qu'en Sicile, pour prouver qu'on y trouve des gens laborieux; en outre la pêche, état pénible, occupe une partie de la population. J'avais entendu dire aussi qu'à midi tout Naples était silencieux et endormi; quant à moi j'ai vu la ville bruyante à toutes les heures du jour et de la nuit.

« On vit long-temps à Naples : la sobriété et le repos économisent singulièrement la vie ; la vie s'use beaucoup plus vite en France, où sans cesse les travaux, les passions et la misère la fatiguent. »

Qu'aurait donc dit Dupaty s'il avait vécu de nos jours, et qu'il eût vu en France chacun, mécontent de son sort ou de sa condition, vouloir s'élever, s'enrichir, se pousser, s'agrandir aux dépens de ceux que l'on veut abaisser, apauvrir, écraser? On n'en était point encore là de son temps, la philosophie ne faisait que préparer notre époque; elle a semé, nous recueillons: aussi *quel heureux siècle que le nôtre!!!*

« D'ailleurs les maladies ici sont très rares, car le relâchement causé par la chaleur prévient les maladies chroniques, et la transpiration causée également par la chaleur y guérit les maladies aiguës; et puis les eaux thermales et presque nulle part les médecins. »

« La végétation humaine a donc à Naples toute la fécondité, toute la vigueur et toute la durée

naturelle. Aussi l'abondance de la population est-elle extrême à Naples : partout on fend la foule, partout on craint d'écraser un enfant; les places, les rues, les boutiques, les maisons semblent inondées d'habitans.

« Cette population toujours courante pour ainsi dire à travers la ville est continuellement sillonnée par une multitude de carrosses et surtout par de petites calèches qu'on ne voit pas mais qui volent; cependant il arrive fort peu d'accidens.

« Le mouvement de la rue Saint-Honoré à Paris n'est pas comparable au mouvement de la rue de Tolède à Naples. »

Tout ceci est parfaitement exact.

« La religion ici n'est que de la superstition : un quart du peuple se passe de la messe. On ne va à l'église que lorsqu'il y a des illuminations et de la musique, lorsqu'il y a opéra dans les églises.»

La noblesse a des chapelles dans ses palais où elle entend la messe. En outre, quoi qu'en dise Dupaty, on fréquente les églises, même lorsqu'il n'y a ni *musique* ni *illumination;* néanmoins il y a plus de superstition à Naples parmi le peuple que de véritable religion : le peuple semble encore se ressentir de l'idolâtrie des Grecs, dont il descend.

« On se trompe à Naples avec une fourberie singulière, mais en riant.

« Tout le commerce de la vie est pour les Na-

politains un jeu *au plus fin ;* ailleurs c'est un combat *au plus fort*.

« On avoue ici qu'on a trompé, et l'on s'en vante, comme on se vante ailleurs qu'on a gagné. »

J'ai partout éprouvé qu'on trouve ici, comme ailleurs, de fort honnêtes gens, qui obligent sans arrière-pensée et sans intérêt, et qui agissent avec beaucoup de franchise et de loyauté. Au reste, grâce aux principes mis en action des philosophes du dix-huitième siècle, dont Dupaty était contemporain, le peuple français n'est guère maintenant plus franc, plus probe et plus loyal ; il suffit de voir avec quelle facilité on prête et l'on parjure les sermens en France depuis quarante ans, pour s'assurer combien nous-mêmes avons dégénéré.

« Nulle morale dans les idées, pas même dans les sentimens ; la probité paraît aux Napolitains une duperie d'esprit, la franchise une vivacité de tempérament. L'esprit est de tromper, l'habileté de réussir. »

Si Dupaty vivait, il verrait que maintenant le portrait qu'il fait de Naples peut également convenir à la France, où l'ambition et la soif de l'or ont entièrement corrompu l'esprit de la nation. On se vante d'employer ruse contre ruse pour supplanter son concurrent, et l'on ferait une révolution seulement pour s'élever au pouvoir, ou pour acquérir des richesses. Rien surtout n'est plus corrompu que nos financiers et nos joueurs

de bourse; des agens de change, des notaires même, jouent avec l'argent que leur ont confié leurs clients; ils les entraînent dans leur ruine, et font banqueroute avec une audace et une impunité sans exemple.

« Les vertus ici sont des impuissances, les vices naissent du climat. »

Les *vertus sont des impuissances*, c'est une exagération. Quant aux *vices*, je les crois, pour la plupart, originaires des Grecs, dont ce peuple descend.

« Les cafés, les boutiques, les promenades, les lieux publics sont pleins dès le matin et jusqu'à midi de toute sorte de gens, moines, abbés, militaires, qui lisent en bâillant la gazette, et regardent passer le monde. »

Tout ceci est vrai, excepté à l'égard des moines et des abbés, que je n'ai guère vus au café. Les cafés d'ailleurs sont plus fréquentés le soir que le matin : la chaleur y attire alors les désœuvrés, ou ceux qui viennent y prendre des sorbets. Du reste il s'en faut bien que les cafés de ce pays aient la beauté de ceux de France, particulièrement de Paris. Ils sont petits, et les rafraîchissemens, se préparant dans le café même, produisent un bruit d'assiettes, de tasses, de verres, et des cris qui étourdissent et sont réellement insupportables.

« A midi on va dîner : peu de gens, comme on dit, *mettent la nappe*. Après que la vanité a bien

fermé la maison, on mange un morceau en famille, et quand l'estomac est rempli, on se couche *tout nu;* et une heure avant la nuit on se lève, on se rhabille, on retourne au café, ou bien on monte en voiture pour la promenade. La profession ici de quinze mille personnes, c'est d'être dans un carrosse; la profession de trente mille autres d'être devant ou derrière.

« On reste à l'opéra ou à la promenade, ou à la taverne, ou à l'académie jusqu'à cinq heures du matin. »

Au moins jusqu'à deux heures.

« Les lazzaroni ne font pas de classe à part; il y en a dans tous les états, ce sont tout simplement des fainéans. Au reste, s'ils travaillent moins, c'est qu'ils ont moins de besoin de travailler pour vivre. Chez eux ce n'est pas vice, c'est tempérance. *Et quel homme travaille sur la terre, si ce n'est pour ne plus travailler?* »

Ceci est parfaitement juste.

« Quand un lazzaroni a gagné pendant quelques heures de quoi vivre, il se repose, ou se promène, ou se baigne; il vit. »

Il est vrai qu'on trouve des hommes du peuple se reposer et ne rien faire. Mais bien souvent c'est quand ils n'ont rien à faire, comme à Paris les commissionnaires. Je n'ai jamais remarqué qu'ils refusassent de travailler lorsqu'ils pouvaient gagner de l'argent. S'ils refusent c'est quand on ne leur en offre pas assez. Ils sont pau-

vres et pères de famille, ce sont deux motifs assez puissans pour vaincre une paresse d'ailleurs naturelle aux pays chauds.

« Le sexe est très laid à Naples; la beauté du sexe est une fleur qui demande un air humide et un climat tempéré. Tous ces traits heureux que la nature semble avoir choisis pour former la beauté s'altèrent ici très promptement, attaqués à la fois par le climat, l'éducation et les mœurs. »

Néanmoins dans les classes riches de la sociéte il y a de très jolies femmes, possédant une physionomie vive et piquante, et assez souvent même une belle peau. A Rome les femmes du peuple ont plus de beauté que celles des hautes classes; à Naples c'est peut-être le contraire.

« Au reste ces mêmes influences, en ôtant la beauté des femmes, semblent l'avoir transportée aux hommes. »

En effet on voit rarement ici un homme laid, et si le peuple à Rome a conservé les traits des Romains et leur nez aquilin, en revanche à Naples et en Sicile on reconnaît chez l'un et l'autre sexe le nez droit et le profil des Grecs leurs aïeux, dont ils ont conservé la vivacité, la gaieté, la finesse et la ruse.

« Les beaux-arts, ajoute Dupaty, ne sont plus connus à Naples, si vous en exceptez toutefois la musique, car dans un grand nombre de conservatoires on travaille plus que jamais la voix. »

Depuis Dupaty, et par suite du séjour des Français, les beaux-arts ont obtenu plus d'encouragemens. Quant aux sciences, il y a peu de villes d'Italie possédant, dit-on, autant d'hommes savans que Naples en ce moment.

« On pourrait, par l'éducation et par les bains, neutraliser pour ainsi dire l'excès de la chaleur, comme les Romains l'avaient fait; mais il n'y a pas ici un seul bain public. »

Il y en a maintenant, mais ils sont peu fréquentés, et les médecins, m'a-t-on dit, ne les permettent que pendant une certaine saison de l'année. De plus un préjugé les repousse. Apparemment qu'un autre préjugé applaudit à la malpropreté, car nulle part elle n'est plus grande qu'ici parmi le peuple.

« L'esprit n'est pas rare à Naples; le climat lui est favorable ainsi que sa situation physique. Cette mer, cette terre, ce soleil, un regard d'Auguste et la lecture d'Homère ont produit l'Énéide. »

Dupaty aurait pu ajouter que le peuple à Naples a ses improvisateurs, et que sur le port, près du Phare, on voit des gens qui déclament des tirades de Virgile, du Tasse et d'autres poètes devant une foule avide d'entendre et d'applaudir ces académiciens en plein vent.

« Le peu de littérature qui circule parmi un petit nombre de personnes se borne à des traductions d'ouvrages français. C'est nous qui dans

l'Italie fournissons maintenant des modes aux femmes et des *opinions* aux hommes. »

Opinions dont ils se sont au reste mal trouvés puisque, grâce à nous et à nos écrits, la paix a été troublée chez eux comme chez tous les peuples de l'Europe.

« Tous nos grands écrivains sont traduits et compilés.

« On parle sans cesse de Paris à Naples. Les Français sont aujourd'hui les Grecs de l'univers, les Anglais en sont les Romains. L'éloignement, l'imagination et surtout le mécontentement nous prêtent beaucoup d'avantages. »

Il se peut, quant à l'esprit, aux arts et aux sciences, que nous soyons les Grecs modernes de l'univers, cela se conçoit; mais quant aux nombreuses victoires, aux brillantes conquêtes, nous en sommes plutôt les Romains. La nation anglaise est brave, il est vrai, profonde, judicieuse, industrieuse, mais elle est éminemment commerçante, et peut être plutôt comparée aux Carthaginois, qui comme elle étaient riches, fiers, orgueilleux, et possédaient une politique astucieuse et toute spéculative. La puissance de Carthage était plus apparente que réelle, on peut en dire autant de celle d'Angleterre. La France, au contraire, est forte par son sol, sa population, son ardeur belliqueuse; et, au seul cri de guerre, on en a vu sortir des armées formidables égales en valeur à celles des anciens Romains.

« La misère commet ici très peu de vols caractérisés et très peu d'assassinats. La débauche fait plus partie de l'oisiveté que de la volupté.

« La débauche a moins de crimes et de malheurs à se reprocher que partout ailleurs ; elle en a moins qu'à Paris, c'est qu'elle n'est à Naples ni une profession ni un art.

« On n'a encore à Naples rien épuré, rien dépravé, rien perfectionné ; les vices, les vertus, tout cela est brut encore, et sort pour ainsi dire tout à l'heure du corps humain.

« Naples ne cherche encore les regards ni de l'Europe ni de l'avenir. »

Quant au reste des réflexions de Dupaty sur Naples, dans les lettres LI et suivantes, et celle sur la justice et les tribunaux surtout m'ayant paru écrite avec prévention et partialité, je priai une personne instruite de Naples de m'en dire son sentiment. Elle fut obligée de convenir qu'il y avait beaucoup de vrai dans son récit, et qu'elle croyait que ces renseignemens avaient été donnés à l'auteur par le prince de .... homme instruit et connu à cette époque pour sa philanthropie et ses principes libéraux. Néanmoins, dans la crainte de me tromper, j'ai cru devoir me dispenser de les transcrire.

Depuis Dupaty, Naples a voulu chercher les regards de l'Europe ; mais elle s'en est si mal trouvée qu'elle paraît y avoir renoncé. Les malheurs, les guerres, les révolutions et les innova-

tions ne sont pas faits pour un peuple avide de repos, de plaisirs et de gaieté.

RÉVOLUTION DE NAPLES.

Aussi ce ne fut pas le peuple qui à Naples fit la révolution, mais ce fut, comme en France, la classe moyenne, toujours jalouse des classes supérieures, et toujours voulant dominer les classes inférieures. Le peuple, au contraire, resta fidèle à son roi, et lui est resté depuis constamment dévoué; ce qui ne prouve pas qu'il soit si malheureux qu'on veut bien le faire croire.

Je joins ici un extrait intéressant tiré du *Voyage de Lady Morgan*, et qui donne une légère idée des événemens de cette époque. Lady Morgan paraît elle-même avoir puisé tout ou partie de ce qu'elle en dit dans *les Beautés de l'histoire de l'Italie*, ouvrage composé pour l'instruction de la jeunesse, en deux volumes, par Giraud, édition de 1825.

« Les esprits, dit-elle, (1) étaient à cette époque complètement désunis. Les Napolitains, il est vrai, n'aimaient plus leur roi (2); mais ils étaient très attachés à leur pays et plus encore à leur religion. Leur haine pour les Français était héréditaire, et la conduite du directoire les aliéna tout

(1) Tome 4, p. 213 et suivantes du Voyage de Lady Morgan en Italie.

(2) Ceci est faux quant à la nation en général.

à fait de cette nation dont ils avaient si souvent souffert les invasions. Le mépris du peuple pour les barons était peut-être plus grand encore que son aversion pour les Français. Ainsi plusieurs causes s'opposèrent aux favorables résultats que pouvait avoir la révolution. D'autre part, un parti nombreux, composé de presque toutes les classes éclairées (1), croyait la présence des Français nécessaire pour l'établissement de la nouvelle république, et la séparation entre eux et la populace devenait tous les jours plus grande. »

Il faut dire plutôt la jalousie de la classe non noble ; car le peuple, en plusieurs endroits, en Sicile surtout, m'a-t-on dit, regrette encore la justice des barons, qui était mieux et plus promptement rendue qu'elle ne l'a été depuis que l'on a détruit leurs tribunaux.

« La nation se trouvait mal préparée pour une révolution. Aucun plan de gouvernement n'avait été arrêté. »

Ce projet de réforme fut adopté d'abord par la cour, qui voulut imiter Joseph II, et commencer par celles qui regardaient l'influence de la cour de Rome.

« Les Français entrèrent à Naples le 22 janvier, et vingt-cinq personnes, formées en six comités, furent mises à la tête de l'administration. Les griefs, suite naturelle de cet ordre de

(1) C'est à dire les novateurs, libéraux ou doctrinaires.

choses, se multiplièrent rapidement, augmentèrent le nombre des mécontens, et divisèrent le pays entre l'armée française et le peuple insurgé. Le corps de la nation, attaché aux formes et aux fêtes de la religion, était indifférent à ses dogmes ou les ignorait (1); et le clergé, déjà en guerre avec la cour de Rome pour le recouvrement des libertés de l'église nationale, n'était pas tout à fait adverse à de certaines réformes.

« Mais l'affaire fut confiée à des gens subalternes et poursuivie avec une violence et des spoliations qui indisposèrent toutes les classes. La suppression des droits féodaux et des tribunaux provinciaux laissa huit ou dix mille personnes sans emplois, et l'on ne pensa point à pourvoir à leur existence. »

Ce furent les armigeri, attachés aux barons et à leurs tribunaux (2).

« Ils se joignirent immédiatement aux insurgés (3). On fit une proclamation extravagante par laquelle on déclarait que ceux qui avaient servi un tyran n'avaient rien à espérer d'une république, et cela ajouta encore un

(1) Ce qui n'est pas, car le peuple a des instructions fréquentes sur la religion, et la connaît, quoi qu'on dise.

(2) *Armigeri*, soldats, sbires.

(3) Ceux que lady Morgan appelle insurgés étaient précisément ceux qui restèrent fidèles à leur roi.

grand nombre de familles aux partisans du roi. Les deux millions et demi levés par le général français Championnet, et les quinze millions imposés sur les provinces, furent distribués entre les contribuables en ayant égard aux opinions plutôt qu'à la fortune; et l'on prenait les diamans et les bijoux quand on ne trouvait pas d'argent; le territoire fut divisé en départemens, en opposition avec la géographie établie, et des commissions démocratiques errantes heurtaient tous les préjugés et blessaient tous les intérêts. Cependant la république effectuait quelques changemens avantageux. Dans l'espace de cinq mois les revenus de deux provinces seules servirent à éteindre 1500 ducats de dettes; mais le malheureux état auquel le peuple avait été réduit par l'effet d'un si long despotisme se montra pendant tout le progrès de la révolution.

« Le petit nombre de Français qui occupaient Naples, et la multiplicité des causes de mécontentement, donnèrent naissance aux insurrections dans les Abruzze de Sora et Castel Forte. Cette révolte, excitée par la cour de Palerme, fut mise sous la direction d'un prêtre calabrais, le fameux cardinal Ruffo, qui, connaissant le caractère et le dialecte des Calabrais, parcourut leurs montagnes, et sonna le tocsin de cette réaction terrible, sans parallèle dans les annales de l'humanité. »

Le cardinal Ruffo n'était pas Calabrais, mais

de Naples, ainsi que sa famille ; seulement il possédait beaucoup de fiefs en Calabre. Ce cardinal avait beaucoup de connaissances, il avait été ministre des finances à Rome sous Pie VI, et n'était pas prêtre, mais seulement sous-diacre. Il en était de même du prince Belvédère, qui s'est même marié étant cardinal, et a été président de la consulte.

« Mais jusque dans ces solitudes reculées, ce prêtre guerrier trouva les sauvages habitans divisés en royalistes et en républicains, et capables de se former des opinions et de les défendre. Le succès finit cependant par couronner ses efforts, Altamura, ville tenue par les républicains, fut prise, saccagée, et les morts et les mourans jetés dans le feu et brûlés en présence du cardinal. »

On ne peut croire à ces horreurs exercées du consentement du cardinal ; ces excès ont pu se commettre par les troupes, mais non avec son assentiment, moins encore en sa présence. On ne reconnaît que trop ici la haine protestante contre le clergé catholique ; lady Morgan ayant cru le cardinal Ruffo prêtre, aura jugé devoir le traiter avec cette rigueur, sans ménagement ni justice.

« Les Français se retirèrent à la fin, et les forts de Naples, après la défaite des patriotes par Ruffo, furent vendus, d'après la fameuse capitulation, à Ruffo et aux commandans des flottes turques et anglaises.

« Ce traité, comme on ne le sait que trop bien,

a été indignement violé par lord Nelson, sous l'influence de lady Hamilton et à la prière de la reine de Naples. »

La reine avait bien le droit de ne pas ratifier une convention faite avec les rebelles; néanmoins il aurait été juste de rétablir l'état des choses comme avant la convention.

« Trente mille personnes furent arrêtées; (1) et la junte formée pour les juger, n'étant pas trouvée assez sévère dans les punitions qu'elle infligeait à ceux qui avaient adhéré à la république, fut éliminée. Guidobaldi, pour épargner le trésor public, prit de nouveaux arrangemens avec le bourreau, qui ne fut pas payé, comme auparavant, à six ducats par tête, mais à tant par mois. Par une loi *ex post facto*, tous ceux qui avaient occupé des places sous la république, ceux qui avaient chassé les Lazzaroni du fort Saint-Elme, ou combattu à Capoue, ceux qui s'étaient opposés au cardinal Ruffo, ou qui avaient aidé, au nombre de quinze mille, à élever le pavillon national sur le *Largo Santo Spirito*, (c'est à dire *place Santo Spirito*, le mot *largo* à Naples signifiant place ou marché, à la vue des vaisseaux anglais, quand la statue de Charles III fut renversée, ceux qui avaient contribué à la fête nationale, où le drapeau anglais et ceux du roi furent déchirés, ceux qui en parlant ou en-

(1) Quelle exagération! il n'y en eut pas même trois mille.

écrivant avaient offensé la famille royale, ou montré par des actes quelconques leur attachement à la république, furent tous condamnés à mort. Des enfans de douze ans furent mis à mort par cette loi, et ceux qui étaient acquittés par la junte étaient souvent exécutés par ordre du roi. »

Horrible exagération! il n'y eut que deux cents personnes environ d'exécutées dans tout le royaume. Il est faux qu'on ait exécuté des enfans, puisque le fils du prince Pignatelli, condamné à l'âge de dix-sept ans, eut sa peine commuée en un exil en considération de son âge. La dernière assertion est également fausse, car le roi était incapable de telles barbaries.

SICILE.

« Un autre changement, poursuit lady Morgan, (1) dans la fortune des Francais les ramena à Naples, et Napoléon, cherchant à pourvoir sa famille, assigna le trône de Naples à son frère Joseph. Le roi se réfugia encore en Sicile, où, sous la protection de l'Angleterre, protection telle que le plus fort l'accorde toujours au plus faible, il conserva l'ombre de la royauté, pendant que le pouvoir était exercé par les agens diplomatiques et militaires du gouvernement anglais. Napoléon épousa une princesse autrichienne, et la reine, perdant alors ses anciens préjugés, commença à *coquetter* avec le vainqueur jusqu'à ce qu'elle

(1) Tome 4, pages 213 et suivantes.

fut obligée d'abandonner son trône et de quitter l'île. (1)

« On créa un parlement, on donna une constitution modelée sur celle d'Angleterre, et les barons furent dépossédés de leurs priviléges féodaux, parce que le peuple avait été presque poussé à la rebellion contre son roi légitime par les agens anglais qui voulait effectuer la révolution. Dans cette occasion Ferdinand déploya une fermeté et une dignité qu'on attendait peu du *laisser-aller* de son caractère, et il protesta au ministre anglais que la *force seule* pourrait le contraindre à descendre du trône.

« Le roi s'était retiré dans un vieux château (la Ziza) pour éviter les importunités des Anglais. Apprenant qu'un corps armé marchait pour le forcer à retourner à Palerme, il fit élever un dais dans une des salles du palais, et là, entouré du peu de courtisans qui l'avaient suivi, il attendit sur son trône l'arrivée du commandant anglais, lord Benthem. Dans l'entrevue qui s'en suivit, l'obstination lui tint lieu de courage et de politique; il refusa positivement de retourner; et quand ses *amis les Anglais* lui insinuèrent de céder la couronne à son fils, il répliqua: « Mon-« trez-moi votre autorisation pour me faire cette

(1) Ceci est un bruit que les Anglais avaient accrédité pour avoir un prétexte d'ôter à la reine toute influence dans le gouvernement.

« demande; si le gouvernement anglais exige « ce sacrifice, je n'ai aucune force à lui opposer, « et j'obéirai. » La réponse du diplomate fut parfaitement caractéristique : « On n'entend pas user « d'aucune force, et la mesure n'était suggérée « que comme l'avis personnel d'un individu. — « *Alors*, dit le roi, *je n'abdiquerai pas*. » (1)

« A la restauration, plusieurs nobles Siciliens, qui avaient pris part aux changemens provoqués par les Anglais, réclamèrent la médiation et la protection de notre ministère. J'ai peine à croire ce que je suis obligée d'écrire d'après des autorités respectables. La note officielle a été remise au roi, et la vie et la liberté de ces amis et alliés de la nation anglaise ont été *trahies* et *livrées entre ses mains!* »

Quel machiavélisme ! quelle indignité !

« C'est une justice à rendre au roi Ferdinand que de dire qu'il n'a fait aucun mauvais usage de ces informations. » (2)

Ainsi voici Ferdinand loué de sa générosité par celle même qui quelques pages auparavant lui faisait mettre à mort ceux qui avait été absous par la junte. Telle est la force de la vérité et de la justice, qu'il faut tôt ou tard et malgré soi y revenir, et convenir enfin qu'on s'en est écarté.

« Un nouveau changement dans la combinai-

---

(1) Tome 2, p. 223, à la note.

(2) Voyez la note de la même page.

son politique produisit d'autres vues dans le cabinet britannique; et ce roi que nos ministres ne voulaient point laisser régner dans son royaume de Sicile, pendant le temps de la puissance de Napoléon, fut choisi par eux après sa chûte pour être rétabli, avec tous les anciens abus despotiques, à Naples, qui l'avait rejeté. »

Cela se conçoit, puisque la nation ne voulait ni de la constitution anglaise ni de la française; mais cela prouve en même temps que cet abus nétait pas tel qu'on le dit, puisque la nation consentit à les reprendre.

Au reste on a vu plus haut qu'il n'y eut que les révolutionnaires napolitains qui repoussèrent le roi, et non le peuple qui l'aimait, et aucun prince en effet ne fut plus populaire.

« Alors la constitution anglaise, que des hypocrites et des jongleurs s'étaient vantés d'avoir donnée à la Sicile, s'évanouit dans les airs; les nobles, privés de leurs anciens droits, et le peuple replongé dans son esclavage primitif, laissèrent le roi plus absolu qu'il ne l'avait jamais été, et les malheureux Siciliens, qui, se confiant aux promesses des ministres anglais et à l'honneur des nations, s'étaient prêtés à la politique anglaise, furent abandonnés pour être perdus ou sauvés, suivant que la bonté habituelle de Ferdinand ou les craintes du roi dominaient en lui. »

Ceci est inexact, car le Roi Ferdinand con-

firma l'abolition de la féodalité, pour délivrer le peuple du vasselage des barons. Donc le peuple ne pouvait pas être plus esclave qu'auparavant; il est vrai que la centralisation des affaires fit regretter plus d'une fois au peuple la justice et la puissance des barons, comme étant plus paternelle et plus locale, et c'est peut-être ce qu'a voulu dire lady Morgan.

« *Partout*, ajoute-t-elle, *les mêmes vues courtes de la politique du cabinet anglais, qui va toujours d'expédient en expédient, a nécessité de pareils manquemens de foi, de pareilles violations des engagemens solennels, et il est maintenant impossible à un Anglais de sortir de son pays sans être exposé aux reproches et à l'exécration des nations déçues et enchaînées qui se dispensent de remplir envers lui les rites de l'hospitalité quand des liens personnels ne surmontent pas des antipathies nationales.* »

Ces réflexions de lady Morgan sont d'autant plus remarquables qu'elles sont faites par une Anglaise, à la vérité assez acrimonieuse de sa nature, mais qui, au surplus, comme on voit, ne ménage pas plus sa nation que les autres dans ses critiques, parfois justes, quand elle n'est pas prévenue ou passionnée.

ENCORE QUELQUES MOTS SUR LADY MORGAN.

Par exemple, lady Morgan s'est trompée dans ce qui suit, au moins d'après l'assurance qui m'en

a été donnée par un diplomate napolitain aussi instruit qu'impartial, et à qui je dois déjà une partie des réfutations précédentes.

SOCIÉTÉS SECRÈTES.

« La société de *santa Fede*, dit-elle, fut organisée par le cardinal Ruffo, et était en opposition à celle des carbonari. »

Il n'a jamais existé de société appelée *santa Fede;* mais les royalistes, insurgés pour chasser les Français, avaient pour mot de ralliement *Viva el Re! Vive le Roi! Viva la santa Fede*, c'est à dire la sainte religion. Voilà l'origine de cette prétendue société de *la santa Fede*, qui comprenait les trois quarts de la population du royaume.

« A la restauration la *santa Fede* fut remplacée par celle des Calderoni (1), chaudronniers. Mais le roi la défendit ainsi que celle des Carbonari.

« La société des Carbonari fut d'abord une association particulière formée pour la culture de la saine politique, d'après les principes de la *liberté constitutionnelle*, et encouragé par Murat. Mais ensuite elle représenta plutôt une opinion qu'une société organisée. » (2)

Cette société fut formée contre le gouvernement despotique de Murat et non en faveur de son gouvernement, ni encouragée par lui. La

(1) Ce n'est pas *calderoni*, mais *calderai*.

(2) Tome IV, page 264.

preuve en est que Murat fit pendre une partie des chefs de cette secte et exila les autres, comme cela arriva dans les Abruzzes.

CHASSES DU ROI.

« Le roi ne va jamais à la chasse sans s'armer d'une pate de héron pour se préserver du *monacello*, c'est à dire du mauvais sort que la rencontre d'un moine ou d'une vieille femme, en passant le seuil de sa porte, pourrait présager, l'un et l'autre étant de triste augure pour le reste du jour. » (1)

Ce mot n'est pas *monacello*, mais *jettatura* (sort ou guignon). Il vient de l'ancien préjugé grec et romain que les Latins appelaient *fascinum* (ou sort) et pour lesquels ils avaient des préservatifs ou amulettes, dont on voit encore un bon nombre dans un cabinet du musée de Naples, et même sur les portes des boutiques de Pompéi, tels que les Priapes, deux cornes, etc. C'est par suite de ce préjugé traditionnel que le roi prenait, en signe de préservatif, de petites cornes en corail qu'il portait suspendues à la chaîne de sa montre. Mais on m'assura qu'en allant à la chasse il ne portait point de pate de héron, comme le dit notre lady. On voit encore dans les palais royaux, comme dans les maisons particulières, d'énormes cornes de taureaux de Sicile placées sur des tables ou sur des consoles, en guise

(1) Tome IV, p. 270.

de préservatifs contre la *jettatura*. Le peuple porte sur lui une foule de petites amulettes semblables, soit au cou, soit à la montre, etc., etc.

REVENUS DU ROYAUME DE NAPLES.

« Les revenus des Deux-Siciles avaient été de 7,000,000 de ducats, dit lady Morgan ; Murat éleva ceux de Naples seulement à 21,000,000 par suite des biens nationaux vendus. » (1)

C'est par les impositions et non par la vente des biens qu'on augmente les revenus d'un état aussi bien que ceux d'un particulier, et je n'ai jamais observé que la France fût plus riche après la vente des biens des particuliers ni des biens dits nationaux ; à moins qu'on ne parvienne à faire croire que qui vend son bien et celui d'autrui enrichit soi et les autres.

« Au retour du roi légitime à Naples, après le départ de Murat, on balança quelques instans entre le système financier français ou celui qu'on avait adopté en Sicile ; mais les avantages financiers du premier lui firent donner la préférence. » (2)

Cette décision fut prise il est vrai ; mais on n'a guère eu depuis à s'en louer, car la centralisation et le nombre énorme des employés ont mécontenté tout le monde, à Naples comme en France.

(1) Tome IV, page 230.
(2) Tome IV, pages 230 et suivantes.

POPULATION DE NAPLES.

« Naples, qu'on dit être la ville d'Europe où la population est la plus entassée, contenait avant la révolution cinq cent mille âmes, dont dix mille moines ou religieuses, et quarante mille lazzaroni ou gens d'une misère extrême, qui n'ont ni demeure ni propriété quelconque. »

Naples compte trois cent quatre-vingt mille Napolitains et cinquante mille étrangers environ, c'est à dire quatre cent trente mille habitans, sans compter douze ou quatorze mille soldats.

Cette classe de lazzaroni, ou gens sans asile, n'existe plus maintenant, il n'y a plus, comme je l'ai dit, que des pêcheurs et des portefaix, qui travaillent, ont une habitation et sont sous une surveillance sévère de la police.

PREMIERS HABITANS DE NAPLES ET DE SICILE,

Suivant lady Morgan, les royaumes de Naples et de Sicile ont été habités dans les temps les plus reculés par une race purement ionienne par les formes et le caractère. (1) Leur esprit fin, subtil, rapide dans les perceptions, était philosophique ou sophistique, suivant la tendance du siècle.

Elle ajoute que Pythagore choisit ce peuple comme l'instrument le plus propre à faire réussir son plan de régénération universelle.

---

(1) Selon Vasi, la première colonie de Palerme fut composée de Chaldéens, comme je l'ai dit, et celle de Messine de Messéniens.



On sait en effet que Pythagore alla porter son système en Sicile et dans la grande Grèce, c'est à dire dans le royaume de Naples.

« Le dogme fondamental de sa religion, est-il dit dans une note de son ouvrage, était que Dieu ne voulait pas qu'on répandît le sang. Les sacrifices sanglans offensaient la Divinité pour laquelle la vertu et la vérité étaient les meilleures offrandes; à son arrivée il prêcha la tempérance et la justice; le silence qu'il recommande se rapportait au bavardage notable des Tarentins. Pythagore a été réellement un réformateur d'anciens abus, et quand il visita l'Italie, le luxe et la corruption étaient parvenus à leur apogée sous le despotisme des tyrans sybarites et d'Aristodème de Cumes. »

Je crois, n'en déplaise à lady Morgan, que Pythagore a ressemblé à nos philosophes modernes, il a prêché beaucoup, mais apparemment qu'il a produit peu d'effet, car les habitans des Deux-Siciles ont conservé toute la loquacité des anciens peuples dogmatisés par lui; et les mœurs, malgré même les préceptes de la religion catholique qu'ils professent, et qui pourtant valent bien ceux de ce philosophe de l'antiquité, tout ami de l'humanité qu'il ait pu être, ne paraissent pas s'être depuis entièrement améliorées.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

ERRATA.

Pag. 44, lig. 5, au lieu de *différentes sites*, lisez *différens sites*.
Pag. 87, note, lig. 2, au lieu de *ne se croire*, lisez *de se croire*.
Pag. 116, lig. 14, au lieu de *réunir plus*, lisez *offrir plus*.
Pag. 120, note, lig. 9, au lieu de *nymphée*, lisez *nymphe*.
Pag. 130, lig. 24, au lieu de *Sazzi*, lisez *Sezze*.
Pag. 138, lig. 22, au lieu de *s'il était réfugié*, lisez *il s'était réfugié*.
Pag. 149, lig. 29, au lieu de *cette place*, lisez *cette ville*.
Pag. 183, lig. 9, au lieu de *gadré*, lisez *gardé*.


Digitized by Google

